

UNIV. OF ARIZONA

PQ2449.T3 G53

Giraud, Victor/Hippolyte Taine; etudes e

mn



3 9001 03812 2555

HIPPOLYTE TAINÉ

DU MÊME AUTEUR

Grand Prix Lasserre (1923)

Académie Française, Grand Prix Broquette-Gonin (1926).

- La Vie héroïque de Blaise Pascal**, 20^e édition (Crès).
Pensées de Pascal, 15^e mille (Crès).
Castelnau, 15^e mille (Editions Spes).
Essai sur Taine, 6^e édition (Hachette).
Bibliographie critique de Taine (A. Picard).
Pages choisies de Taine, 8^e mille (Hachette).
Pascal : l'homme, l'œuvre, l'influence, 4^e édition (De Boccard).
Chateaubriand, Études littéraires, 2^e édition (Hachette).
Opuscules choisis de Pascal, 8^e édition (Bloud).
Chateaubriand, ATALA, édition originale (De Boccard).
Pages choisies des Mémoires d'outre-tombe, 15^e mille (Les Arts et le Livre).
Pages choisies de Chateaubriand, 4^e édition (Hachette).
Sainte-Beuve, TABLE ANALYTIQUE des Nouveaux Lundis, etc., 3^e édition (C. Lévy).
Nouvelles études sur Chateaubriand (Hachette).
Chateaubriand, PENSÉES ET RÉFLEXIONS, 3^e édition (Bloud).
Livres et questions d'aujourd'hui (Hachette).
Blaise Pascal, Études d'histoire morale, 2^e édition (Hachette).
Pensées chrétiennes et morales de Bossuet, 3^e édition (Bloud).
Les Maîtres de l'heure, 2 volumes, 8^e mille (Hachette).
Pensées de Joubert, édition originale, 5^e édition (Bloud).
Le Miracle français, 2 volumes, 5^e mille (Hachette).
Les Idées morales d'Horace, 3^e édition (Bloud).
Confessions de saint Augustin, 6^e édition (Bloud).
La Troisième France, 3^e mille (Hachette).
Pro Patria, 2 brochures, 3^e édition (Bloud).
La Civilisation française, 6^e mille (Hachette).
Un grand Français : Albert de Mun, 6^e mille (Bloud).
Histoire de la Grande Guerre, 8^e mille (Hachette).
Eilleau de la Chaise, DISCOURS SUR PASCAL (édit. Bossard).
Ecrivains et Soldats (Hachette).
Maîtres d'autrefois et d'aujourd'hui, 2^e édition (Hachette).
Georges Goyau : l'homme et l'œuvre, 2^e mille (Perrin).
Chateaubriand, AMOUR ET VIEILLESSE (Champion).
Maurice Barrès, TAINE ET RENAN, 3^e mille (édit. Bossard).
Le Christianisme de Chateaubriand, 2 volumes (Hachette).
Passions et Romans d'autrefois, (Champion).
Sainte-Beuve, MES POISONS, Cahiers inédits (Plon).
Le Suicide de la France, 3^e mille (édit. de la Revue des Jeunes).
Sœurs de grands hommes, 8^e mille (Crès).
Le Port-Royal de Sainte-Beuve, 5^e mille (Mellottée).
Joubert, TEXTES CHOISIS ET COMMENTÉS (Plon).
Chateaubriand, GÉNIE DU CHRISTIANISME, édition documentaire, 4 vol. (Crès).
La Vie chrétienne d'Eugénie de Guérin, 13^e mille (Plon).

PQ
2449
T3
653

VICTOR GIRAUD

HIPPOLYTE TAINÉ

ÉTUDES ET DOCUMENTS



PARIS
LIBRAIRIE PHILOSOPHIQUE J. VRIN
6, PLACE DE LA SORBONNE (v^e)

1928

*Il a été tiré
10 exemplaires sur papier d'alfa
numérotés de 1 à 10.*

A L. PAUL - DUBOIS

EN SOUVENIR BIEN AFFECTUEUX

V. G.

AVANT-PROPOS

Les centenaires, dont il est si facile de médire, ont au moins ceci de bon qu'ils attirent l'attention du public sur telle ou telle grande figure du passé, et qu'ils cristallisent en quelque sorte l'état de l'opinion touchant telle ou telle illustre mémoire.

Il en sera, je crois, du prochain centenaire de Taine, comme il en a été des centenaires de Pascal et de Renan, de Molière et de Bossuet : il nous aidera à mesurer la place que l'auteur des Origines tient encore dans la pensée contemporaine.

J'appartiens à une génération qui a fortement subi son influence, moins fortement sans doute que la génération de 1870, celle des Bourget et des Brunetière, des Faguet et des Vogüé, des Lemaitre, des France et des Barrès, — assez cependant pour qu'on puisse suivre cette action, aisément reconnaissable, à travers les œuvres de ceux qui eurent vingt ans aux environs de 1890.

Taine est assurément l'un des quatre ou cinq écrivains que j'ai, pour ma part, étudiés avec le plus de ferveur et de profit intellectuel et littéraire.

J'ai essayé naguère de lui payer ma dette en lui consacrant tout un livre¹ où je m'efforçais de décrire, comme je les voyais alors, son tour d'esprit, son œuvre et son influence.

A plus d'une reprise, je suis revenu à Taine. Mon opinion sur lui, au cours des années, s'est naturellement un peu modifiée ; elle s'est surtout, ce me semble, nuancée et précisée. Il ne servirait à rien de vivre, d'observer, de réfléchir, si, à cinquante ans, on se retrouvait le même qu'à vingt ans ! En recueillant ici ces études, en m'abstenant, bien entendu, de les corriger, afin de leur laisser toute leur sincérité originelle, il m'a paru que ce nouvel hommage à la mémoire d'un grand esprit pourrait présenter quelque utilité, et, si modeste qu'il puisse être, aurait tout de même la valeur d'un témoignage qui ne serait pas trop exclusivement personnel.

V. G.

Versailles, décembre 1927.

1. *Essai sur Taine, son œuvre et son influence*. 6^e édition. Hachette, 1923.

LA PHILOSOPHIE DE TAINÉ ¹

« ... Sa noblesse d'âme va jusqu'à la naïveté ; il traite les autres sur le même pied que lui-même et leur conseille ce qu'il pratique suivre sa vocation, chercher dans le grand champ du travail l'endroit où l'on peut être le plus utile, creuser son sillon ou sa fosse, voilà, selon lui, la grande affaire ; le reste est indifférent. » (*Philosophes classiques*, p. 347.)

Tour à tour critique littéraire et critique d'art, humoriste, historien, psychologue, écrivain politique même et toujours philosophe sous ces transformations successives, Hippolyte Taine, par la diversité de son œuvre et de ses talents, par l'originalité, l'éclat et la fière probité de ses idées et de son style, par la précision et l'étendue de son érudition, a exercé une telle influence sur la seconde moitié de ce siècle que, seul peut-être en son temps, Ernest Renan aurait pu lui disputer la haute direction de la pensée contemporaine. Entre tous les points de vue auxquels

1. L'étude qu'on va lire n'est pas une « nouveauté » et l'on y relèvera, je le sais, bien des « juvénilités » de pensée et de style. Je les ai toutes laissées subsister, et voici pourquoi. En 1891, me trouvant alors à l'école normale, j'avais écrit ces pages qu'un maître trop indulgent, M. Georges Lyon, avait jugées dignes

on devrait se placer pour faire le tour de ce puissant esprit et mesurer cette influence, nous voudrions n'en choisir qu'un seul, capital, il est vrai, mais assez général pour nous permettre de nous détacher de toute intention critique; et, préoccupé seulement de mettre en lumière l'unité secrète de l'œuvre à laquelle, depuis quelque quarante ans, travaille M. Taine, nous voudrions rechercher comment, sous l'empire d'une même idée maîtresse, il a été amené à renouveler successivement la critique et l'histoire littéraire, l'esthétique, la psychologie, la politique et l'histoire.

Cette idée, disons-le tout de suite, nous paraît être une idée métaphysique. M. Taine, quoi qu'on en ait dit, est au fond un grand métaphysicien. S'il était né dans un autre siècle, ou peut-être dans un autre pays, nul doute qu'il ne se fût construit lui aussi un de ces « magnifiques palais d'idées » dont les audacieux systèmes d'un Spinoza, d'un Malebranche ou d'un Hegel sont encore aujourd'hui d'admirables modèles. Un écrivain qui aurait son talent et son humour pourrait aisément nous tracer de lui un portrait analogue à

d'être communiquées à Taine lui-même. On sait la proverbiale et accueillante bonté de Taine pour les jeunes gens en qui il croyait trouver un peu de ce souci passionné de la vérité qui restera, je crois, le plus beau trait de son génie, comme de sa nature morale. Il lut mon manuscrit, y mit quelques notes, et écrivit à ce sujet une lettre curieuse à plus d'un titre qui sera reproduite plus loin. Les notes et la lettre ne s'expliqueraient pas entièrement sans le travail qui en a été l'occasion bien imprévue et que voici.

celui qu'il traça jadis avec tant d'esprit des maîtres de l'école éclectique, quand, refaisant par la pensée les circonstances que leur avait imposées l'imprévoyante « Nature », il transporta l'un au xvii^e siècle pour saluer en lui un prédicateur orthodoxe, disciple de Bossuet, et l'autre au xviii^e siècle en Angleterre pour en faire un philosophe protestant, précis, mélancolique et libéral. Ce n'est ni en Angleterre ni dans la France du xvii^e siècle qu'il faudrait placer M. Taine, mais dans l'Allemagne du commencement du xix^e siècle ; il aurait assisté aux cours de Kant et il aurait assez vécu pour applaudir Hegel. Telle qu'elle nous apparaît d'ailleurs aujourd'hui, dans ses livres « composés d'après une méthode inflexible, écrits avec une éloquence entraînante, remplis de vues supérieures, parés d'images magnifiques et naturelles ¹ », corrigée et assagie par l'influence du positivisme français et de la philosophie anglaise, la faculté métaphysique de M. Taine est trop impérieuse encore pour ne pas entraîner tout le reste. Sans même qu'il soit besoin, pour le montrer, d'analyser et de définir l'espèce d'imagination et de sensibilité qui est la sienne ², de recueillir les souvenirs des impres-

1. *Phil. classiques*, p. 347-348. C'est de M. Paul que M. Taine parle en ces termes. — « M. Paul a été peint d'après M. Vacherot et à l'époque de la publication, les amis de M. Vacherot ont reconnu le modèle dans le portrait » (*Note inédite de Taine.*)

2 C'est ce qu'a fait M. Bourget (*Essais de psychologie contemporaine*) dans son article sur M. Taine.

sions qu'il a autrefois éprouvées en lisant Hegel ¹, de rappeler l'accent d'émotion avec lequel il a parlé de « son cher et vénéré Spinoza ² », du noble stoïcien Marc-Aurèle, dont « toute la vertu a pour soutien une seule idée » métaphysique, « celle de la nature ³ », il suffit de considérer les lignes générales de son œuvre pour voir qu'en dépit de tous ses efforts, c'est la tendance métaphysique qui lui dicte ses déductions et lui impose ses jugements. Si, dans les *Philosophes classiques*, à plusieurs reprises, il combat les positivistes, c'est parce qu'ils veulent impitoyablement proscrire toute curiosité relative à l'absolu ⁴. Il fait un reproche analogue à Stuart Mill, et pour les mêmes raisons ⁵ : « l'abîme de hasard et l'abîme d'ignorance » auquel aboutit la conception tout anglaise de la science qu'il vient d'exposer ne peut le satisfaire ; pour croire à la science, il a besoin qu'elle atteigne l'absolu. De là ses préférences marquées pour les conceptions allemandes, qu'il faut, selon lui, préciser et « repenser » en quelque sorte à la française. De là ses transports vraiment lyriques et religieux, quand il parle de

1 « J'ai lu Hegel, dit quelque part M. Taine, tous les jours pendant une année entière, en province ; il est probable que je ne retrouverai jamais des impressions égales à celles qu'il m'a données. » (*Phil. class.*, p. 132-133.)

2 *Nouv. Essais*, p. 392.

3 *Id.*, p. 355.

4 V. notamment la préface et les trois derniers chapitres.

5 *Litt. angl.*, t. V, p. 394-395.

la science, des forces vivantes qu'elle découvre, « chœur invisible qui circule à travers les choses et par *qui* palpite l'univers éternel ¹ ». De là enfin la méthode déductive qu'il suit dans tous ses ouvrages, même dans ses ouvrages d'histoire, et par laquelle il tire, à la façon de Spinoza, d'une formule abstraite qu'il prétend, il est vrai, avoir découverte par induction, toutes les facultés d'un esprit, d'un peuple, d'une race, tous les traits d'une civilisation, toutes les œuvres d'un écrivain ou d'une école. Même quand on le croit engagé dans la psychologie la plus positive, soudain, il nous ouvre un vaste horizon sur la science générale ou sur la nature. Dans son traité *De l'Intelligence*, il croit n'avoir guère consacré que « cinq ou six pages à la pure spéculation philosophique » ; il croit « s'arrêter au seuil de la métaphysique ² » ; il n'en est rien, il y est entré plus d'une fois, et quand des esprits plus préoccupés de science strictement positive, Stuart Mill ³ et M. Ribot ⁴ le lui ont reproché, il semble bien qu'ils

1. *Essais de critique et d'histoire*, p. xix.

2. *Intellig.*, I, p. 13 ; II, p. 462.

3. *Fortnightly Review*, July 1870. « It diverges from them only in the two concluding chapters. which, in our judgment, overleap the bounds of really scientific interence, and without even the warrant of supposed intuition *a priori*, claim absolute validity through all space and time for generalizations of human thought which we can only admit under the inherent limitations of human experience. » (Stuart Mill : Taine, *De l'intelligence*.)

4. *Revue philosophique*, 1877, t. II. Th. Ribot, *M. Taine et sa psychologie*.

aient vu juste et qu'ils aient mis le doigt sur ce qu'ils considéraient sans doute comme une défaillance. — A tous ces traits, nous reconnaissons un esprit doué d'une faculté métaphysique si puissante qu'elle l'entraîne toujours hors du domaine de ce qu'on est convenu d'appeler la réalité. Au fond, toute l'œuvre de « cet audacieux briseur des idoles de la métaphysique officielle ¹ » a été composée pour illustrer et établir quelques idées métaphysiques que nous aurons à définir.

Mais M. Taine n'a pas été en vain le contemporain de Littré. Il fait partie d'une génération qui s'est éprise plus qu'aucune autre avant elle de faits, de science positive, de réalité concrète et vivante. Il a senti lui même que, dans les conditions de la pensée moderne, sa faculté métaphysique, en se développant librement, n'aboutirait qu'à des généralisations aussi vagues qu'aventureuses ; peut-être même l'a-t-il estimée dangereuse : en tout cas, il a voulu la discipliner, et la mettre au service de l'expérience ; il a voulu contrôler à l'aide des faits toutes ses idées *a priori* ; bien mieux, il a voulu faire sortir toutes ses idées des faits. Et voilà pourquoi, dans toute son œuvre, on ne trouve pas un seul ouvrage de métaphysique pure. Ce puissant métaphysicien, ce philosophe qui semblait né pour être l'un des plus

1. Expression de M. Bourget (*Essais de Psychologie*, t. I, p. 179) en parlant de M. Taine.

fidèles fervents de la pensée abstraite, s'est condamné à l'érudition laborieuse et patiente. Si nous ne le savions pas par ailleurs, il nous suffirait de lire les livres de M. Taine pour le deviner profondément versé dans toutes les sciences de la nature. Il ne s'en est pas tenu là. Il a voulu étudier sur le vif l'âme humaine, cette autre réalité, plus mobile, plus ondoyante, plus difficile à saisir que l'autre. Non content d'enrichir son œuvre de tout ce que l'observation journalière, de tout ce que l'expérience de la vie lui apportait de faits nouveaux et curieux, non content de « feuilleter ¹ » les hommes et les choses, de concevoir en un mot l'existence comme une vaste enquête psychologique, il a cherché dans l'histoire générale des littératures et de l'art un nouveau champ d'expériences, encore inexploré ; il a étudié de près ces délicates organisations intellectuelles qui sont celles des artistes ; leurs personnages imaginaires, considérés par lui comme de véritables âmes vivantes, lui ont servi à contrôler ses observations ; et en même temps que par une série de monographies il renouvelait la critique et l'histoire de la littérature et de l'art, il rapportait de ces études les matériaux d'une psychologie générale dont il consigna bientôt les résultats dans le livre *de l'Intelligence*. Mais une théorie de la con-

1. Le mot est de M. Taine lui-même, appliqué à ses camarades d'Ecole Normale, cité par Sainte-Beuve, *Nouv. Lundis*, t. VIII, appendice, p. 494.

naissance n'est que la moitié de la psychologie ; et M. Taine nous a promis un livre sur *la Volonté*. Qui sait si, depuis quelque vingt ans qu'il étudie, dans *les Origines de la France contemporaine*, l'époque de notre histoire où l'on a le plus agi, renouvelant ainsi l'histoire politique comme il a déjà renouvelé l'histoire littéraire, et cherchant, selon sa propre parole, à se faire des opinions politiques, il ne prépare pas en même temps les matériaux d'une théorie nouvelle de la volonté, modelée sur la réalité et inspirée d'elle, comme l'était déjà celle de l'intelligence ? Ainsi se rejoindraient par des travaux de même nature et par l'emploi d'une même méthode les deux parties d'une vie si « noblement usée » par le dévouement à la science et la recherche implacable du vrai.

On le voit, si nous avons bien compris la pensée de M. Taine, ce serait lui faire tort que de considérer ses essais de critique littéraire, d'esthétique et d'histoire, — et jusqu'à ses ouvrages en apparence plus exotériques, ses *Voyages* et son *Graindorge*, — comme des œuvres indépendantes et complètes, ayant en elles-mêmes leur raison d'être et leur objet propre. Non, ce sont les épisodes successifs d'une même pensée qui se développe et s'entoure à chaque fois d'un nouveau cortège de preuves. Ce qui fait l'unité de l'œuvre de M. Taine, c'est l'obligation qu'il s'est imposée d'édifier sur des fondements scien-

utiques éprouvés une psychologie générale nouvelle. Mais, qu'il l'ait voulu ou non, comme c'est sous l'empire d'une idée métaphysique déterminée, à savoir une conception spéciale de la nature et de la science, qu'il a entrepris cette œuvre, et comme cette psychologie aboutit à certaines conclusions métaphysiques, on peut dire que la métaphysique est au moins l'objet lointain poursuivi par M. Taine, si même elle n'est pas l'idée directrice qui préside à ses recherches. Et c'est de sa métaphysique qu'il faut partir pour bien comprendre son œuvre et en bien saisir l'unité.

I

Dans les temps modernes, la philosophie a tantôt été l'auxiliaire de la religion, tantôt elle s'en est déclarée hautement l'adversaire ; tantôt enfin elle a séparé sa cause de la sienne, reven-quant pour elle-même la pleine liberté de ses méthodes et de son contrôle, en un mot, ce que les Anglais appelleraient son *self-government*. Comme elles répondent toutes deux aux problèmes les plus pressants que se pose la conscience humaine, il n'est pas indifférent, pour connaître la véritable pensée d'un philosophe aussi libre d'esprit que l'est M. Taine, d'examiner d'abord son attitude à l'égard de cette métaphysique symbolique et morale qu'est la religion.

Aussi bien, sur ce point, sa pensée est si nette, il l'a exprimée une fois avec une si tranchante âpreté qu'il n'y a pas à s'y méprendre : la philosophie et la religion ont deux domaines absolument distincts : l'une s'adresse à la raison, l'autre à la sensibilité : l'une est affaire de science, l'autre de sentiment. Mêler leurs méthodes aux dépens de l'une et de l'autre, comme l'a fait Jean Reynaud dans *Ciel et Terre*, c'est « confondre les genres et il n'y a pas de pire confusion ». La philosophie n'a pas à s'accommoder aux besoins poétiques ou même moraux de l'humanité : il ne faut pas « dégrader sa dignité » et « faire d'elle un instrument de mensonge ». « Elle est à mille lieues au-dessus de la pratique et de la vie active ; elle est arrivée au but et n'a plus rien à prétendre, dès qu'elle a saisi la vérité ¹. » Et si on objecte à M. Taine que la disparition de la loi religieuse est l'un des plus grands maux dont souffre l'homme moderne, que jamais, dans notre société inquiète et troublée, nous n'avons eu plus besoin de croire qu'aujourd'hui il en conviendra. Il déplorera lui aussi « la maladie du siècle » dont nous sommes tous les victimes désespérées ². Même, il avouera que les conditions de la civilisation moderne, en développant nos aspirations vers l'au-delà, en nous faisant « des âmes fatiguées et avides », rendent un grand nombre de

1. *Nouv. Ess.*, p. 40-41.

2. *Litt. angl.*, IV, p. 420-421.

ces âmes incapables de trouver dans la science positive la pleine satisfaction « de leurs sentiments et de leurs besoins ». Dès lors, pour le catholicisme en particulier, « comme le progrès des sciences positives et l'assiette du bien-être industriel empêchent l'exaltation nécessaire à l'établissement d'une nouvelle religion, on ne voit pas de terme à sa durée » ; car « jamais un peuple n'a quitté sa religion que pour une religion différente ». La seule crise qu'il ait à redouter, c'est, dans un siècle ou deux, « l'intervention du nouveau protestantisme, celui de Schleiermacher et de Bunsen, adouci, transformé par l'exégèse, accommodé aux besoins de la civilisation et de la science, indéfiniment élargi et épuré, et qui peut devenir par excellence dans les pays latins la religion de ceux qui, sous Voltaire et Rousseau, avaient adopté le déisme ». S'il résiste à cette attaque, il n'aura plus rien à craindre : « toujours la difficulté de gouverner les démocraties, la sourde anxiété des cœurs tristes ou tendres, l'antiquité de la possession » lui assureront des partisans, des recrues ou des fidèles ¹. Et, de fait, l'histoire de l'église en France au xix^e siècle est loin de donner un démenti à cette dernière opinion : « En France, écrit récemment M. Taine, le christianisme intérieur, par le double effet de son enveloppe catholique et française, s'est réchauffé dans le cloître

1. *Voyage en Italie*, t. I, p. 387-389.

et refroidi dans le monde ¹ ». — Mais, pour tous ceux qui pensent, pour tous ceux qui veulent aller jusqu'au bout de leur raison, et à qui la raison suffit, la rupture est irrémédiable : il y a un désaccord trop « énorme » entre « le tableau d'après nature » que nous présente la science et « celui que nous présente l'Église catholique ² ». « Les diverses réponses des artistes et des bourgeois, des chrétiens et des mondains » aux douloureuses questions qu'agite la conscience contemporaine sont superficielles et illusoire ³. « Il y en a encore une plus profonde, réponse étrange, que Goethe a faite le premier : « Tâche de te comprendre et de comprendre les choses. » Longtemps encore les hommes souffriront de leurs maux présents ; mais ils peuvent guérir leur intelligence, et préparer par là à leurs descendants « des âmes plus saines, et un bonheur dont eux-mêmes ils ne jouiront jamais ». Car « la science approche enfin, et approche de l'homme ; elle a dépassé le monde visible, c'est à l'âme qu'elle se prend » aujourd'hui. De là sortira toute une conception nouvelle du monde que déjà nous entrevoyons. « Dans cet emploi de la science et dans cette conception des choses il y a un art,

1. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er}, 15 mai, 1^{er} juin 1891, p. 516 *Reconstruction de la France en 1800*. — L'Église.

2. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1891, p. 507, 508, 509. *La reconstruction de la France en 1800*. — L'Église (suite).

3. *Litt. angl.*, t. IV, p. 420.

une morale, une politique, une religion nouvelle, et c'est notre affaire aujourd'hui de les chercher ¹. »

II

Quel sera, dans cette œuvre collective des intelligences, le rôle des « trois nations pen-santes », la France, l'Allemagne et l'Angleterre ? « Car toute nation a son génie original dans lequel elle moule les idées qu'elle prend ailleurs ². » Or, deux traits caractérisent le génie anglais, tous deux hostiles à la haute spéculation : l'esprit positif et l'esprit religieux. L'esprit positif, fasciné par le fait, est incapable de s'élever aux grandes idées générales ; l'esprit religieux et moral, par crainte de voir la foi s'ébranler et la moralité se dissoudre, se défie des vastes synthèses : le scepticisme rationnel et l'exaltation puritaine, voilà les deux écueils de la pensée anglaise : ou bien l'absolu échappe à notre science ; ou bien, à force de nous y plonger, nous en oublions le réel. Et cependant, l'esprit positif, quand il veut se représenter avec netteté les croyances et les hommes du passé, les revoit face à face et sans intermédiaire : c'est l'exégèse qui naît ; le sentiment religieux, ou sentiment

1. *Litt. angl.*, t. IV, p. 423.

2. *Ibid.*, t. V, p. 276-277.

des choses intérieures (*insight*) « est une sorte de divination philosophique » qui retrouve par intuition sympathique le sens intime des choses passées : ainsi se révèle au penseur « inspiré » la profonde unité de la nature ¹. Par ces deux portes qu'ont ouvertes en Angleterre Stanley et Carlyle les vues d'ensemble rentrent dans la science, et celle-ci peut s'élancer de nouveau à la poursuite de l'absolu. — Si les vues d'ensemble ne sont en Angleterre que l'exception, elles sont la règle en Allemagne. L'Allemagne est par excellence le pays des idées générales (*begriffe*). C'est par l'idée générale que l'esprit arrive à comprendre (*begreifen*) et à se représenter tout l'ensemble des êtres qui composent la nature, et dans chaque être l'entrelacement infini des éléments qui le constituent. Cette précieuse faculté a renouvelé toutes les sciences ; elle a réconcilié la foi et la raison en rendant cette dernière capable d'atteindre par l'abstraction les causes premières, d'un seul mot de saisir l'absolu et par conséquent le divin. Mais les Allemands ont voulu construire trop vite ; ils n'avaient pas assez éprouvé leurs matériaux ; ils ont abusé de la formule et de l'hypothèse, et sous la ruine des systèmes, leur admirable conception de la nature et de la science a failli périr étouffée ². — C'est alors qu'intervien

1. *Litt. angl.*, t. V, p. 278, 279.

2. *Id.*, *ibid.*, p. 271, 276.

le rôle de la pensée française : de même que l'Angleterre aura pour fonction, dans l'œuvre de la science nouvelle, de passer au crible les idées allemandes, la France aura pour fonction de les préciser Intermédiaire par son génie comme par sa position géographique entre l'Angleterre et l'Allemagne, la France est faite pour tempérer l'un par l'autre les deux esprits. Le Français ne s'élève que pas à pas, avec toutes les précautions de la logique classique, aux vastes conceptions allemandes ; mais si sa marche est plus lente, elle est aussi plus sûre, et, ce qui vaut mieux encore, elle aboutit ¹. Dégagée des langes de l'éclectisme, élevée à l'école de l'analyse du XVIII^e siècle ², appuyée sur les dernières découvertes des sciences positives, affinée par la littérature et la culture parisienne ³, la critique française doit repenser les idées d'outre-Rhin et les revêtir du style universel et limpide qui est celui de notre race, ce qui équivalait presque à les découvrir. C'est à une œuvre de ce genre que s'est voué « l'esprit le plus délicat, le plus élevé qui se soit montré de nos jours », M. Renan. Et nous pouvons, en changeant un peu les épithètes, mais sans modifier les éloges, dire la même chose de M. Taine.

1. *Litt. angl.*, t. V, p. 277.

2. *Philos. class.*, p. 312

3. *Litt. angl.*, t. V, p. 277-278.

III

Car lui non plus, comme les Allemands, ne peut se résigner à ce qu'on a spirituellement appelé le jeûne métaphysique. Cette recherche des causes premières, objet de l'ancienne ontologie, est toujours pour lui le but idéal de notre science. Ces sortes de spéculations, quoi qu'on en ait dit, ne sauraient être oiseuses. « Pourquoi vit une nation ou un siècle, sinon pour les former ? On n'est complètement homme que par là. Si quelque habitant d'une autre planète descendait ici pour nous demander où en est notre espèce, il faudrait lui montrer les cinq ou six grandes idées que nous avons sur l'esprit et le monde. Cela seul lui donnerait la mesure de notre intelligence ¹. » Et pour bien comprendre la portée de l'œuvre de M. Taine, il faut lui demander quelles sont les siennes, en d'autres termes, quelle est sa métaphysique.

Tout d'abord, M. Taine avoue que les spéculations métaphysiques sont difficiles et périlleuses, et qu'il est aisé d'y échouer. « Débordé de tous côtés par l'infinité du temps et de l'espace, l'homme trouve le hasard au terme de toutes ses connaissances comme au commencement de toutes ses données » : la portion infime et fortuite des phénomènes qui constitue notre monde dépend des lois primitives par une série infinie de contre-

1. *Litt. angl.*, t. V, p. 336.

coups dont la succession nous échappe et ne pourrait être calculée que par une série infinie de déductions. Nous saisissons les premières lois et les dernières conséquences : tout l'entre-deux se dérobe à nos prises, et notre science, sous peine d'imiter l'échec de la métaphysique allemande, doit tenir compte de cette lacune primordiale dans notre faculté représentative. Est-ce à dire que la métaphysique soit impossible ? Non, car tout esprit, si limitée que soit son expérience, par cela seul qu'il pense le général, l'universel et l'absolu, contient des données générales, universelles et absolues, c'est-à-dire valables pour tout phénomène et pour tout objet situé dans l'espace et dans le temps, ou en dehors de l'espace et du temps. Or, cela suffit pour constituer la métaphysique, c'est-à-dire « la recherche des premières causes, mais à la condition que l'on reste à une grande hauteur, que l'on ne descende point dans le détail, que l'on considère seulement les éléments les plus simples de l'être et les tendances les plus générales de la nature ». Et M. Taine esquisse à grands traits le plan d'une métaphysique ainsi conçue qui « toucherait la source » de l'être, sans empiéter sur les sciences positives et sans en gêner le libre développement ¹.

A cette conception nouvelle de la métaphysique correspond une nouvelle conception du

1. *Litt. angl.*, t. V, p. 412-416.

monde. Stuart Mill avait conçu l'univers « comme un monceau de faits », associés par hasard, et dont l'induction nous permet seule de découvrir les relations accidentelles ¹ : dans ces conditions, l'induction demeurerait l'unique méthode scientifique, et la métaphysique était ou inutile ou impossible. Pour M. Taine, au contraire, le monde est un véritable organisme, dont toutes les parties sont reliées entre elles par une sorte de géométrie implacable : « les tenailles d'acier de la nécessité s'enfoncent au cœur de toute chose vivante ² », et, quelqu'un qui connaîtrait le théorème initial, dont tous les phénomènes sont des corollaires, n'aurait qu'à déduire de la formule créatrice l'infinie variété des êtres et des choses ³. Dès lors, la métaphysique est possible et réelle, et la méthode déductive devient le type idéal de toute méthode scientifique.

Cette conception du monde est grandiose : depuis Spinoza et depuis Hegel, dont elle est d'ailleurs inspirée, il n'y en a pas eu de plus hardie et de plus imposante. L'idée de nécessité installée au cœur de la nature ; le monde réduit à l'unité d'un système de lois qui, de proche en proche, se dérivent d'une loi suprême ; le problème de la science à un problème de « géométrie vivante », voilà certes qui est original et au-

1. *Litt. angl.*, t. V, p. 391.

2. *Id. ibid.*, p. 411.

3. *Phil. class.*, p. 369.

dacieux. Et l'on s'explique les effusions lyriques qu'une pareille idée peut exciter chez ses adeptes. En sa qualité de « poète-logicien » ¹, M. Taine a eu les siennes, et la « religion de la science » n'a pas d'hymne plus enthousiaste que cette page si souvent admirée ², et qu'il faut citer tout entière :

« C'est à ce moment que l'on sent naître en soi la notion de la nature. Par cette hiérarchie des nécessités, le monde forme un être unique, indivisible dont tous les êtres sont les membres. Au suprême sommet des choses, au plus haut de l'éther lumineux et inaccessible, se prononce l'axiome éternel, et le retentissement prolongé de cette formule créatrice compose, par ses ondulations inépuisables, l'immensité de l'univers. Toute forme, tout changement, tout mouvement, toute idée est un de ses actes. Elle subsiste en toutes choses. et elle n'est bornée par aucune chose. La matière et la pensée, la planète et l'homme, les entassements de soleils et les palpitations d'un insecte, la vie et la mort, la douleur et la joie, il n'est rien qui ne l'exprime, et il n'est rien qui l'exprime tout entière. Elle remplit le temps et l'espace, et reste au-dessus du temps et l'espace. Elle n'est point comprise en eux, et ils se déri-

1. Le mot est de M. Jules Lemaitre, dans un article des *Contemporains* sur M. Bourget ; il est appliqué à Taine.

2. Cf. Scherer, *Mélanges de critique religieuse : M. Taine ou la critique positiviste*, p. 453-454.

vent d'elle. Toute vie est un de ses moments, tout être est une de ses formes : et les séries des choses descendent d'elle, selon des nécessités indestructibles, reliées par les divins anneaux de sa chaîne d'or. L'indifférente, l'immobile, l'éternelle, la toute-puissante, la créatrice, aucun nom ne l'épuise ; et quand se dévoile sa face sereine et sublime, il n'est point d'esprit d'homme qui ne ploie, consterné d'admiration et d'horreur. Au même instant cet esprit se relève ; il oublie sa mortalité et sa petitesse ; il jouit par sympathie de cette infinité qu'il pense, et participe à sa grandeur ¹. » — M. Taine a raison de dire que la philosophie est sœur de la poésie ².

Ce n'est pourtant pas là qu'un beau poème. Cette conception de la nature et de la science repose tout entière sur une nouvelle théorie de la cause, également inspirée de Hegel, et qui, si l'on en croit M. Taine, est le fondement de toute sa philosophie et même l'idée directrice de toute son œuvre ³. Il faut donc y insister. M. Taine observe que, entre les deux philosophies actuellement régnantes en France, en Angleterre et en Allemagne, le spiritualisme et le positivisme, le gros du débat porte sur la notion de cause. Pour les

1. *Phil. class.*, p. 370, 371.

2. *Essai sur Tite-Live*, p. 124.

3. « On vient de voir que cette philosophie a pour origine une certaine notion des causes. J'ai tâché ici de justifier et d'appliquer cette notion. *Je n'ai point cherché autre chose ici, ni ailleurs.* » (*Phil. class.*, Préface, p. x).

spiritualistes, d'après lui, les causes sont des « êtres distincts, autres que les corps et les qualités sensibles », mais qui produisent les uns et soutiennent les autres, susceptibles d'ailleurs d'être conçues et connues par la raison humaine qui est la faculté de saisir, sinon les « essences » et les « substances », tout au moins les « causes ». Les positivistes, eux, considèrent les causes comme situées hors des prises de l'intelligence humaine, se refusent de rien dire sur elles et « réduisent la science à la connaissance des lois, c'est-à-dire des faits généraux et simples auxquels on peut ramener les faits complexes et particuliers¹ ». « Si donc l'on prouvait que l'ordre des causes se confond avec l'ordre des faits, on réfuterait à la fois les uns et les autres ; et les conséquences tombant avec le principe, les positivistes n'auraient plus besoin de mutiler la science, comme les spiritualistes n'auraient plus le droit de doubler l'univers². » C'est ce qu'a essayé de faire M. Taine. En analysant cinq ou six cas où s'éveille l'idée de cause³, il a montré contre les spiritualistes que « l'homme ne connaît point les substances, mais des faits », rien que des faits, « soit au dedans, soit au dehors » de lui, en un mot « qu'il n'y a point de substances, mais seulement des systèmes de faits », « que la cause des faits est

1. *Phil. class.*, p. VI, VII, VIII, IX.

2. *Id.*, *ibid*, 2 derniers chapitres.

3. *Litt. angl.*, t. V, p. 396, 397.

dans les faits eux-mêmes, et que tout l'emploi de la science est de ramener l'amas des faits isolés et accidentels à quelque axiome général et universel ». Contre les positivistes, il a démontré « que les causes se réduisent à des lois, qu'elles sont enfermées dans les objets, que partout on peut les en extraire ; que les premières, ayant la même nature que les dernières, peuvent être comme les dernières dégagées par abstraction des faits qui les contiennent, et que l'axiome primitif est compris dans chaque événement qu'il cause, comme la loi de pesanteur est comprise dans chaque chute qu'elle produit ¹ ». — Mais par quelle faculté l'homme pourra-t-il pénétrer dans l'ordre des causes ? Par « une faculté magnifique, source du langage, interprète de la nature, mère des religions et des philosophies, seule distinction véritable qui, selon son degré, sépare l'homme de la brute, et les grands hommes des petits : je veux dire l'*abstraction*, qui est le pouvoir d'isoler les éléments des faits et de les considérer à part ² ». C'est l'abstraction qui nous fait mettre à part dans un « groupe » de phénomènes physiques ou moraux le phénomène cause qui contient virtuellement tous les autres et dont tous les autres peuvent se déduire. Lorsqu'on tient ce « fait générateur », on tient tout le reste : il commande

1. *Phil. class.*, p. ix.

2. *Litt. angl.*, p. 397, 398, t. V. Cf. *Intellig.*, II, 298.

le « groupe » tout entier. La formule abstraite qui l'exprime correspond, d'une manière adéquate, dans l'ordre de la pensée, au fait, lui-même dans l'ordre de l'être. Et comme toute cause est effet par rapport à une autre cause antérieure, de cause en cause, et de formule eu formule, on peut remonter jusqu'à la cause première et par suite jusqu'à la formule souveraine qui renferme dans sa courte enceinte « le torrent éternel des événements et la mer infinie des choses ». Et voilà par où se réconcilient ces antiques ennemis, l'empirisme et la spéculation *a priori*, la science positive et la métaphysique. Tout fait, à sa façon, est un absolu : la nature est conçue comme un système de faits, et la science comme une hiérarchie de lois.

De cette conception de la nature et de la science découle une méthode générale qui s'applique à toutes les sciences, aux sciences morales comme aux sciences physiques. Chaque science en effet a pour fonction de ramener tous les faits dont l'ensemble constitue sa spécialité à une formule générale unique, d'où il sera facile de les déduire. Ce n'est que lorsque chaque science aura terminé son œuvre que l'esprit humain, travaillant sur les cinq ou six propositions générales auxquelles on aboutira, et qui sont des faits comme le reste, pourra dégager l'élément simple qu'elles impliquent et qui sera l'axiome générateur de l'univers. Dans ces conditions, voici l'obligation qui s'im-

pose à chaque science : réunir tous les groupes naturels de faits qui sont de sa juridiction ; analyser chaque groupe, en extraire par abstraction le fait qui semble dominateur ; le supposer cause et le réduire en formule ; vérifier par déduction logique si les propriétés qu'on tire de la formule correspondent au reste des faits du groupe faire la même opération sur un autre groupe, puis sur les deux formules découvertes, c'est-à-dire sur les deux faits qu'elles représentent, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on arrive à la formule idéale qui ordonne tous les groupes d'une même série. « Abstraction, hypothèse, vérification, voilà les trois pas de la méthode. Il n'en faut pas davantage et il les faut tous ¹. »

Cette méthode générale est celle qu'emploient toutes les sciences de la nature, mais jamais peut-être elle n'a été aussi nettement formulée. Le grand mérite et la grande originalité de M. Taine est de l'avoir appliquée, *totidem verbis*, aux sciences morales. Dans cet ordre d'études qui, avant lui, semblait le domaine privilégié de la contingence, il a introduit la notion de nécessité et les procédés qu'elle impose. Il applique à la lettre le célèbre axiome de Spinoza : « L'homme n'est pas dans la nature comme un empire dans un empire, mais comme une partie dans un tout. » « La science approche enfin, écrit-il, et approche

1. *Phil. class*, p. 363.

de l'homme; elle a dépassé le monde visible et palpable des astres, des pierres, des plantes, où médaigneusement on la confinait; c'est à l'âme qu'elle se prend, munie des instruments exacts et perçants dont trois cents ans d'expérience ont prouvé la justesse et mesuré la portée ¹. » Et voici la conséquence. Chacun de nous sent dans son for intérieur que ce qu'il appelle son âme, ou, pour ne rien préjuger, que les phénomènes qui se passent au dedans de lui, forment un système unifié; que telle de ses facultés qui est particulièrement développée entraîne par son libre jeu telle série d'actions ou de réactions: la faculté d'abstraire portée à un haut degré par exemple n'est jamais la compagne de l'imagination passionnelle, et réciproquement. Si l'on pousse assez loin l'analyse, on conçoit aisément que si, dans l'homme intérieur on pouvait saisir la *faculté maîtresse*, qu'on pût, en noter avec une exactitude presque mathématique l'intensité, la forme et la direction, on pourrait calculer avec une égale précision l'intensité, la forme et la direction des autres puissances mentales. Or, c'est ce qu'a essayé de faire M. Taine. Fidèle à sa méthode générale, il réunit et classe des *faits*; il tente de dégager le fait générateur, ou, pour parler avec plus de précision (car ici il ne s'agit plus de lois physiques et de formules mathématiques, mais de

1. *Litt. angl.*, t. IV, p. 421.

facultés psychiques et de formules littéraires) la faculté maîtresse. Il fait une hypothèse à son endroit, et la suppose cause ; puis, par une série de déductions, il tâche de tirer d'elle tous les autres faits mentaux et toutes les autres facultés. En un mot, là encore il fait des abstractions, des hypothèses et des vérifications ¹. Et sans doute, il ne croit pas être arrivé au dernier degré de précision scientifique : « La misère des sciences morales, dit-il quelque part, est de ne pouvoir noter ce degré ; la critique pour définir n'a que des adjectifs vagues et des louanges banales ². » Et encore : « Ces vérités sont littéraires, c'est-à-dire vagues ; mais nous n'en avons pas d'autres à présent en cette matière, et il faut se contenter de celles-ci telles quelles, en attendant les chiffres de la statistique et la précision des expériences ³. » Mais enfin, il croit, et nous croyons avec lui qu'il a serré la question de plus près qu'on ne l'avait fait avant lui ; et nous allons voir quelles vérités ou lois générales il a, chemin faisant, découvertes en appliquant à la littérature et à l'art, à la psychologie générale, à la politique et à l'histoire la méthode générale que nous avons essayé d'exposer.

1. *Phil. class.*, p. 364, 367.

2. *Essais*, p. 247.

3. *La Fontaine et ses fables*.

IV

Puisque, dans le monde moral comme dans le monde physique, tous les phénomènes sont liés entre eux et s'enchaînent les uns les autres suivant les lois d'une nécessité inflexible, il s'ensuit que nous pouvons considérer toutes les œuvres humaines, arts, religions, philosophies littéraires, et tous les actes humains, faits de l'ordre politique, social ou moral, comme des résultantes de causes plus ou moins lointaines et générales, ou, selon le mot célèbre, comme des « produits », dont la science des âmes aura pour fonction de rechercher les facteurs. Appliquons ce principe à l'histoire générale.

Chaque œuvre humaine a évidemment pour cause immédiate et naturelle l'homme qui l'a réalisée. Mais celui-ci, à son tour, n'est pas isolé dans l'ordre des causes : il n'est pas un commencement absolu ; il est un produit lui aussi ; il subit la poussée de forces extérieures, ou intérieures qui, si l'on pouvait les mesurer toutes avec exactitude, expliqueraient complètement l'œuvre qu'il a accomplie. Ces forces paraissent innombrables, car qui pourrait jamais dire, quand il agit, que c'est telle ou telle influence qui détermine sa conduite ? Il est pourtant possible de les ramener à quelques chefs principaux. Du dehors d'abord, trois causes générales agissent sur lui :

la *race*, c'est-à-dire l'ensemble des conditions physiques et morales qui, de génération en génération, depuis les fondateurs de la vaste famille humaine à laquelle il appartient, lui ont été transmises par l'hérédité et qu'il apporte avec lui en naissant; — le *milieu*, c'est-à-dire les mille circonstances extérieures qui viennent appliquer leur empreinte sur le naturel qui leur est livré (climat, circonstances politiques et sociales, etc.); — enfin, le *moment*, c'est-à-dire la vitesse acquise par les deux autres forces au moment précis où elles entrent en jeu pour former l'œuvre étudiée, et « l'œuvre qu'elles ont déjà faite ensemble, car cette œuvre elle-même contribue à produire celle qui suit ¹ ».

Voilà une première série de causes. Il y en a une autre non moins délicate à déterminer. Les conditions extérieures de la production de l'œuvre humaine étant telles ou telles, il faut pénétrer maintenant dans l'intérieur de l'âme et mesurer l'action des forces internes, qui, sous l'action des forces externes, interviennent alors. Ces forces sont multiples elles aussi, mais elles forment, nous l'avons vu, un système lié : et il suffit de recueillir le résultat de l'enquête précédente et de vérifier si la formule à laquelle on arrive n'est pas précisément celle de la faculté maîtresse qui commande tout le système et qui,

1. *Litt. angl.*, I, p. xxix.

ar son intensité plus ou moins grande et par la nature de sa direction, fait varier suivant une loi fixe les éléments psychiques auxquels elle est liée. En sorte que tout le problème de l'histoire consiste à déterminer avec précision pour chaque individu la faculté maîtresse ou disposition morale dominante qui, par une série d'intermédiaires faciles à retrouver, entraîne l'action particulière qu'il s'agit d'expliquer. C'est dire que l'histoire se ramène à la psychologie, ou si l'on veut, à un problème de mécanique mentale.

Ceci est le cas le plus simple, car nous n'avons jusqu'ici considéré que l'individu. Mais ce qui est vrai de l'œuvre individuelle est vrai aussi de l'œuvre collective à laquelle travaillent les divers groupes humains. Les différentes parties d'une civilisation forment entre elles des systèmes liés comme les différentes facultés de l'âme : si l'art d'une époque est revêtu de tels caractères, la religion, la philosophie et la science, le gouvernement, la famille et les industries nous apparaîtront revêtus de caractères analogues ou correspondants. En sorte qu'on peut considérer toute l'histoire générale d'une civilisation comme la réalisation concrète et diversifiée à l'infini d'un même modèle idéal qui flotte alors dans l'air pour ainsi dire, s'impose à toutes les conceptions et détermine toutes les œuvres de l'époque. Cette forme initiale d'esprit est elle-même le produit de la race, du milieu, du moment, c'est-à-dire de la

forme d'esprit qui a régné à l'époque précédente, modifiée par les circonstances qui ont concouru à son développement; et les traits communs qui caractérisent ces formes d'esprits successives et subsistent inaltérables sous les changements amenés par les siècles constituent la physionomie originale du groupe humain qui collabore à l'œuvre tantôt obscure, tantôt éclatante de cette civilisation. — Ainsi l'histoire générale comme l'histoire individuelle se ramène à « un problème de psychologie ». Dans les deux cas, l'histoire a pour fonction de rechercher et de définir d'une part l'état moral qui enfante « telle littérature, telle philosophie, telle société, tel art, telle classe d'arts », et, d'autre part, « quelles sont les conditions de race, de moment et de milieu les plus propres à produire cet état moral ¹ ». On n'a jamais déterminé avec plus de netteté l'objet et les méthodes de cette science toute moderne à laquelle les Allemands ont donné le nom de *Völkerpsychologie*, ou psychologie des races, et dont la plus grande partie de l'œuvre de M. Taine est la brillante illustration.

A cette science toute nouvelle s'ouvre un large champ d'expériences. Et d'abord les littératures. En effet, parmi les manifestations sensibles des dispositions morales d'un homme ou d'un peuple,

1. *Litt. angl.*, I, p. XLIII-XLIV.

n'en est pas de plus significatives et de plus constructives, parce qu'il n'en est pas qui reflètent d'une façon plus transparente et plus précise les états d'âme » qu'elles ont pour mission d'exprimer. Et comme ce sont ces sentiments et ces notions que l'historien psychologue doit chercher à noter et à se figurer, il s'ensuit que c'est principalement par l'étude des littératures que l'on pourra faire l'histoire morale et marcher vers la connaissance des lois psychologiques d'où dépendent les événements ¹ : les constitutions, les religions mêmes n'en approchent pas. » Et voilà pourquoi plus du tiers de l'œuvre de M. Taine est composé d'essais de critique ou d'histoire littéraire : c'était pour lui un moyen d'étudier la psychologie des individus ou des peuples.

Les œuvres littéraires ne sont pas les seules que l'historien psychologue doive mettre à contribution : les œuvres de l'art proprement dit peuvent et doivent être étudiées au même point de vue. Parfois, comme au moyen âge, ou à l'époque des grandes floraisons artistiques de l'Italie ou des Pays-Bas, si elles ne sont pas le unique moyen dont se soit servie une nation pour exprimer ses sentiments et traduire l'idéal dominant, elles en sont le plus remarquable et le plus populaire : ce serait donc se priver volontaire-

¹ *Litt. angl.*, I, p, XLVII, XLVIII.

ment de bien des secours que de négliger une semblable étude. De plus, les grands peintres et les grands sculpteurs, à cause des nécessités mêmes de leur art, se groupent plus volontiers par écoles que les grands écrivains : il est donc plus facile de les rattacher à des ensembles de retrouver les conditions de leurs œuvres de suivre, dans la filiation des écoles, l'apparition des procédés, la décadence des traditions, la formation et la déformation progressive de l'idéal primitif. Enfin si, comme c'est le cas pour la Grèce, les œuvres qui sont parvenues jusqu'à nous sont des restes mutilés d'un art admirable, quelle joie pour le naturaliste des âmes de reconstituer, à l'aide de ces minces débris et des inductions tirées de l'étude des autres parties de la civilisation de l'époque l'ensemble de cette civilisation, de cet art, et de ces mœurs qui les ont suscités ! Et ainsi s'expliquent en grande partie les cinq volumes de M. Taine sur la *Philosophie de l'art*.

Mais si la littérature et l'art sont peut-être, de tous les documents que nous avons pour entrer dans l'intimité des âmes d'une époque, les plus précieux parce que ce sont les productions les plus suggestives, les plus spontanées et les plus vivantes de la pensée humaine, il serait presque puéril de ne pas tenir compte, pour constituer l'histoire, de ce qui en faisait autrefois l'unique matière, je veux dire les institutions politiques et

ociales. les actes diplomatiques, les faits proprement dits. De là aussi on peut tirer, pour déterminer l'état des esprits à telle époque, les traits généraux de la race, et le sens de l'évolution historique d'un peuple, mille renseignements importants. C'est ce que M. Taine a parfaitement compris, et si tel n'a pas été son but unique en composant *les Origines de la France contemporaine*, nul doute que ce n'en ait été le principal ¹. Ainsi partout se retrouve dans son œuvre cette conception de l'étude psychologique de l'histoire qu'il lui-même appelée une œuvre de « zoologie morale ».

Nous n'avons pas à suivre maintenant M. Taine dans les applications successives qu'il a faites de sa méthode, dans les expériences psychologiques qu'il a instituées pendant près de quarante ans, en choisissant de préférence les cas les plus riches et les plus singuliers. Nul n'a su mieux que lui faire sortir d'une simple formule la définition d'un talent, d'une civilisation, d'une race, à tel point que parfois on croit assister à la construction de cette race, de cette civilisation, de ce talent, comme les chimistes, en appliquant une formule, nous font assister aux combinaisons les plus variées. Tite-Live est « l'historien orateur » ;

1. « Ce volume, comme les précédents, n'est écrit que pour les amateurs de zoologie morale, pour les naturalistes de l'esprit, pour les chercheurs de vérité, de textes et de preuves, pour eux seulement, et non pour le public, qui, sur la Révolution, a son parti pris, son opinion faite. » (*Révol.*, t. III, p. iv.)

Swift, « un esprit prosaïque et positiviste » ; Shakespeare a pour trait dominant « l'imagination passionnée et complète » ; Michelet, « la sensibilité passionnée » ; Napoléon est « un Italien du xv^e siècle » égaré au xix^e. Notre xvii^e siècle en France a pour formule « la raison oratoire ». Si la Révolution française a été ce qu'elle fut, c'est parce qu'elle était la descendante directe de « l'esprit classique ». « Être respectable et muni de bien-être », la tendance positive et la tendance morale, voilà tout l'esprit anglais. Pour voir tout ce que ces définitions renferment de vérités profondes et jusqu'alors peu entrevues, il faut lire tous les ouvrages dont elles sont comme le résidu abstrait. Avant M. Taine, il ne semble pas qu'aucun historien ait compris et expliqué véritablement le rôle et l'œuvre de Napoléon ; et M. Taine n'a fait pourtant que développer la formule abstraite qui définit son caractère : « Italien du xv^e siècle ». Dès lors, on comprend l'enthousiasme du philosophe pour ces formules abstraites, « forces vivantes mêlées aux choses, partout présentes, partout agissantes, qui manifestent la diversité de la vie ondoyante et l'uniformité des lois immortelles ¹ ».

On conçoit en même temps que, de ce point de vue, les objections paraissent faibles. Outre qu'elles ne peuvent prévaloir contre des faits (car

1. *Essais*, p. xix et 327.

es définitions auxquelles on arrive en histoire (sont des faits), elles proviennent le plus souvent d'une méprise. L'historien, en effet, « en considérant les caractères nationaux et les situations générales comme les seules grandes forces en histoire », ne supprime pas l'individu, comme on le lui reproche, car ces grandes forces ne sont que la somme des penchants et des aptitudes des individus. De même, cette conception ne transforme pas l'homme en machine, elle ne nie pas la personne indépendante et libre, elle ne décourage pas nos efforts. « L'adversaire oublie ce qu'est l'âme individuelle ; il cesse d'y voir les facultés et les penchants dont elle n'est que l'ensemble. Il ne remarque pas que ses aptitudes et ses penchants lui appartiennent, que ceux qu'elle prend dans la situation générale ou dans le caractère national lui deviennent personnels au premier chef ; que, lorsqu'elle agit par eux, c'est d'après elle-même, par sa force propre, *spontanément, avec une initiative complète, avec une responsabilité entière*, et que l'artifice d'analyse par lequel on distingue ses principaux moteurs, ses engrenages successifs et les distributions de son mouvement primitif n'empêche pas le tout, qui est elle-même, *de tirer de soi son élan et sa direction, c'est-à-dire son énergie et ses efforts* ¹. » Ainsi, le problème de la liberté semble réservé, avec toutes ses con-

1. *Essais*, p. xxii.

séquences métaphysiques et morales ; et je sais bien que tout le reste de la philosophie de M. Taine est une négation du libre arbitre ; mais enfin, il montre ici que cette méthode historique peut être employée par le moins déterministe des philosophes, et il a raison : c'est seulement par leurs conséquences ultimes et par leurs traits généraux que les actions humaines appartiennent au déterminisme scientifique ; en elles-mêmes, elles ne peuvent ne relever que d'elles-mêmes : car, au fond du problème de la liberté, il y a le problème de la genèse des idées, problème psychologiquement insoluble et qui admet les deux solutions ¹. Enfin, grâce à cette nouvelle conception de l'histoire, une ère de progrès indéfinis s'ouvre devant l'activité humaine : car nous arriverons un jour à connaître les lois générales qui président à l'évolution des phénomènes historiques, par suite à prévoir les événements futurs, et, toutes choses étant liées dans l'ordre des causes, il nous suffira de déplacer le moindre rouage à notre portée pour déterminer « un changement énorme dans le jeu de la machine au profit de l'insecte intelligent par lequel l'économie de sa

1. Nous voulons dire par là que la question de la liberté ne se posant que pour les actes accompagnés de délibération, donc de réflexion, c'est-à-dire déterminés par une *idée*, tout le problème du libre arbitre se ramène à celui-ci : *Pouvons-nous faire naître des idées ?* Quelques-unes d'entre nos idées peuvent-elles ne relever que de nous-mêmes ? Problème que la psychologie nous paraît — au moins provisoirement — impuissante à résoudre.

structure aura été pénétrée¹ ». Est-ce là ce qu'on appelle décourager nos efforts² ?

En attendant, « si nous voulons aujourd'hui nous former quelque idée de nos destinées générales, c'est sur l'examen de ces forces qu'il faut fonder nos prévisions³ ». Déjà des lois ont été découvertes qui nous permettent d'entrevoir le brillant avenir réservé à l'histoire psychologique. Nous avons déjà indiqué celles qui fondent la méthode. Il faut y insister davantage, les complé-

1 *Essais*, p. xxv, xxvi.

2. De cette conception de la science, il ressort une conception très optimiste de la vie, quoi qu'en pense M. Bourget qui, dans son article sur M. Taine, voudrait en faire l'un des ancêtres du pessimisme contemporain. M. Bourget, comme le lui a très spirituellement reproché Maxime Gaucher dans l'une de ses chroniques (12 décembre 1885), est obsédé par l'idée du pessimisme et veut la trouver partout. En réalité et en dépit de certaines boutades ou saillies de tristesse échappées à l'écrivain au spectacle des misères et imperfections de l'existence, M. Taine est foncièrement optimiste. Il est trop confiant dans la raison humaine et dans l'avenir de la science pour qu'il en soit autrement. Le vrai fond de sa pensée relativement au problème du bonheur est exprimé dans les lignes suivantes qui terminent un hymne magnifique à la science (*Essais de critique et d'histoire*, p. 328 : *M. Troplong et M. de Montalembert*) : « Confinés dans un coin de l'espace et de la durée, éphémères, abrégés demain peut-être par le contre-coup d'une explosion ou par le hasard d'un mélange, nous pouvons cependant découvrir plusieurs de ces lois et concevoir l'ensemble de cette vie. *Cela vaut la peine de vivre ; la fortune et la nature nous ont bien traités.* » Contre une pareille profession de foi, rien ne saurait prévaloir, pas même ces lignes si tristes d'une amertume si sobre et presque découragée, qui terminent l'article sur Franz Wœpke (*Nouveaux Essais*, p. 394) : « Lorsque, me détachant de moi-même, j'essaye de le juger en critique, je viens à penser que personne n'était plus digne que lui d'être aimé, admiré et de vivre. Il n'a été ni aimé, ni admiré comme il devait l'être, et il est mort à trente-sept ans. »

3. *Litt. angl.*, I, p. xxxiv.

ter et leur donner leurs noms. Tout le système repose sur cette remarque profonde que, si l'on veut étudier l'homme du dedans, on trouve à l'origine de toutes ses pensées et de tous ses actes des *images*, « ou représentations des objets ». Suivant que la représentation est nette ou confuse, suivant qu'elle est accompagnée et comme baignée d'émotion, ou entourée de calme, tout le développement humain s'en ressentira : « la moindre altération dans les facteurs amène des altérations gigantesques dans les produits. » Si variées d'ailleurs que puissent être nos images, elles aboutissent toujours, soit à une « conception générale », soit à une « résolution active » : car agir et penser, voilà tout l'homme¹. Et pour étudier l'humanité sous ses deux faces, spéculative et pratique, ce sont ces représentations intérieures qu'il faut se figurer avec précision, — M. Taine dirait volontiers : faire renaître en soi à force d'imagination sympathique. Cette loi générale une fois posée et établie par une série d'exemples, il constate que trois causes ou lois différentes contribuent à créer en nous les états moraux élémentaires qui accompagnent ces représentations : la race, le milieu, le moment. Puis, après avoir « dressé la carte psychologique des événements et des sentiments d'une civilisation humaine », c'est-à-dire après avoir « composé des

1. *Litt. angl.*, I, p. xix.

groupes naturels de faits » (religion, art, philosophie, État, famille, industries), il observe que ces groupes ont des éléments communs : ici, la conception du monde et de son principe, là une certaine conception de l'association humaine. C'est dire que ces groupes de faits communiquent entre eux et dépendent les uns des autres, en d'autres termes, qu'il faut leur appliquer *la loi des dépendances mutuelles*¹ qui fonde l'unité foncière des parties d'une même civilisation. Et comme *les faits communiquent entre eux par les définitions des groupes où ils sont compris*², il suffira de définir ces groupes avec précision pour tenir dans la formule *abstraite* à laquelle aboutit la loi intime et vivante qui commande aux faits, qui est comprise dans les faits et que l'abstraction nous sert à dégager. D'autre part, l'élément commun à divers groupes de faits étant l'abstrait le plus général contenu dans ces groupes est évidemment la loi qui préside à leur formation. « Si cet élément commun reçoit du milieu, du moment et de la race des caractères propres, il est clair que *tous les groupes où il entre seront modifiés à proportion*. » C'est ce que M. Taine appelle *la loi des influences proportionnelles*. Enfin, il est possible d'esquisser *la loi générale de la formation des groupes*, c'est-à-dire de déterminer les conditions générales qui font naître

1. *Litt. angl.*, I, p. xxxiv.

2. *Essais*, p. xv.

les littératures ou les religions. M. Taine l'a essayé pour la religion, et il a montré par cet exemple jusqu'à quel point il est aujourd'hui permis de prévoir en histoire ¹.

Telles sont les lois les plus générales de la philosophie de l'histoire : elles en fondent la méthode et en déterminent l'objet. Il en est d'autres plus particulières, plus modestes aussi, issues plus directement de l'expérience et de la minutieuse observation psychologique, et par lesquelles « la philosophie de l'histoire humaine répète comme une fidèle image la philosophie de l'histoire naturelle ». Dans les deux sciences *la loi de la connexion des caractères*, découverte par Cuvier, trouve son application : de même que les divers organes d'un animal dépendent les uns des autres et varient ensemble suivant une loi fixe, de même il existe une pareille dépendance entre les diverses aptitudes et inclinations d'un homme, d'une race ou d'une époque. En histoire naturelle, d'après *la loi du balancement organique* mise en lumière par Geoffroy Saint-Hilaire, le développement exagéré d'un organe entraîne l'appauvrissement ou la réduction des organes correspondants. De même en histoire, le développement extraordinaire d'une faculté, l'aptitude morale par exemple dans les races germaniques, amène dans les mêmes races l'affaiblissement des

1. *Litt. angl.*, I, p. xli-xliii.

facultés inverses. — Parmi les caractères d'un groupe animal ou végétal, les uns sont subordonnés, non essentiels, les autres prépondérants. De même, dans un groupe ou un individu humain, certains caractères sont accessoires, les autres, comme la présence prépondérante des images ou des idées sont dominateurs et fixent d'avance la direction de sa vie et l'espèce de ses inventions ; dans les deux cas, s'applique *la loi de la subordination des caractères*, principe commun des classifications en botanique et en zoologie. — D'après *la théorie des analogues et de l'unité de composition* exposée par Geoffroy Saint-Hilaire, on démontre en histoire naturelle que dans une classe ou même dans un embranchement du règne animal, le même plan d'organisation se retrouve dans toutes les espèces. Pareillement en histoire, on montre que les personnages les plus opposés présentent tous un type commun, c'est-à-dire un noyau de facultés et d'aptitudes primitives qui, diversement raccourcies, combinées, agrandies, fournissent aux innombrables diversités du groupe. — Le principe de Darwin sur *la sélection naturelle* est aussi vrai en histoire qu'en histoire naturelle : dans les espèces vivantes les individus qui réussissent le mieux sont ceux qu'une particularité de structure adapte le mieux aux circonstances ambiantes. De même, dans un groupe humain quelconque, les individus qui atteignent le plus large développement sont ceux dont les

inclinations et les aptitudes correspondent le mieux à celles de leur groupe ; le triage est opéré par le milieu moral comme par le milieu physique. — En poursuivant dans cette voie, on trouvera bien d'autres analogies à signaler entre l'histoire naturelle et l'histoire humaine. C'est que « par la vie du cerveau, racine des facultés humaines, les lois organiques étendent leur empire jusque dans le domaine distinct des sciences morales¹ ».

Quelle est dans la découverte de ces lois l'apport propre de M. Taine ? Il nous est difficile de le dire. Tout ce que nous croyons pouvoir affirmer, c'est qu'il est considérable, c'est que, même lorsqu'il emprunte à d'autres leurs idées, il les formule avec plus de netteté, en voit et en indique mieux la portée, et sait mieux les faire entrer dans un système général. Mais ces lois ne restent pas pour lui de vagues formules abstraites reléguées dans le ciel métaphysique. Il en vérifie à chaque instant l'exactitude dans ses études de critique littéraire, d'esthétique et d'histoire ; il les commente, les contrôle et les éprouve à l'aide des faits ; elles servent à expliquer l'histoire de la littérature anglaise², celle des écoles artistiques

1. *Essais*, p. xxviii-xxx.

2. Sainte-Beuve disait de l'*Histoire de la Littérature anglaise* qu'elle pourrait être intitulée : *Histoire de la race et de la civilisation anglaises par la littérature* (Nouveaux Lundis, t. IX, p. 61), et M. Taine (*Hist. de la Litt. angl.*, t. I, p. xlviii)

d'Italie, des Pays-Bas ou de la Grèce, et celle de la Révolution française. Ce sont là autant de « contributions aux psychologies particulières » ¹ qui doivent constituer la science psychologique générale : ce sont là surtout autant de preuves apportées à l'appui de la théorie générale que « les choses morales ont, comme les choses physiques, des dépendances et des conditions » ², et qu'il faut traiter de la science des âmes comme on traite depuis trois cents ans de la science des corps. — Et ainsi, dans toute l'œuvre de M. Taine, on retrouve, circulante et agissante, la même idée générale qui soutient et domine les déductions métaphysiques inspirées de Spinoza.

V

Indépendamment d'ailleurs de leur utilité pour la psychologie générale et pour la science désintéressée de l'homme moral, ces études de « psychologie particulière » sont susceptibles dès maintenant d'applications pratiques et positives dont nous pouvons faire notre profit. En fidèle disciple des Anglais, M. Taine n'a pas négligé ces applications. Ce « pur penseur ³ » a, plus

convient lui-même « qu'il a cherché dans l'histoire de sa littérature la psychologie du peuple anglais ».

1. *Intelligence*, I p. 21.

2. *Essais de critique et d'histoire*, p. VIII.

3. Hommay *L'idée de la nécessité dans la philosophie de M. Taine* (*Revue philosophique*, t. XXIV, 1887, p. 395).

qu'on ne le croit généralement, mêlé sa pensée à la vie active³ ; s'il ne consentira jamais à « plier la science à nos goûts⁴ », il admet, il désire même qu'on cherche à nos besoins un remède et un soulagement dans la science ; car n'est-ce pas la science qui doit commencer « la guérison de notre intelligence » et amener pour nos descendants « la sérénité du cœur » ? Or la science de l'histoire psychologique est déjà assez mûre pour que nous puissions avoir déjà comme un avant-goût des services qu'elle est destinée à nous rendre plus tard. Grâce à elle, nous pouvons nous faire de saines idées politiques et constituer une esthétique, c'est-à-dire nous fixer des règles non arbitraires pour travailler aux réformes sociales et pour réaliser le beau. Ces règles, M. Taine a essayé de les tracer et c'est là un nouvel aspect de son œuvre historique ou critique. Son dessein est double pour ainsi dire : en même temps qu'il contribue à la science psychologique, il esquisse les principes généraux

1. Si l'on voulait prouver que la vie réelle et présente a exercé sur la pensée et la sensibilité de M. Taine plus d'influence qu'on ne le croirait au premier abord, on n'aurait qu'à se rappeler l'article sur *Franz Wœpke* (*Nouv. Essais*), où l'on sent vibrer, sous les scrupules d'une pudeur toute stoïcienne, une émotion si pénétrante et si profonde. l'article (*Essais*) sur *l'Opinion en Allemagne et les conditions de la paix*, et la *Préface* de la première édition de *l'Intelligence* qui sont comme l'écho indigné ou attristé des événements de 1870. — « La 1^{re} et la 2^e éd. de *l'Intelligence* ont été publiées en 1870, mais avant la guerre. (Note inédite de Taine.)

2. *Nouveaux Essais*, p. 40.

d'une politique et d'une esthétique. Par là, la fin de son œuvre en rejoint le commencement : il a beau vouloir s'enfermer dans les simples faits ¹, la pente naturelle de son génie l'entraîne toujours sur le terrain des idées générales ; et son système de philosophie se complète et s'achève presque malgré lui.

M. Taine a raconté lui-même dans la *Préface* de son premier volume des *Origines de la France contemporaine* comment il a été amené à étudier l'histoire : il voulait, dit-il, se faire des opinions politiques raisonnées. S'il faut l'en croire, après dix ans d'études, il n'était pas beaucoup plus avancé qu'au premier jour, puisque l'unique principe qu'il eût encore découvert consiste dans cette remarque si simple, et il le craint, un peu puérile, qu'« une société humaine, surtout une société moderne, est une chose vaste et compliquée, difficile à connaître et à comprendre, difficile à bien manier : d'où il suit qu'un esprit cultivé en est plus capable qu'un esprit inculte, et un homme spécial qu'un homme qui ne l'est pas ». Mais il avoue lui-même que « de ces deux dernières vérités résultent beaucoup d'autres conséquences ² » ; et quand bien même il n'en eût pas convenu, nous avons appris à nous défier de la

1. « Mon seul devoir est de vous exposer des faits et de vous montrer comment ces faits se sont produits. » (*Philosophie de l'Art*, p. 21.)

2. *Révol.*, t. II, p. II.

modestie de M. Taine. Ce sont ces conséquences qu'il nous faut indiquer, après avoir exposé la méthode.

Celle-ci, on pouvait s'y attendre, est rigoureusement expérimentale, et c'est pourquoi elle est fondée sur l'histoire. La politique, en effet, étant par définition l'art de gouverner les hommes, le premier devoir de l'homme politique et, par tant, de celui qui lui confie un mandat est de bien connaître ceux qu'il s'agit de légiférer. S'il pouvait se représenter les différentes classes de la société avec leur éducation respective, leurs besoins, leurs désirs et leurs traditions, s'il pouvait en un mot entrer dans l'intimité des âmes individuelles et les voir chacune vivre et penser, alors seulement il saurait les réformes qu'il convient d'accomplir, il pourrait conformer les institutions aux besoins généraux et il ne serait pas exposé à bâtir dans le vide ¹. C'est là, semble-t-il, une œuvre impossible à réaliser : pourtant, quelques hommes ont eu cette faculté prodigieuse de « démêler les états et les mouvements d'une âme et de beaucoup d'âmes, les motifs efficaces, permanents ou momentanés, qui poussent ou retiennent l'homme en général et tels ou tels hommes en particulier, les ressorts sur lesquels on peut appuyer, l'espèce et le degré de pression qu'il faut appliquer ² ». Nul en cela n'a surpassé Napo-

1. Cf. *Du suffrage universel et de la manière de voter*, p. 5.

2. *Régime moderne*, p. 34.

l'éon, et de là seulement vient sa supériorité et sa fortune politiques. Or, ce qui chez lui était affaire de génie instinctif et de rencontre, nous pouvons, dans une certaine mesure, y suppléer à l'aide de la science ; et quelle science nous en donnera mieux les moyens que la psychologie appliquée à l'histoire ? Par elle, en effet, nous pénétrons dans l'intérieur des âmes et nous résumons en une formule abstraite la multitude des cas observés, je veux dire les dispositions morales de tout un groupe d'individus, de plusieurs groupes, d'un peuple tout entier. Il y a plus. Par elle encore nous retrouvons tout le passé de ce peuple, nous pouvons calculer ses instincts héréditaires, les exigences de son tempérament physique et de son caractère moral, l'action des circonstances historiques de toute sorte qui ont déposé sur lui leur empreinte : par le passé nous comprenons le présent, et de ces expériences accumulées nous tirons toutes les leçons nécessaires pour régler et préparer l'avenir. Grâce à cette méthode, nous ne risquons pas d'aller trop vite, de reconstruire la société sur un plan rationnel peut-être, mais pratiquement absurde, comme l'a fait le XVIII^e siècle et nous adaptons progressivement et à coup sûr l'édifice social aux besoins réels et légitimes de ceux qui doivent l'habiter ¹.

1. *Origines de la France contemporaine, passim.*

Cette méthode si sage, et qui condamne si impitoyablement presque toute l'œuvre de la Révolution française, aboutit à des leçons positives et même à des théories générales ¹. Si, pour la France contemporaine, elle souscrit au maintien du suffrage universel, elle le transforme et l'accommode aux nécessités de l'heure présente. Elle rejette le scrutin de liste comme malhonnête et illusoire. Partant des données de la statistique, de l'expérience courante et personnelle, mais bien informée, des enquêtes psychologiques et historiques les plus précises, elle déclare que le seul moyen d'assurer à chaque citoyen la pleine liberté et la pleine intelligence de son vote, de constituer un Parlement qui représente avec dignité et compétence les opinions et les intérêts réels du pays, de compléter enfin peu à peu l'éducation politique du peuple, c'est d'établir un suffrage à deux degrés qui « mette entre les mains du peuple la poignée de la machine », mais non la machine elle-même dont il ne connaît pas tous les rouages. « Chaque commune devra nommer trois ou quatre délégués connus d'elle qu'elle enverra au chef-lieu d'arrondissement : ces électeurs du second degré, une fois réunis avec d'autres, lui nommeront son député. » Grâce à cette

1. « Toute science aboutit à des vues générales, hasardeuses, si l'on veut, mais que pourtant on aurait tort de se refuser, car elles sont le couronnement du reste, et c'est pour monter à ce haut belvédère, que, de génération en génération, on a bâti. » (*Intellig.*, I, 6, 7.)

solution, « la lumière sera mise dans l'élection et la loyauté dans la loi ¹ ».

Élevons-nous au-dessus de ce point de vue tout local et français. Par la même méthode, on arrive à une conception générale de l'État moderne qui peut nous servir à orienter nos réformes, régler nos constitutions et juger celles dont on a si souvent essayé depuis un siècle. A l'inverse des sociétés antiques où l'individu appartient à sa communauté et où prévaut en définitive « le socialisme autoritaire », les sociétés modernes, issues du christianisme et de la féodalité, fondées sur les deux idées toutes nouvelles de la conscience et de l'honneur, ont développé en chacun de nous la conviction intime que l'individu est une personne morale, et comme telle a des droits à faire respecter. en un mot, que l'État est fait pour lui et non lui pour l'État. Et comme il n'est pas de régime où l'individu ait moins de garanties contre ses représentants que sous le régime démocratique vers lequel tendent aujourd'hui toutes les sociétés civilisées, il suit de là que « si dans toute constitution moderne, le domaine de l'État doit être borné, c'est dans la démocratie moderne, fondée sur la prépondérance du nom-

1. Cf. *Du suffrage*, etc., *passim* et p. 40, 44.

« Cette brochure n'est qu'une esquisse très incomplète, et le remède qu'elle indique serait fort insuffisant V. dans le dernier chapitre du *Régime moderne* un plan plus complet, au moins pour la société locale. » (*Note inédite de Taine.*)

bre, qu'il doit être le plus restreint ¹ ». Ce principe posé, tâchons de reconnaître les limites de l'État. Historiquement et logiquement, il a pour fonction unique « de protéger les propriétés et les vies » contre les ennemis du dedans et du dehors : tout ce qui l'aide à réaliser son œuvre, il a le droit, de par le contrat tacite qui existe entre lui et moi, de l'exiger de moi ; tout ce qu'il exige au delà, j'ai le droit de le lui refuser. Il ne doit m'imposer ni sa religion, ni sa philosophie, ni sa morale, ni telle forme politique ou sociale ; mais, en revanche, je lui dois l'impôt nécessaire à ses dépenses et le service militaire en cas de guerre défensive. Chargé de limiter les droits de chacun pour empêcher les conflits, il règle et contrôle la propriété privée, la famille et la vie domestique ; mais que, sous prétexte de veiller à l'intérêt commun, il n'aille pas plus loin ; qu'il n'empiète pas sur l'intérêt de chacun ; que partout où les particuliers peuvent remplir ses fonctions, il se démette des siennes : le sentiment de la liberté individuelle est si fort chez l'homme moderne que la pleine extension de cette liberté est devenue son premier besoin et le souci de la conserver son premier devoir ; dès qu'on la gêne, on l'opprime, et si c'est l'État qui exerce cette contrainte, son oppression est tyrannie. « Même à ne considérer les hommes que comme de sim-

1. *Révol.*, t. III, p. 130, 132.

ples producteurs de valeurs et de services », la communauté, le fait est prouvé, a tout à gagner à ce que toutes les œuvres importantes soient livrées à l'initiative individuelle, et non laissées à celle de l'État ¹. Ce qui lui revient, ce sont « les offices que jamais les particuliers ne revendiqueront pour eux » (force armée, levée des impôts, exécution des lois, etc.) : « les besognes dont l'accomplissement importe directement à tous sans intéresser directement personne » (administration de la voie publique, commission de traiter au nom de la communauté avec les corps locaux ou spéciaux, etc.) ; quelques collaborations facultatives et spéciales (subventions, précautions d'hygiène, interventions discrètes et à longue échéance pour préparer le bien-être futur). Encore, dans ce dernier cas, doit-on suivre la règle suivante pour délimiter le rôle respectif de l'État ou des particuliers : « Si une fonction a pour des particuliers isolés ou associés un intérêt direct, et pour la communauté un intérêt indirect, elle convient et appartient aux particuliers, non à l'État. Au contraire, si la fonction a pour la communauté un intérêt direct, et pour les particuliers isolés ou associés un attrait et un intérêt indirects, elle convient et appartient à l'État, non aux particuliers ². » Ainsi donc, pro-

¹. *Révol.*, t. III, p. 120-149.

². *Ibid.*, t. III, p. 146 et note.

téger et défendre avec un soin presque jaloux, avec autant de vigilance que de réserve la liberté individuelle, tel est l'office unique de l'État moderne : à ce prix seulement, il ralliera autour de lui les volontés et les sympathies de tous. C'est à cette conception tout individualiste qu'aboutissent les théories politiques de M. Taine. Ici encore, on ne lui reprochera pas de décourager les efforts individuels ¹.

- VI

On ne reprochera pas non plus à M. Taine d'avoir, par ses théories esthétiques, opprimé le talent et découragé l'originalité naissante des jeunes artistes qui l'écoutaient à l'École des Beaux-Arts, si l'on se rappelle les paroles par lesquelles il terminait son cours en 1865 : Au moment d'entrer dans la carrière qui est ouverte à votre ambition et à votre travail, leur disait-il, vous avez le droit de bien espérer de votre siècle et de vous-mêmes ; car le long examen que nous venons de faire vous a montré que, pour faire de belles œuvres, la condition unique est celle qu'indiquait déjà le grand Goethe : « Emplissez votre

1. « Que la liberté, écrit-il ailleurs, soit aussi large qu'il se pourra, voilà, en tout temps, l'un des grands besoins de l'homme, et voilà, de nos jours, son besoin le plus fort. » (*Révol.*, t. III, p. 150.)

esprit et votre cœur, si larges qu'ils soient, des idées et des sentiments de votre siècle, et l'œuvre viendra ¹. » Et si l'on songe enfin que toute l'école naturaliste française est pour ainsi dire sortie des leçons sur la *Philosophie de l'Art* qu'elle a d'ailleurs souvent bien mal comprises ², on avouera que bien peu d'esthétiques aussi libérales et « suggestives » ont exercé autant d'influence sur le développement même de l'art.

En esthétique comme en politique, la méthode de M. Taine est fondée sur l'expérience, c'est-à-dire sur l'histoire. Considérant les œuvres d'art comme des produits dont il faut rechercher les causes, l'esthéticien, au lieu de poser d'abord la définition du beau, comme le faisait l'ancienne critique, puis de partir de là pour « absoudre, condamner, admonester et guider », sera tout naturellement amené à professer la même sympathie pour toutes les écoles et pour toutes les formes de l'art, à répudier toute velléité de « proscrire » ou de « pardonner », à se contenter enfin, comme tout véritable savant, de « constater et expliquer ». Il cherchera une définition de l'art en comparant diverses œuvres d'art, en recueillant leurs caractères communs et en les opposant aux caractères distinctifs des autres

1. *Philosophie de l'Art*, p. 163.

2 Cf. M. Brunetière, *Revue des Deux Mondes* (15 octobre 1889), ou *Questions de critique : Le mouvement littéraire au XIX^e siècle* — (1^{er} janvier 1891) : *La critique impressionniste*.

œuvres de l'esprit humain. En procédant ainsi, de définitions en définitions, il arrive à cette dernière, la plus générale et la plus exacte de toutes, puisqu'elle enveloppe tous les arts, ceux d'imitation comme les autres : « dans l'architecture et la musique, comme dans la sculpture, la peinture et la poésie, l'œuvre a pour but de manifester quelque caractère essentiel ¹ et emploie pour moyen un ensemble de parties liées dont l'artiste combine ou modifie les rapports ». Telle est la nature de l'art, et son rôle, analogue à celui de la science, est d'ouvrir à l'homme la vie désintéressée de la contemplation ; mais il a sur la science l'avantage « d'être à la fois supérieur et populaire, de manifester ce qu'il y a de plus élevé et de le manifester à tous ² ».

La nature de l'œuvre d'art ainsi définie et son rôle déterminé, il reste à étudier la loi de sa production. Elle peut s'exprimer ainsi : « L'œuvre d'art est déterminée par un ensemble qui est l'état général de l'esprit et des mœurs environnantes ³. » Cette loi de l'action toute-puissante du milieu peut s'établir de deux façons : par l'expérience et par le raisonnement. On peut constater qu'en fait jamais cette loi n'est violée, et on

1. On entend par là, en histoire naturelle, un caractère dont la variation entraîne celle de tous les autres et par suite dont la présence détermine et règle toute seule la constitution de l'animal entier.

2. *Philosophie de l'Art*, p. 73.

3. *Ibid.*, p. 77.

peut démontrer que l'harmonie annoncée est nécessaire en analysant l'état général de l'esprit et des mœurs. et en déduire d'après les règles connues de la nature humaine les effets que cet état doit produire sur le public et sur les artistes, partant sur l'œuvre d'art¹. On voit reparaître ici la méthode déductive si chère au philosophe, la seule qui le satisfasse complètement, parce que seule elle réintègre au sein de l'expérience la notion de nécessité absolue que les empiristes purs ont voulu proscrire de la science. Vérifier par ces deux moyens cette loi du milieu qui est ici considérée comme enveloppant en elle celle de la race et celle du moment, pour différents arts, la sculpture antique, l'architecture gothique, la tragédie française, la musique contemporaine, et, dans un même groupe d'arts, pour différentes écoles et différents pays, l'Italie les Pays-Bas et la Grèce, tel est l'objet des derniers chapitres de la *Philosophie de l'Art*. et des livres sur la *Philosophie de l'art en Italie, en Grèce, et aux Pays-Bas*.

Mais ce n'est pas tout que de définir l'art et d'en trouver la loi de production : il faut encore savoir si, parmi les différentes œuvres d'art, il n'en est pas qui soient supérieures aux autres, à quels caractères on peut les reconnaître et d'après quels principes on doit les classer. Ici repa-

1. *Philosophie de l'Art*, p. 78.

raissent les droits de la critique et du jugement esthétique : la science qui, au début de ses recherches, s'abstenait de « proscrire » et de « pardonner », de « juger » même, une fois qu'elle a fondé en raison ses principes et ses règles pour étudier et comprendre les œuvres d'art, va tenter de fonder en raison les règles qu'appliquent par pur instinct les gens de goût : et c'est l'objet du livre sur *l'Idéal dans l'art*. Au fond, le but de l'ancienne esthétique et de la nouvelle est le même ; mais ce que l'ancienne plaçait au début de la science, la nouvelle, plus prudente, le place au terme ¹ ; l'expérience l'a rendue défiante à l'égard des assertions téméraires et des proscriptions dogmatiques ; elle a craint, dans l'ordre esthétique comme dans l'ordre moral, que la promptitude et l'audace d'affirmation ne fussent une des formes de l'inintelligence ; et elle a voulu tout comprendre avant que de consentir à rien juger. C'était son droit et nous osons dire : son devoir.

Là encore, c'est la méthode expérimentale, celle de l'histoire psychologique, et même de l'histoire naturelle, qui prévaudra. Et d'abord, qu'est-ce que l'idéal ? L'œuvre d'art, rappelons-le, « ayant pour but de manifester quelque caractère essentiel ou saillant, plus complètement et plus clairement que ne font les objets réels, l'artiste, pour réaliser son dessein, « doit se former l'idée de ce

1. Cf. M. Brunetière, *Évolution des genres*, t. I : M. Taine.

caractère, et, d'après son idée, il transforme l'objet réel ; l'objet ainsi transformé se trouve *conforme à son idée*, en d'autres termes *idéal*¹ ». Toute la question qui se pose maintenant est de savoir si, parmi les idées qu'on peut imprimer à un même modèle, il y en a de supérieures ; s'il y a un caractère qui vaille mieux que les autres, et, par suite, pour chaque objet une forme idéale, « hors de laquelle il n'y ait que déviation ou erreur » ; si, en dernière analyse, « on peut découvrir une règle de subordination qui assigne des rangs aux diverses œuvres d'art ». Au premier regard, il semble que ce soit une chimère, puisque, d'après la définition de l'idéal, tout objet devient idéal qui est conforme à une idée : peu importe l'idée, semble-t-il, elle dépend du goût individuel de l'artiste. C'est en effet ce que paraît établir l'histoire de l'art qui nous montre que les mêmes types peuvent être incessamment renouvelés, et d'une manière toujours supérieure, par les idées individuelles des grands artistes ; et il semble dès lors que la sympathie critique doive assigner à toutes ces œuvres le même rang. Mais il n'en est rien (et ici nous retrouvons non pas le négateur empiriste qu'on a tant condamné² dans M. Taine et qui n'existe peut être pas, mais le

1. *Idéal dans l'art*, p. 23.

2 Cf. *Revue européenne*, 1861 t. II : Caro. M. Taine et la renaissance du naturalisme ; — P. Janet, *La crise philosophique : M. Taine*.

métaphysicien épris en tout d'ordre et d'unité) ; « dans le monde imaginaire, comme dans le monde réel, il y a des rangs divers, parce qu'il y a des valeurs diverses ». Et pour déterminer l'échelle de ces valeurs esthétiques diverses, il suffit de dresser l'échelle des valeurs morales correspondantes dans la réalité que l'art a la prétention et le devoir d'imiter et de traduire. Or, dans la réalité, il y a des caractères plus ou moins durables, parce qu'ils sont plus ou moins profonds : il y a ceux qui durent pendant toute une mode, c'est-à-dire trois ou quatre ans ; pendant une demi-période historique, c'est-à-dire trente ou quarante ans, celle du romantisme par exemple ; pendant une période historique complète, le moyen âge, la Renaissance. Enfin, situés plus bas encore, et partant plus solides, il y a les caractères propres à tout un peuple, à toute une race, « à toutes les races supérieures et capables de civilisation spontanée ». Et suivant que l'artiste aura pris pour caractère dominateur de son œuvre tel ou tel de ces caractères, son œuvre aura la durée et par suite la valeur esthétique correspondant à la durée et à la valeur morale que possèdent dans la réalité ces caractères distinctifs. — Cette première échelle d'évaluations posée, il y en a une seconde, fondée non plus sur le degré d'importance, mais sur « le degré de bienfaisance du caractère ». M. Taine entend par un caractère bienfaisant « celui qui est plus ca-

pable qu'aucun autre de contribuer à la conservation et au développement de l'individu et du groupe dans lequel il est compris ¹ ». « Toutes choses égales d'ailleurs, l'œuvre qui exprime un caractère bienfaisant est supérieure à l'œuvre qui exprime un caractère malfaisant. » Ce degré de bienfaisance, c'est-à-dire, dans l'individu, la puissance plus ou moins grande de comprendre et de vouloir, dans la société, la puissance plus ou moins grande d'aimer, c'est la morale qui le détermine, et, notons ce point, c'est dans la pensée de M. Taine, bien plutôt à la morale antique, et en particulier à la morale stoïcienne qu'à la morale des modernes qu'il conviendrait de s'adresser pour cela. Par cette théorie, toute la morale rentre dans l'esthétique et, par un curieux retour de fortune, le philosophe qui a écrit la phrase célèbre, si maladroitement comprise, sur la vertu et le vice comparés au sucre et au vitriol ², l'ancêtre, peut-être involontaire du naturalisme contemporain, a fait dans l'art plus de place à la morale que le rigide auteur de la *Raison pratique*, le véritable père des théories modernes de l'art pour l'art ³. Il est vrai d'ajouter que M. Taine ne s'en tient pas là et a recours à un troisième criterium qu'il appelle « le degré de convergence des effets ». Pour que

1. *De l'idéal dans l'art*, p. 175.

2. *Litt. angl.*, I, p. xv.

3. C'est surtout par là peut être que les naturalistes contemporains se sont montrés les disciples infidèles de M. Taine. (Cf. E. Zola, *Mes haines : M. Taine artiste.*)

le caractère bienfaisant et important soit exprimé dans l'œuvre d'art avec tout le relief et toute la puissance qui font seule la supériorité relative de l'art sur la nature, il faut que l'artiste subordonne à ce dessein tous les autres, qu'il y emploie tous les éléments de son œuvre, qu'il en fasse en un mot converger tous les effets. C'est dire que les œuvres d'art sont d'autant plus belles que le caractère bienfaisant « s'imprime et s'exprime en elles avec un ascendant plus universellement dominateur ». Et par là sont réintégrées dans l'idéal esthétique toutes les qualités de forme et de composition sans lesquelles il n'y a dans les œuvres d'art que de bonnes intentions malheureuses. — Ainsi muni de son idéal de ses règles et de ses lois, l'art peut réaliser l'œuvre à laquelle il travaille parallèlement à la science : ouvrir à l'homme cette « vie contemplative » qui l'élève au-dessus de lui même, le dérobe à l'égoïsme de ses inventions industrielles et politiques, et lui révèle les forces mystérieuses et vivantes de la nature immortelle.

VII

Si importantes qu'elles soient d'ailleurs pour l'intelligence de sa philosophie générale et l'achèvement de son système, les théories politiques et esthétiques de M. Taine sont pour ainsi parler un épisode dans son œuvre ; ce sont des ébauches

plutôt que des doctrines, des jalons posés çà et là pour les chercheurs de l'avenir, des réponses provisoires peut-être à ceux qui n'estiment la science qu'à condition que, dès maintenant, elle les aide à vivre. En s'y arrêtant quelque temps, M. Taine ne perdait pas de vue l'œuvre toute scientifique et désintéressée qu'il s'est proposé d'édifier. Les ouvrages auxquels elles sont mêlées sont au fond, dans l'intention de leur auteur, des études de psychologie ethnographique et de « zoologie morale ». A leur tour, « ces psychologies particulières » ¹ n'étaient qu'une préparation à l'étude de « psychologie générale » ² qu'il n'aborda que lorsqu'il fut bien maître de sa méthode et qu'il eut déjà en sa possession la plupart des matériaux de son œuvre. Actuellement, cette œuvre n'est pas complète. Des deux facultés qui, d'après lui, constituent l'homme intérieur, l'intelligence et la volonté ³, et qui chacune exigeraient une théorie spéciale, M. Taine n'a encore pu étudier que la première ⁴. C'est donc sa théorie de la connaissance qu'il faut exposer pour

1. *De l'idéal dans l'art, passim.*

2. *Intellig.*, t. I, p. 21 4^e édition.

3. L'idée de cette étude date de loin pour M. Taine. Sainte-Beuve (*Nouv. Lund.*, t. VIII, p. 77), nous dit de lui « qu'il avait conçu pendant son séjour à Nevers (où il avait été envoyé comme suppléant de philosophie à sa sortie de l'École normale, et où il resta 4 mois : il avait alors 23 ans) toute une psychologie nouvelle, une description exacte et approfondie des facultés de l'homme et de l'esprit ».

4. *Intellig.*, I, p. 21.

bien se rendre compte du dernier état de sa pensée.

Toujours fidèle à sa méthode expérimentale, qui, par la comparaison et l'analyse minutieuse d'un très grand nombre de faits, remonte aux causes générales ou lois, M. Taine, tout en profitant des travaux d'ensemble de ses devanciers, notamment Condillac, Stuart Mill, Bain et Spencer, a mis à contribution ses vastes connaissances dans toutes les sciences de la nature, les dernières observations des aliénistes et physiologistes, enfin et peut-être surtout ses expériences personnelles sur lui-même¹ et sur les autres, et ses études antérieures de psychologie appliquée. C'est de cet amas énorme de faits et d'observations qu'est sortie la doctrine originale développée dans le livre *De l'Intelligence*².

On peut étudier la connaissance à deux points de vue : ou bien (et c'est le point de vue analytique), on peut décomposer la connaissance en ses éléments premiers ou bien on peut faire la synthèse de ces éléments et, avec leur aide, expliquer le mécanisme de notre faculté de connaître.

Au point de vue analytique, voici le problème qui se pose. L'homme, à l'état sain, a en quelque sorte la tête pleine d'idées : c'est par les idées qu'il connaît, c'est-à-dire qu'il se représente les

1. *Intellig.*, *passim* et notamment, I, p. 76, 77, 78, 79, 84, 97, 98, etc.

2. Cf. pour tout ceci *Intellig.*, t. II, 4^e édition,

objets et lui-même. Or, qu'y a-t-il au fond de nos idées et à quoi se ramènent-elles ? — Les idées s'expriment par des noms, c'est-à-dire par des signes d'un genre particulier. Ces signes sont des substituts. Quand je prononce un nom propre, ce nom évoque l'image complète de la personne désignée par ce nom ; il est donc le substitut de cette image. Si je prononce un nom commun, arbre, homme, etc., le nom évoque l'image de certains caractères communs à tous les arbres, ou à tous les hommes que je connais : il est donc le substitut d'une image partielle. Enfin, si le nom commun exprime une idée très abstraite et très générale, comme celle de qualité, de quantité, il n'évoque plus qu'une image assez vague, mais il en évoque toujours une, car nous ne pouvons penser sans image. Mais rien de plus. Nos idées donc, même les plus générales, se réduisent à des mots, ceux-ci à des images. Il s'agit de savoir maintenant à quoi se ramènent les images. L'image, à son tour, est « une répétition ou résurrection de la sensation », bien qu'elle diffère de la sensation par son origine, qui est la sensation elle-même ; elle est donc un substitut de la sensation. Mais les images renaissent en nous avec un degré plus ou moins grand d'intensité ; parfois, la résurrection est si violente que l'impression faite sur nous est aussi forte que si la sensation même en était l'origine : de là les hallucinations, rêves, extases, etc.

Si, à un moment donné, ne surgissaient en nous que des images, nous les prendrions pour des sensations : ce qui corrige notre erreur à l'état normal, c'est l'opposition des sensations présentes qui, trop fortes et trop actuelles pour que l'esprit les mette sur le même plan que les images, relèguent ces dernières dans la région plus pâle des demi-illusions, c'est-à-dire des idées. Mais, en elles mêmes, les images à l'état normal ne diffèrent pas de nos images à l'état d'hallucination ; bien mieux, toute image est apte à devenir une hallucination. Et comme les images sont les substituts des sensations passées, il suit de là que les mots et par suite les idées se ramènent en dernière analyse aux sensations. Celles ci sont-elles l'élément irréductible de la connaissance ? Autant qu'on en peut juger par l'étude des sensations les mieux connues, celles de l'ouïe et de la vue, chaque sensation perçue par la conscience est un composé des mêmes sensations élémentaires qui ne pénètrent jusqu'à la conscience que si, en s'unissant, elles arrivent à former un certain total : de sorte que les origines véritables de nos plus hautes opérations intellectuelles plongent en quelque façon dans des régions de notre être inaccessibles à la claire vision de « l'œil intérieur ». D'autre part, il semble bien « que les innombrables sensations que nous rapportons à un même sens peuvent se ramener, pour chaque sens, à une sensation élémentaire dont les différents totaux

constituent les différentes sensations de ce sens ». Et peut-être enfin chacune de ces sensations primordiales devrait-elle se ramener à un type unique qui, suivant les différentes proportions dans lesquelles il entre dans les composés, formerait les sensations les plus variées. Et de même qu'« au fond de tous les événements corporels, on découvre un événement infinitésimal, imperceptible aux sens, le mouvement », de même, « au fond de tous les événements moraux, on devine un événement infinitésimal, imperceptible à la conscience, dont les degrés et les complications constituent le reste, sensations, images et idées. Quel est ce second événement, et l'un de ces événements est-il réductible à l'autre ? ¹ » Telle est la question qui se pose maintenant ; et pour la trancher, il faut abandonner l'analyse psychologique pour l'analyse physiologique.

La condition de toute sensation est un ébranlement nerveux, lequel, pour se produire, n'a nullement besoin d'un événement physique extérieur. Ce sont donc les phénomènes nerveux qu'il s'agit d'étudier, et leur corrélation avec les phénomènes moraux. Or, des trois groupes d'événements qui constituent la vie mentale, images, sensations, actions réflexes, le premier a pour siège les lobes cérébraux ; le second, la protubérance ; le troisième, la moelle épinière ; M. Taine admet

1. *Intellig.*, II, p. 234, 235.

au moins implicitement par là qu'il y a dans la moelle un élément psychique. Les actions réflexes paraissent être les analogues des sensations rudimentaires non perçues par la conscience ; selon toute apparence, ce sont les éléments premiers de tous les phénomènes nerveux, et on peut les considérer comme les signes des sensations rudimentaires auxquelles nous a conduits l'analyse psychologique poussée jusqu'à ses dernières limites. Nous insistons peu sur les détails de cette enquête psycho-physiologique dont, aussi bien, les conséquences psychologiques et métaphysiques seules nous importent. Ces conséquences, les voici. La nature a deux faces parallèles qui peuvent être connues de deux façons, par le dedans, c'est-à-dire en elles-mêmes ; par le dehors, c'est-à-dire par l'impression qu'elles font sur nos sens. Les portions claires ou obscures de la face physique correspondent rigoureusement aux portions obscures ou claires de la face morale, de sorte qu'à l'aide de chacune des deux faces, on peut essayer de deviner l'autre, chacune d'elles par ses clartés éclairant les obscurités de l'autre. Des deux côtés, à la base de l'échelle, sont des événements infinitésimaux, ici les sensations élémentaires, là les mouvements moléculaires simples, ceux-ci exprimant celles-là, l'événement physique traduisant mot pour mot l'événement moral. Il est hors de doute que l'idée d'une sensation est absolument irréductible à

l'idée d'un mouvement moléculaire : mais les deux idées peuvent être irréductibles sans que les deux ordres de faits soient irréductibles entre eux. Et, dans l'état actuel de la science, il y a tout lieu de croire, puisque entre les deux ordres de faits la correspondance est absolue, que tous deux sont la traduction d'une réalité, une dans son fond et qui déroule dans l'infinité de l'espace et du temps la double série de ses manifestations. — Il semble bien que, par cette voie, et sous le couvert de la psychologie la plus minutieuse, la conception spinoziste de la nature se trouve ainsi restituée.

Il y a plus, et ces analyses rigoureuses nous amènent à d'autres conséquences. En pressant ce que nous appelons nos idées, nous n'avons rien trouvé en elles que des mots, des images, des sensations composées de sensations plus élémentaires. « On peut donc, faute d'un meilleur nom, dire avec Condillac que l'événement intérieur primordial qui constitue nos connaissances est la sensation. » De même, tous les événements du monde matériel se ramènent à des mouvements moléculaires des centres nerveux. De force, de faculté, de substance, de moi, de matière, de tout ce qu'on désigne par des noms plus ou moins mystérieux, nous n'avons trouvé aucune trace, et il faut conclure que ce sont des fantômes métaphysiques. Le moi n'est que la série distincte des événements simultanés ou successifs, donc des sensations qui affleurent jusqu'à la conscience

individuelle. « Il n'y a rien de réel dans la nature, sauf des trames d'événements liés entre eux et à d'autres ; il n'y a rien de plus ni en nous-mêmes ni en autre chose. » L'événement primordial intérieur ainsi dégagé, il faut avec lui reconstruire le reste et retrouver le mécanisme de la connaissance, c'est-à-dire expliquer les perceptions, la mémoire, l'abstraction, la généralisation, le jugement, le raisonnement. C'est seulement quand cette synthèse est achevée que la science est faite.

La nature a deux procédés pour produire nos connaissances : *elle crée en nous des illusions et elle les rectifie*. Toute sensation visuelle fait naître une image *dans notre esprit* : nous voyons, et nous croyons *percevoir* un objet extérieur. Supposez qu'il n'y ait aucun objet extérieur : la sensation étant donnée, l'image suivra nécessairement ; le sujet pensant, comme dans le cas précédent, l'objectivera au dehors de lui, il croira voir l'objet qu'il suppose avoir provoqué cette sensation et fait naître l'image ; et c'est ainsi que se forment toutes nos hallucinations : en réalité, la seule différence qu'il y ait entre les deux cas, c'est que dans le premier, il y a un objet extérieur correspondant à l'image ; dans le second, il n'y en a pas, et comme dans la série de nos pensées, images ou actes qui suivront cette image, c'est l'image qui détermine le reste, on définira logiquement la perception en l'appelant « une hallucination vraie ».

Mais nos images sont de différentes sortes : il y en a qui sont l'étoffe et comme la matière de nos perceptions, d'autres de nos conceptions, d'autres de nos souvenirs, d'autres enfin de nos hallucinations proprement dites. Comment les distinguer les unes des autres ? Comment ne pas toutes les prendre pour des perceptions, c'est-à-dire pourquoi ne se changent-elles pas toutes en hallucinations véritables ? C'est que, à l'état normal, jamais l'illusion n'est complète ; la nature, créant en même temps d'autres illusions dans notre esprit, rectifie la première, et, suivant le degré de l'avortement, se forment les différentes sortes de nos souvenirs, conceptions, perceptions, etc.

Reste à savoir pourquoi nous avons une tendance à projeter en dehors de nous toutes nos images, et ainsi se posent le problème de la localisation des perceptions et un autre, gros de conséquences métaphysiques, celui de la réalité extérieure. M. Taine explique comment une série très courte de sensations musculaires et rétinien-nes de l'œil deviennent les substituts d'une série très longue de sensations musculaires et tactiles des membres du corps : comment certains groupes de perceptions ne parcourent qu'un premier stade qui aboutit à les situer dans notre corps ; comment enfin d'autres groupes parcourent un second stade qui les situe hors de notre corps et constituent ainsi pour nous le véritable monde extérieur. — Sur le second problème : y a-t-il une

réalité extérieure? M. Taine admet avec Mill qu'il n'existe en dehors de nous que des possibilités permanentes de sensation ; mais cet idéalisme phénoméniste, si contraire aux exigences métaphysiques de son esprit qui ne peut se contenter d'une science purement phénoménale, n'est pour lui qu'un point de départ. Il n'admet pas, comme Mill, que si tous les êtres pensants disparaissaient, il ne resterait rien des corps extérieurs. Les corps étant ramenés à des groupes de mobiles moteurs, ils resteraient toujours tels, c'est-à-dire « des groupes distincts de tendances au mouvement et de mouvements en train de s'accomplir ». En dépit donc des concessions faites à l'idéalisme, M. Taine est foncièrement réaliste, et cette attitude qu'il prend dans des questions « où les thèses et les antithèses s'entrechoquent » est aussi originale que profondément significative. On voit quel tort on lui a fait en le considérant comme un simple positiviste ¹.

Ainsi se forme notre idée du monde extérieur : « à chaque instant l'esprit se remplit d'hôtes innombrables, population passagère à laquelle, pièce à pièce, correspond la population fixe du dehors ». Mais nous ne connaissons pas seulement les corps, nous connaissons aussi notre esprit, notre moi. Il faut maintenant rechercher

1. Cf. Scherer, *Mélanges de critique religieuse : M. Taine, ou la critique positiviste*.

comment se forme cette connaissance si importante dans notre vie mentale. Elle n'est pas primitive, comme tendrait à le faire croire le sens commun, elle est au contraire le produit d'une élaboration longue et complexe. L'idée du moi, entre autres idées, comprend l'idée d'un être permanent lié à tel corps organisé, ou, plus précisément, l'idée d'un groupe de capacités. Par ces mots, il ne faut rien entendre de mystérieux : ils ne désignent que la possibilité de certains événements sous certaines conditions et la nécessité des mêmes événements sous les mêmes conditions, plus une condition complémentaire. Si bien que, si l'on ne veut rien mettre sous les mots de plus que ce que l'analyse du réel nous permet de constater, nous devons conclure que les seuls éléments réels de notre être sont nos événements qui ont pour caractère commun et distinctif d'apparaître comme internes. Nos événements passés, comme nos événements présents, jouissent de cette propriété ; la mémoire les relie entre eux, et en forme des chaînons continus. Parcourant, dans un rapide éclair de pensée, les sommets extrêmes de cette série de faits, nous en dégageons le caractère commun, c'est-à-dire la propriété qu'ils ont tous d'apparaître comme internes : ainsi se forme l'idée d'un dedans stable ; cette idée est l'idée du moi. Nous en venons à opposer, par une illusion naturelle, le moi à ses événements, alors qu'au fond il n'est que la série de nos événe-

ments passés et reliés ensemble par la mémoire. Et comme nos événements ne sont, comme tout ce qui arrive jusqu'à notre conscience, que des sensations et des images, l'idée du moi est à la merci des lois qui président à la formation et à la renaissance des images : de là les erreurs ou illusions qui peuvent l'altérer et qui en compromettent l'intégrité plus souvent qu'on ne croit. Incessamment contrôlée, rectifiée, fortifiée par l'expérience, cette notion finit par s'implanter en nous avec une telle puissance que ce sera sur ce modèle que, par analogie, nous formerons l'idée des autres esprits. Nous constatons en effet l'analogie des autres corps vivants avec le nôtre ; cette analogie nous suggère par association l'idée d'un esprit semblable au nôtre. Et cette induction spontanée, incessamment vérifiée elle aussi, nous paraît, avec raison d'ailleurs, avoir toute la solidité d'une expérience intime, et comme au fond de toutes ces idées, il n'y a que des faits d'expérience, des images et des sensations soudées à des sensations ou à des images, nous avons raison de croire à la concordance de nos pensées et des choses, puisque, dans les unes comme dans les autres, nous retrouvons à la base le même élément générateur. De là encore l'assurance avec laquelle nous pouvons prévoir : tout événement mental en effet, sensation ou image, ne se présente jamais seul à la conscience, mais il est toujours accompagné d'un cortège

d'images de sensations passées : en d'autres termes, il forme toujours un couple : après avoir éprouvé par mainte expérience que les deux éléments du couple sont inséparables, que « chaque couple, s'il est bien fait dans notre esprit, correspond à un couple dans les événements », le premier terme du couple étant donné par la sensation actuelle, nous projetons le second terme dans l'avenir, et il devient une prévision. Dans la majorité des cas, notre prévision concorde avec l'événement prévu, et ainsi s'étend presque à l'infini le cercle de notre expérience et, par suite, de notre science, si modeste et si pauvre à ses humbles origines.

Il reste à expliquer comment nous connaissons les choses générales. « Car il y a des choses générales, j'entends par là les choses communes à plusieurs cas ou individus ; ce sont des caractères ou groupes de caractères. » Or toutes nos idées générales dérivent d'une généralisation de l'expérience. M. Taine reprend ici avec une grande vigueur, en les appuyant de nouvelles preuves, les théories de l'école anglaise contemporaine. Il n'a pas de peine à en démontrer la justesse pour « les idées générales qui sont des copies » des caractères généraux ; par une série d'analyses minutieuses et exactes, il établit que « les idées générales qui sont des modèles », autrement dit, celles « dont les objets ne sont que possibles », à savoir les idées qui servent de fondement

aux mathématiques, à la mécanique, les hypothèses physiques et chimiques, les idées de l'utile, du beau et du bien sont construites d'après le même procédé. Mais les caractères généraux ne sont pas isolés dans la nature ils forment des couples et chacun de ces couples s'appelle une loi. Comment parvenons-nous à lier les deux idées générales qui constituent la loi ? A cette question, M. Taine répond comme Stuart Mill en analysant les divers procédés inductifs à l'aide desquels on peut remonter aux « lois qui concernent les choses réelles ». Mais parmi « les lois qui concernent les choses possibles », il y a au premier rang les propositions universelles et prétendues indémonstrables qui fondent les sciences mathématiques, à savoir les axiomes. Sur ce point M. Taine se sépare de Stuart Mill qui admet que les vérités dites nécessaires, issues comme les vérités d'expérience d'associations d'idées habituelles, ne sont comme elles valables que pour notre monde, et de Kant, pour lequel ces idées sont des formes subjectives que notre esprit impose aux phénomènes. D'après M. Taine, les axiomes sont des propositions analytiques, susceptibles d'être démontrées, et qu'on tire de l'expérience elle-même au moyen de l'analyse et de l'abstraction. L'analyse, en effet, selon lui, prouve que ces propositions sont telles que la première étant donnée enferme la seconde : « leur liaison est donc absolue et universelle, et les proposi-

tions qui les concernent ne souffrent ni doutes, ni limites, ni conditions, ni restrictions » ; la notion de nécessité que Kant et Mill s'obstinent à ne pas trouver dans les choses s'y trouve par là rétablie, et nous aboutissons encore aux conclusions métaphysiques qui dominent tout le système et font de M. Taine un spinoziste plus ami de l'expérience que son maître, mais aussi absolu dans ses principes et ses conclusions. En réalité, les faits n'ont servi à M. Taine qu'à appuyer et confirmer les idées fondamentales qui, dès le début de sa carrière, dirigeaient ses recherches et lui dictaient peut-être ses conclusions.

Il suit de là, comme il le dit lui-même « des conséquences très vastes, et une vue sur le fonds de la nature, sur l'essence des lois, sur la structure des choses qui s'oppose à celles de Mill et de Kant », c'est-à-dire si nous l'entendons bien, toute une métaphysique. Quand l'intelligence en effet a conçu les lois des phénomènes, elle n'est pas encore entièrement satisfaite : elle demande « le pourquoi » de la loi, elle en recherche « la raison explicative ». M. Taine établit que, dans tous les cas, la raison explicative d'une loi est un caractère général intermédiaire, simple ou multiple, inclus directement ou indirectement dans la première donnée de la loi. Il faut donc chercher une méthode pour trouver l'intermédiaire explicatif : l'emplacement et les caractères

démêlés dans l'intermédiaire en donnent le moyen. Dans les sciences de construction, c'est-à-dire les sciences mathématiques, il est toujours possible de dégager par analyse l'intermédiaire qui est toujours inclus dans la définition de la première donnée de la loi. Dans les sciences d'expérience, sciences physiques, naturelles et psychologiques, l'analyse n'a pas de prise sur les combinaisons réelles comme sur les combinaisons mentales et insuffisantes ; il faut avoir recours à l'expérience et à l'induction : c'est d'ailleurs ce qui fait leur infériorité à l'égard des sciences de construction. Toutefois, les résultats auxquels on arrive sont les mêmes : la liaison de la seconde et de la première donnée qui constituent la loi se fait de la même façon. De plus, les sciences expérimentales très avancées, la mécanique appliquée, l'optique, l'acoustique, etc., présentent des analogies frappantes avec les sciences mathématiques ; leurs lois les plus générales correspondent aux axiomes, car elles annoncent les propriétés des facteurs primitifs ; mais elles diffèrent des axiomes en ce qu'elles sont provisoirement irréductibles. Ce sont là actuellement les derniers intermédiaires explicatifs. Par ces analogies constatées ou soupçonnées entre les deux ordres de sciences, nous sommes induits à conclure que tout fait ou loi a sa raison explicative, et à étendre ce principe à tous les points de l'espace et à tous les moments du temps ; bien

plus, à en faire un principe universel, nécessaire et absolu. Toutes les présomptions sont en faveur de cette hypothèse qui, tendant à nous faire assimiler dans leur fond les sciences expérimentales aux sciences de construction, nous amène à concevoir l'univers physique comme un ensemble de moteurs mobiles assujettis à la loi de la conservation de la force. L'axiome de raison explicative ainsi assimilé aux axiomes mathématiques, comme eux, est susceptible d'être démontré par analyse : M. Taine en tente la démonstration, et en déduit le principe de l'induction et l'axiome de causalité. Ainsi toutes les sciences, même celles qui paraissent faire le plus de part à la contingence, et dont les lois tout au moins ne semblent valables que pour notre univers, reposent en réalité sur des principes absolus ; et l'intelligence humaine, bien loin de se voir refuser, comme le voulaient Kant et Stuart Mill, l'accès de l'absolu, en s'appuyant sur l'expérience la plus rigoureuse, arrive ou peut arriver jusqu'à « ce haut belvédère » où les anciens métaphysiciens voulaient s'élever du premier coup. Tout est explicable, et l'existence elle-même : telle est la persuasion intime et la conclusion dernière à laquelle aboutit cette théorie de la connaissance.

VIII

Il y a des philosophies pauvres et sèches, celle de Locke par exemple, qui prêtent à la nature qu'elles ont la prétention d'expliquer je ne sais quoi d'étriqué et de mesquin, on serait tenté de dire de vulgaire, de prosaïque en tout cas, qui la rétrécit et la rapetisse comme de parti pris. On sent qu'elles ne l'embrassent pas tout entière : cantonnées dans un coin de la réalité qu'elles explorent, sans en sonder les profondeurs, elles n'aperçoivent pas la puissante unité de l'ensemble et la vie immense qui circule dans le tout est bannie de l'enceinte étroite de leurs maigres formules. Il y a au contraire des philosophies riches et amples, vivantes, et, pour tout dire, *poétiques*, qui, dans les vastes synthèses qu'elles nous présentent, symbolisent en quelque manière l'universelle fécondité de la nature et semblent, par la multiplicité de leurs vues et la variété de leurs solutions, en reproduire l'infinie complexité. Surtout, elles n'enlèvent pas à la réalité qu'elles expriment cet attrait mystérieux qui fait que, dans son fond, elle ne nous sera peut-être jamais complètement révélée ; elles distribuent sur les théories qu'elles exposent assez d'ombres et de lumière pour que le monde ne nous semble pas renfermé tout entier dans un trop simple système d'idées claires et distinctes. Telles sont entre autres les

philosophies de Leibniz, de Spinoza et de Kant. Telle nous apparaît aussi celle de M. Taine. Fondée sur une notion des causes qui bannit le hasard de la science et y fait rentrer l'absolu que le positivisme, après Kant, croyait en avoir définitivement chassé, cette philosophie présente ce caractère original qu'elle emprunte à l'empirisme ses premières données pour s'élever de là jusqu'à la métaphysique la plus audacieuse. Tel qu'il est aujourd'hui, réduit, pour ce qui regarde la théorie de la volonté, et par suite la morale ¹, à de simples aperçus que son auteur reprendra bientôt sans doute pour leur donner de nouveaux développements, le système nous semble dominé par une imposante unité ². C'est une même conception de la nature et de la science qu'on retrouve toujours, au fond de cette œuvre aux aspects si variés ; c'est la même notion métaphysique de la nécessité appliquée surtout aux choses morales que cette œuvre a mise en lumière. En nous attachant à suivre dans les divers ouvrages de M. Taine le développement et l'application de cette pensée maîtresse, nous nous sommes soigneusement abstenu de toute intention critique. Nous en avons

1. Sur les aperçus moraux dans M. Taine, cf. *Phil. class.*, p. 280-282 ; *Révol.*, III, p. 128, 129 et note ; *De l'idéal dans l'art*, p. 94, 95. — Fouillée, *Critique des systèmes de morale contemporains*, p. 44-46 ; 54-56.

2. M. Hommay (*art. cité*) me paraît le définir fort bien : « un spinozisme rajeuni et transfiguré par le contact de la science moderne. »

au moins cette raison que M. Taine est encore vivant, que son œuvre n'est heureusement pas achevée, et que, n'ayant pas sous les yeux sa pensée complète, nous pourrions difficilement avoir la prétention de la juger. Toutefois, même dans cet état d'inachèvement, il nous semble qu'on peut déjà prévoir ce que, quoi qu'il arrive, — et nous dirions volontiers : indépendamment de toute opinion métaphysique individuelle, — il devra rester de son œuvre philosophique. Si la philosophie de la liberté est la vérité et si l'avenir est pour elle, le système de M. Taine, péchant par la base, recevra plus d'un démenti. Et cependant, à supposer que le problème de la liberté soit susceptible de recevoir une solution métaphysique, à supposer même qu'il soit résolu dans le sens du libre arbitre absolu, il y a un fait indéniable : c'est qu'une grande partie des actions humaines, et nous parlons même des supérieures (tous les actes d'habitude par exemple) tombent sous la loi du déterminisme. Nous pouvons donc en rechercher la loi, et la science nous apprend que nous devons la découvrir. Or c'est à l'étude de ces lois que M. Taine s'est consacré. Si, comme nous le croyons, il en a mis au jour un certain nombre, toute cette partie de son œuvre est dès maintenant acquise à la science. Et comme il est en France le premier à avoir posé la question comme elle doit l'être pour ce qui regarde les sciences morales, dont il a fait sa chose et son

domaine propre, comme d'autre part il aura déterminé une impulsion très vigoureuse et très féconde dans le même ordre de recherches, et comme enfin il attacherait lui-même peu de prix à ses autres gloires d'écrivain, d'humoriste, d'historien, de critique littéraire et d'esthéticien, si celle-là lui manquait, on peut dire que son nom ne représentera pas seulement dans l'avenir l'un des moments les plus caractéristiques de la pensée française contemporaine, mais, en dehors même de l'intérêt historique et littéraire qu'il offrira toujours, on peut affirmer dès aujourd'hui qu'il comptera parmi ceux qui ont le plus fait pour la science. — Ce serait avoir bien mal profité du commerce de ce noble et puissant esprit que de croire qu'il ait jamais ambitionné un autre et plus bel éloge ¹.

P.-S. — Voici la lettre que Taine avait adressée à mon ancien maître, après avoir pris connaissance de l'étude qu'on vient de lire. Je n'en ai retranché qu'une phrase trop indulgente.

23, rue Cassette, 9 décembre 1891.

Cher Monsieur,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt et de plaisir l'étude manus-

1. « Le plus vif plaisir d'un esprit qui travaille consiste dans la pensée du travail que les autres feront plus tard. » (*Essais de critique et d'histoire*, p. xxxii.)

crite que vous avez bien voulu m'envoyer. Le portrait est flatté ; ce n'est pas à moi de m'en plaindre. Je serais très heureux si en effet mes livres avaient eu sur la jeunesse l'influence qu'on m'attribue ; nous ne travaillons que pour cela, mais, comme les ouvriers des Gobelins, derrière notre toile, sans jamais savoir avec exactitude si les spectateurs, qui sont devant la toile et qui en parlent avec bruit, ont daigné comprendre ou même regarder.

Je remercie donc beaucoup votre jeune ami ; et je lui avoue que j'ai toujours aimé, sinon la métaphysique proprement dite, du moins la philosophie, c'est-à-dire les vues sur l'ensemble et sur le fond des choses. Mais le point de départ de mes études n'est pas une conception *a priori*, une hypothèse sur la nature, c'est une remarque tout expérimentale et très simple, à savoir que tout abstrait est un *extrait*, retiré et arraché d'un concret, cas ou individu, dans lequel il réside ; d'où il suit que, pour le bien voir, il faut l'observer dans ce cas ou individu, qui est son milieu naturel ; ce qui conduit à pratiquer les monographies, à insister sur les exemples circonstanciés, à étudier chaque généralité dans un ou plusieurs spécimens bien choisis et aussi significatifs que possible. — La doctrine, si j'en ai une, n'est venue qu'ensuite ; la méthode a précédé ; c'est par elle que mes recherches se sont trouvées convergentes. M. V. Giraud a très bien vu leur liaison et leur unité, en somme, depuis quarante ans, je n'ai fait que de la psychologie appliquée ou pure.

Je le remercie aussi de ne m'avoir pas rangé, comme l'a fait M. Bourget, parmi les pessimistes. Être pessimiste ou optimiste, cela est permis aux artistes, non aux hommes qui ont l'esprit scientifique — Pour la religion, ce qui me semble incompatible avec la science moderne, ce n'est pas le christianisme, mais le catholicisme actuel et romain ; au contraire, avec le protestantisme large et libéral, la conciliation est possible. — Quant au déterminisme, M. Giraud a grandement raison de dire qu'à mes yeux il n'exclut pas la responsabilité morale ; bien au contraire, il la fonde. selon moi, les difficultés apparentes de la question sont toutes verbales ; on ne fait pas attention au sens exact des mots nécessité, contrainte, initiative, obligation, etc. Très probablement je n'aurai pas la force d'écrire le traité de la

Volonté auquel il fait allusion ; je suis trop fatigué pour porter ce dernier fardeau, je le laisse à d'autres plus jeunes.

J'ai pris la liberté de noter au crayon sur le manuscrit quelques rectifications ou indications peu importantes...

Bien cordialement à vous.

H. TAINÉ.

TAINÉ ET LE PESSIMISME

D'APRÈS LES AUTRES ET D'APRÈS LUI-MÊME

Suivant une opinion devenue aujourd'hui presque banale, Taine serait l'un des théoriciens les plus fervents du pessimisme contemporain. M. Paul Bourget ¹ est, je crois, l'un des premiers qui aient contribué à répandre cette idée, à laquelle bien d'autres depuis ont prêté l'autorité de leur nom et de leur talent. C'est d'abord M. Jules Lemaître ² qui nous dit que « la continuité, l'universalité du pessimisme et de la misanthropie de Taine nous garantissent sa sincérité » suspectée par le prince Napoléon. Puis, c'est M. Faguet ³, M. Anatole France ⁴, qui, au lendemain de la

1. *Essais de Psychologie contemporaine*, t. I : M. Taine, p. 234, 235.

2. *Contemporains*, t. IV : Taine et le prince Napoléon, p. 187.

3. *Revue bleue* du 11 mars 1893 : Hippolyte Taine.

4. *Temps* du 12 mars 1893 : II. Taine. L'enthousiasme que Taine inspirait à la jeunesse vers 1870 y est vivement caractérisé :

mort du puissant écrivain, tiennent à son sujet le même langage. — Après les critiques, les philosophes de profession. Dans son livre si distingué sur Taine, M. de Margerie ¹, rapproche longuement le pessimisme de l'auteur de *Graindorge* des doctrines de Schopenhauer et de Hartmann. Il est vrai qu'un autre philosophe, M. Delbos ², proteste contre une telle assimilation et montre fort ingénieusement que « le pessimisme n'est pas, quoi qu'on ait dit, le dernier mot de Taine ». Mais si l'on a lu M. Delbos, on n'en a guère tenu compte. Et pourtant, c'est bien lui qui a raison contre tous les autres : et c'est Taine lui-même qui, dans une lettre inédite, nous le dira tout à l'heure. Peut-être, d'ailleurs, ne se serait-on pas exposé à faire de l'historien de la *Littérature anglaise* un pessimiste malgré lui, si l'on avait pris soin, d'une part, de définir plus exactement le pessimisme, et, d'autre part, de se faire une idée plus juste de l'œuvre de Taine, de l'esprit qui l'anime et des conclusions auxquelles elle aboutit.

« Et ce dont il nous débarrassait, ajoute l'auteur, c'était l'odieux spiritualisme d'école, c'était l'abominable V. Cousin et son abominable école, c'était l'ange universitaire montrant d'un geste académique le ciel de Platon et de Jésus Christ. Il nous délivra du philosophisme hypocrite » — S'attendait-on à trouver tant d'indignation sous la plume de l'ironique M. France ?

1. *H. Taine* (1 vol. in-8°, Poussielgue, éditeur, 1894), p. 193-210

2. Dans son étude si remarquable sur le *Problème moral dans la philosophie de Spinoza et dans l'histoire du spinozisme* (Alcan, 1894, in-8°), p. 508-520.

I

Ce n'est pas, à dire vrai, que cette méprise ne puisse s'expliquer dans une certaine mesure. On ne saurait admettre, en effet, que des esprits aussi fins ou aussi clairvoyants que ceux des maîtres cités plus haut se soient grossièrement et complètement trompés ; il y aurait quelque présomption, ou mieux quelque impertinence à le prétendre : et il s'agit, au contraire, de démêler ce qui, dans l'œuvre de Taine, a pu donner lieu à une équivoque qu'il serait peut-être bon de dissiper.

Il est certain tout d'abord que, s'il suffit pour être dit pessimiste d'avoir peu d'illusions sur la nature humaine, c'est là un titre qui pourrait convenir à Taine, car il semble en avoir eu moins que personne. Je ne parle pas des boutades amères ou méprisantes à l'égard de l'humanité qu'on peut relever çà et là dans ses livres : de quel écrivain un peu fécond ne pourrait-on en dire autant ? Je songe surtout à ces formules célèbres où l'auteur de l'*Histoire de la Littérature anglaise* et des *Origines de la France contemporaine* passe pour avoir enfermé les conclusions dernières d'une philosophie désespérée, et qui ont contribué, plus que tout le reste, à fonder sa réputation de pessimiste. En rappellerai-je quelques-unes ? « La raison et la santé sont des accidents heureux. » « Le vice et la vertu sont des produits

comme le vitriol et le sucre. » « L'homme est un gorille lubrique et féroce... » Mais j'irai plus loin encore : et j'avoue que si l'on réunissait ensemble certaines pages de *Graindorge*, de la *Révolution* et même de l'*Histoire de la Littérature anglaise*, il serait aisé d'en composer un ouvrage auprès duquel le *Candide* de Voltaire ne paraîtrait qu'un simple jeu d'esprit, et que Swift lui-même n'aurait pas désavoué.

Cela suffit-il cependant à faire de Taine un adepte du pessimisme ? Toute la question est là ; et il est facile de voir qu'elle n'a pas fait un pas. Car enfin, rassemblons, si l'on veut, les pages les plus désolées de ce prétendu pessimiste, — ce qui, certes, est un moyen plus qu'arbitraire de mutiler son œuvre et de dénaturer sa pensée, — a-t-il dit, en somme, autre chose que ceci : « L'homme civilisé, et à plus forte raison l'homme naturel, est un bien triste animal ; il est naturellement ou insensé ou sanguinaire ; quoi qu'il fasse, il se ressent toujours de son origine, et ce n'est que par accident qu'il trouve la vérité et qu'il pratique la vertu ? » Cela, je le sais bien, n'est pas une perspective très gaie. Mais, quoi ! n'est-ce pas au fond la pensée de tous ceux qui, comme Taine, ont étudié et connu l'homme, de tous les grands observateurs du cœur humain, qu'ils s'appellent Shakespeare, Pascal ou même Molière ¹ ?

1. Dans un article sur La Rochefoucauld, paru dans la *Revue de l'Instruction publique* du 19 avril 1855, et qui n'a malheureu-

Et il n'y a là, à tout prendre, que la condamnation formelle des paradoxes et de l'optimisme aveugle du romanesque Jean-Jacques.

Mais le pessimisme, le vrai pessimisme, celui d'un Schopenhauer ou d'un Hartmann est tout autre chose. Il est, dans son fond, un jugement singulièrement plus décisif et plus décourageant sur l'homme et sur la vie. De quelques principes qu'il parte, sur quelques preuves qu'il s'appuie, il aboutit toujours à cette formule qui, selon nous, en est l'expression la plus exacte : L'homme est mauvais, *irréremédiablement* mauvais ; la vie est mauvaise, *irréremédiablement* mauvaise, *et il vaudrait mieux n'être pas né*. Et cela, sans

sement pas été recueilli en volume, Taine essayait déjà de justifier en ces termes le pessimisme de l'auteur des *Maximes* : « Après tout, que dit-il de si immoral ? Que l'intérêt, l'orgueil, la vanité, l'amour de soi, le tempérament, la coutume sont nos ressorts ordinaires, et qu'on retrouve le plus souvent des passions ou de l'égoïsme dans ce que nous appelons nos vertus. Cela est évident de soi-même, et on n'a besoin que de regarder autour de soi et en soi pour savoir que, de dix mille actions, le pur sentiment du devoir n'en produit pas deux. Nous avons de belles passions et de nobles mouvements d'amour-propre, mais la vertu véritable, telle que la définissent les stoïciens, n'est guère que dans les livres et ne peut guère être que là. Enfin, à l'âge qu'avait La Rochefoucauld, ce goût pour la satire est excusable, parce qu'il est naturel. Dans tout homme d'esprit, l'imagination est d'abord artiste ; on suppose volontiers, en entrant dans le monde, que le monde est beau et que les hommes sont bons. Le monde et les hommes contribuent à l'illusion et jouent la comédie ; au bout de quelques années on est dérompé : on sait ce qu'il y a derrière les bienséances et les apparences ; on s'attache par contraste à démêler les vérités cachées sous les représentations officielles ; on aime à traîner sur la scène les acteurs dépouillés de leur masque ; on a besoin d'exposer au public le secret des coulisses... » N'y aurait-il pas là comme un aveu personnel ?

conditions : il n'est aucune considération d'ordre théologique ou métaphysique, pratique ou sentimental, esthétique ou moral qui puisse logiquement intervenir pour tempérer la rigueur de la formule. Tout pessimisme qui n'ose pas aller jusque-là est un pessimisme inconséquent et pour ainsi dire honteux. A proprement parler, ce n'est même plus du pessimisme : c'est parfois presque de l'optimisme ¹.

Est-il maintenant besoin d'ajouter que Taine, même dans ses pages les plus sombres, n'a jamais rien dit qui puisse être interprété dans le sens de ce pessimisme inconditionnel et absolu que nous avons tâché de définir ? Non qu'il ait eu peur du mot et de la chose : jamais esprit n'a été plus sincère avec lui-même, plus soucieux de pousser ses idées jusqu'à leurs dernières conséquences : mais tout simplement parce qu'il posait le problème d'une façon tout autre que les vrais pessimistes et que, par suite, la solution qu'il en proposait différait de la leur. Et il suffit,

1. Nous permettra-t-on de faire observer que, si tel est bien le caractère foncièrement original du pessimisme, on ne saurait, par exemple, faire de Pascal, comme on l'a tenté quelquefois, un vrai pessimiste ? Sa foi l'empêche de tomber dans la désespérance finale : il croit, sinon qu'il sera sauvé, tout au moins qu'il *peut* être sauvé ; sa croyance à la toute-puissance de la grâce lui fournit une raison suffisante de vivre sa vie, si misérable qu'elle soit par ailleurs. Aussi bien, et d'une manière générale, on ne saurait trop protester contre l'assimilation qu'on a souvent essayé d'établir entre le christianisme et le pessimisme, et il ne faudrait pas parler des tendances pessimistes d'une doctrine qui postule, entre autres choses, l'accord final de la vertu et du bonheur.

pour s'en convaincre, de recueillir les aveux significatifs qu'il a faits si souvent à ce sujet, et de résumer dans ses grandes lignes ce qu'on pourrait appeler sa philosophie, et ce qu'il ne voulait pas qu'on appelât son « système ».

II

« Elle est tout entière comprise dans cette remarque que les choses morales ont, comme les choses physiques, des dépendances et des conditions ¹. » D'où il suit qu'il doit y avoir une science des choses morales comme il y a une science des choses physiques, et qu'on peut leur appliquer les mêmes méthodes puisqu'elles sont soumises aux mêmes lois. « La science approche enfin, écrit ailleurs Taine, et approche de l'homme : elle a dépassé le monde visible où, dédaigneusement, on la confinait ; c'est à l'âme qu'elle se prend, munie des instruments exacts et perçants dont trois cents ans d'expérience ont prouvé la justesse et mesuré la portée ². » Et c'est à la cons-

1. *Essais de critique et d'histoire*, Préface p. viii, des éditions actuelles (la préface de la 1^{re} édition est à comparer, pour les changements et les variantes) V dans la même Préface la brillante démonstration de cette sorte d'axiome qui donne pour ainsi parler la clef non seulement de la doctrine, mais de l'œuvre tout entière de Taine, — je n'en excepte même pas les ouvrages que je nommerais volontiers exotériques son *Graindorge*, ses *Notes sur l'Angleterre*, ses *Voyages aux Pyrénées et en Italie* V. aussi la magistrale Introduction de l'*Histoire de la Littérature anglaise*.

2. *Littérature anglaise*, t. IV, p. 421.

truction de cette science des âmes, c'est, en d'autres termes, aux recherches psychologiques qu'il a consacré quarante années de l'une des vies les plus laborieuses et les plus « noblement usées » de ce siècle. Les principales œuvres de la littérature et de l'art, l'époque la plus tourmentée, la plus féconde, sinon en grands hommes, au moins en grandes passions de notre histoire nationale lui ont tour à tour servi de matière à ses « expériences ». Après en avoir consigné les premiers résultats dans le livre *De l'Intelligence*, il aurait voulu compléter son œuvre de théoricien en composant un traité *De la Volonté*¹ qu'il n'a malheureusement pas eu le temps d'écrire. En somme, pendant près d'un demi-siècle, il n'a fait que de la psychologie pure ou appliquée. Là est l'unité et le sens intime de son œuvre. Voici d'ailleurs comment, dans une lettre adressée le 9 décembre 1891 à M. Lyon, mon ancien maître à l'Ecole Normale, à l'occasion d'un travail manuscrit que j'avais consacré à la *Philosophie de Taine* et qui lui avait été communiqué, il a lui-même caractérisé sa méthode et défini son dessein : «... Le point de départ de mes études, disait-il, n'est pas une conception *a priori* une hypothèse sur la nature : c'est une remarque

1. Il avait, comme chacun sait, renoncé à ce projet vers la fin de sa vie : il réservait tout ce qui lui restait de forces pour ses *Origines de la France contemporaine*, qu'il craignait de ne pouvoir achever.

tout expérimentale et très simple, à savoir que tout abstrait est un *extrait*, retiré et arraché d'un concret, cas ou individu, dans lequel il réside ; d'où il suit que, pour le bien voir, il faut l'observer dans ce cas ou individu, qui est son milieu naturel ; ce qui conduit à pratiquer les monographies, à insister sur les exemples circonstanciés, à étudier chaque généralité dans un ou plusieurs spécimens bien choisis et aussi significatifs que possible. »

Que valent au surplus le principe dont Taine est parti et la méthode qu'il a essayé de suivre ? C'est ce que nous n'avons pas à rechercher ici. Constatons simplement que cette méthode qui procède par « abstraction, hypothèse, vérification¹ » comme celle de toutes les sciences de la nature lui inspire une confiance absolue, illimitée. Taine a cru à « la Science » de toutes les forces de son esprit et de son cœur. Il a eu pour parler d'elle des attendrissements, des effusions, de véritables élans lyriques ; Bacon lui-même n'a pas de page plus enthousiaste que celle qui termine le livre des *Philosophes classiques* et que les plus sévères critiques, un Scherer², par exemple, ont admise sans réserve. De telles pages (et il y en a plus d'une dans son œuvre) nous font songer involon-

1. Cf. *Philosophes classiques*, p. 368. La méthode est exposée tout au long dans les dernières pages de l'ouvrage.

2 Scherer, *Mélanges de critique religieuse : M. Taine ou la critique positiviste*, p. 453, 454.

tairement à certains mots de M. Jules Lemaître, qui appelle quelque part Taine « un poète-logicien ¹ », de M. de Vogüé qui l'a défini « le frère abstrait d'Hugo », ou bien encore « la pensée de Spinoza projetée à travers l'imagination de Shakespeare ² ».

Si ce philosophe, qu'on a parfois jugé, à tort, selon nous, un pur positiviste, a tant aimé et célébré la science, c'est qu'il l'a crue capable de réaliser tous les progrès, de découvrir toutes les vérités, de satisfaire à tous les besoins, j'entends même les besoins religieux et moraux. Lui qui jadis avait si éloquemment protesté contre les dangereuses compromissions entre la raison et la foi où se complaisait un Jean Reynaud ³, il avouait que la disparition de la foi religieuse est l'un des plus grands maux dont souffre l'homme moderne ; jamais, il en convenait, dans notre société inquiète et troublée, nous n'avons eu plus besoin de croire qu'à notre époque. Il a déploré, lui aussi, « la maladie du siècle » dont nous sommes presque tous les victimes. Mais il croyait, en revanche, que « les diverses réponses des artistes et des bourgeois, des chrétiens et des mondains »

1. Le mot se trouve dans l'article des *Contemporains* sur M. Paul Bourget.

2. *Journal des Débats* du 6 mars 1893. — L'article, l'un des plus beaux et des plus profondément émus qui aient été inspirés par la mort de Taine, a, heureusement, été recueilli dans le volume intitulé : *Devant le siècle* (A. Colin, 1896).

3. *Nouveaux Essais de critique et d'histoire : Ciel et Terre*, par Jean Reynaud.

aux douloureuses questions qu'agite la conscience contemporaine sont superficielles et illusoires. « Il y en a, selon lui, une plus profonde, réponse étrange, que Goëthe a faite le premier : « Tâche de te comprendre et de comprendre les choses ¹. » Longtemps encore, à vrai dire, les hommes souffriront de leurs maux présents ; mais ils peuvent guérir leur intelligence et préparer par là à leurs descendants des âmes plus saines et un bonheur dont eux-mêmes ils ne jouiront jamais. » Car ils sont en droit de tout attendre de la science nouvelle, de celle qui prend l'âme même comme objet de ses investigations. « Dans cet emploi de la science et dans cette conception des choses, il y a un art, une morale, une politique, une religion nouvelle, et c'est notre affaire aujourd'hui de les chercher ². »

Comment cette conviction a conduit Taine à renouveler la science de l'histoire, en y introduisant les méthodes et les procédés de la psychologie, en lui donnant pour fonction de se figurer « l'homme intérieur », en la réduisant de plus en plus à n'être, selon sa propre expression, qu'un « problème de géométrie vivante », c'est ce qu'il a

1. *Littér. angl.*, t. IV, p. 419, 420. — On notera qu'à cette conception de la vie et à cette admiration pour Goëthe, Taine est demeuré jusqu'au bout fidèle. On n'a qu'à lire, pour s'en convaincre, l'article, si curieux à tant d'égards, qu'en 1889, il écrivait sur Édouard Bertin pour le *Livre du centenaire du Journal des Débats*. L'article a été recueilli après la mort de Taine, dans les *Derniers Essais de critique et d'histoire* (Cf. p. 262, 263).

2. *Littér. angl.* t. IV, p. 423.

lui-même trop bien dit dans son Introduction à l'*Histoire de la Littérature anglaise*, pour qu'on soit tenté de le redire après lui. Mais il y a lieu d'insister maintenant sur quelques-unes des conséquences qu'il en a personnellement tirées.

Grâce, en effet, à cette nouvelle conception de l'histoire, une ère de progrès indéfinis s'ouvre devant l'activité humaine : car nous arriverons un jour à connaître les lois générales qui président à l'évolution des phénomènes historiques, par suite à prévoir les événements futurs, et, toutes choses étant liées dans l'ordre des causes, il nous suffira de « déplacer le moindre rouage à notre portée pour déterminer un changement énorme dans le jeu de la machine au profit de l'insecte intelligent par lequel l'économie de sa structure aura été pénétrée ¹ ». On le voit, c'est l'idée de *progrès*, si chère au XVIII^e siècle, qui est ainsi réintégrée dans ses droits et ses antiques ambitions par ce prétendu théoricien du pessimisme ². Et Taine, remarquons-le, ne s'en est pas tenu à une affirmation toute platonique : s'il a cru au progrès, c'est

1. *Essais de critique et d'histoire*, p. xxv, xxvi.

2. Il semble bien que l'idée de *progrès* ait été assez familière à Taine. Voici ce que je trouve dans une lettre à About citée par le *Catalogue d'autographes de la collection Bovet* (Paris. Charavay, 1887), p. 1456 : Taine félicite chaudement About de son livre *le Progrès*. « C-la vaut *Madelon* dans son genre, lui dit-il. C'est d'un « brave homme et d'un homme brave Au moral et au physique, tues le mieux portant de nous tous. » (8 juin 1864). — En revanche, l'idée d'*évolution* ne paraît pas avoir fait grande impression sur lui.

que les *faits*, qu'il a tant aimés, lui ont paru prouver que c'était là tout autre chose qu'une pure entité métaphysique ; et lui-même a énuméré, avec un légitime orgueil, les résultats positifs déjà obtenus par la philosophie de l'histoire psychologique, les lois qu'elle a déjà découvertes et par lesquelles « elle répète comme une fidèle image la philosophie de l'histoire naturelle ¹. » Non content enfin de définir ces lois toutes générales et d'en montrer l'enchaînement, il a voulu prouver que, toutes récentes que soient ces découvertes, elles sont déjà pourtant susceptibles d'applications pratiques. Quoiqu'il eût déclaré jadis, au temps des fiers désintéressements de la jeunesse², que la philosophie « est à mille lieues au-dessus de la pratique et de la vie active », qu'« elle est arrivée au but et n'a plus rien à prétendre, dès qu'elle a saisi la vérité », plus tard, devenu en quelque sorte plus utilitaire, il s'est fait un devoir de signaler les services immédiats que la science peut déjà nous rendre. N'est-ce pas elle, en effet, qui doit commencer « la guérison de notre intelligence » et amener pour nos descendants « la sérénité du cœur ³ » ? C'est grâce à elle aussi que déjà nous pouvons nous faire de saines idées politiques et nous fixer des règles

1. *Litt. angl.*, t. I, p. xli-xliii. Cf. aussi *Essais*, p. xv et sq.

2. *Nouveaux Essais*, p. 40, 41.

3. *Littér. angl.*, t. V, p. 421.

non arbitraires pour travailler aux réformes sociales si impatiemment désirées par tous. Et c'est en partie pour réaliser ce programme qu'il a écrit tout d'abord la brochure sur le *Suffrage universel et la manière de voter*, puis et surtout les *Origines de la France contemporaine* ¹. On n'a pas à critiquer ou à juger ici ces théories politiques ; et il suffit d'avoir indiqué pourquoi Taine a cru devoir les exposer. — Croire à la science toute-puissante, travailler toute sa vie à en augmenter les conquêtes, persuader aux autres de travailler dans le même sens, est ce donc là ce que ses adversaires appelaient « décourager nos efforts ? »

III

Nous n'avons sans doute pas tout dit, et nous ne croyons pas avoir « épuisé » la question qui nous occupe. On pourrait, par exemple, en étudiant l'esthétique de Taine, montrer qu'à défaut de la science, l'art lui aurait encore été une raison suffisante de ne pas désespérer de l'homme,

1. Nous avons sur ce point l'aveu de Taine lui-même. Sur le travail manuscrit dont nous avons parlé plus haut, il avait eu l'amabilité de « noter au crayon quelques rectifications ou indications » qu'il jugeait « peu importantes ». J'y relève pourtant la note suivante relative à la brochure du *Suffrage universel* : « Cette brochure n'est qu'une esquisse bien incomplète, et le remède qu'elle indique serait fort insuffisant. V. dans le dernier chapitre du *Régime moderne* un plan plus complet, au moins pour la société locale. » — Cf. aussi *Révolution*, t. III, p. 120-149.

ni de la vie. Car, selon lui, le rôle de l'art, analogue à celui de la science, est d'ouvrir à l'homme la vie désintéressée de la contemplation ; mais il a sur la science l'avantage « d'être à la fois supérieur et populaire, de manifester ce qu'il y a de plus élevé et de le manifester à tous ¹... » Mais peut-être en a-t-on assez dit pour prouver que nous voilà bien loin du pessimisme « profond » qu'on a trop souvent attribué à l'auteur de *l'Intelligence*. Lui-même, d'ailleurs, a protesté contre cette fausse interprétation de sa pensée. Dans la lettre à M. Lyon dont j'ai déjà cité un passage, il écrivait : *Je remercie aussi votre jeune ami de ne m'avoir pas rangé, comme l'a fait M. Bourget, parmi les pessimistes. Être pessimiste ou optimiste, cela est permis aux poètes et aux artistes, non aux hommes qui ont l'esprit scientifique.* »

On le voit, Taine se défend ici d'adopter l'un ou l'autre système, et, au nom de l'esprit scientifique, il ne pose même pas la question de l'optimisme ou du pessimisme. Mais, au nom même de l'esprit scientifique — ou philosophique, — on peut aller plus loin que lui et interpréter cette prudente réserve. Le problème du bonheur, en effet, n'est pas de ceux qu'on puisse facilement éluder : il nous touche de trop près, il intéresse trop vivement notre sensibilité, la pratique même de la vie y est trop directement engagée pour

1. *Philosophie de l'Art*, p. 73.

qu'on puisse se dérober entièrement aux troublantes questions qu'il soulève et en ajourner indéfiniment la solution. Par le fait seul qu'on est homme, et qu'on pense, et qu'on souffre surtout, on est amené à le poser, ce redoutable problème : et, une fois posé, il faut bien qu'on y réponde. Taine n'a pas échappé à la règle commune ; et sa philosophie tout entière répond pour lui là-dessus. Croire, en effet, à l'omnipotence de la raison, au regard de laquelle « tout est explicable, et l'existence elle-même ¹ », croire que la science suffit ou suffira un jour à tout, même à assouvir notre soif de « l'au-delà », croire au progrès enfin, c'est admettre, implicitement au moins, que l'homme, si mauvais qu'il soit naturellement, est susceptible d'être réformé, corrigé, amélioré en un mot par la science ; c'est admettre que la vie n'est pas si mauvaise que quelques-uns le prétendent, et qu'elle vaut en somme, par elle-même, elle toute seule, la peine d'être vécue. Et telle a bien été la persuasion intime de Taine. Le vrai fond de sa pensée relativement au problème du bonheur est exprimé dans les lignes suivantes qui terminent un hymne magnifique à la science : « Confinés dans un coin de l'espace et de la durée, éphémères, abrégés demain peut-être par le contre-coup d'une explosion ou par le hasard d'un mélange, nous pouvons cependant

1. *Intelligence*, t. II, fin.

découvrir plusieurs de ces lois et concevoir l'ensemble de cette vie. *Cela vaut la peine de vivre ; la fortune et la nature nous ont bien traités* ¹. » Contre une pareille profession de foi rien ne saurait prévaloir, pas même ces lignes si tristes, d'une amertume si sobre et presque découragée, qui sont la conclusion de l'article sur Franz Wœpke : « Lorsque, me détachant de moi-même, j'essaye de le juger en critique, j'en viens à penser que personne n'était plus digne quelui d'être aimé, et de vivre. Il n'a été ni aimé, ni admiré comme il devait l'être, et il est mort à trente-deux ans ². »

On peut donc le dire en terminant. De l'œuvre de Taine, il ressort une conception bien plutôt optimiste que pessimiste de la vie. Ou encore, il est possible que chez lui l'homme naturel en quelque sorte, celui qui sentait et qui souffrait, — et pour ma part, je ne puis que l'en féliciter ³, —

1. *Essais de critique et d'histoire* : M Troplong et M de Montalembert, p. 328. L'article a d'abord paru dans les *Débats* des 28, 29, 30 avril 1857. En passant du journal dans le livre, il a été retouché, comme du reste la plupart des études que Taine a d'abord publiées dans des journaux ou revues, et qu'il a ensuite recueillies en volume : personne n'a fait avec plus de conscience et de scrupules son métier d'écrivain. En ce qui concerne la dernière phrase de l'article, je relève cette curieuse variante dans le texte primitif : « Cela seul vaudrait la peine de vivre. et dans l'immense chaos des destinées mortelles, nous ne sommes pas les plus maltraités » On voit que, d'une année à l'autre, la première édition des *Essais de critique et d'histoire* est de 1858, et la phrase corrigée, telle qu'on l'a lue plus haut s'y trouve déjà, — l'optimisme de Taine est devenu plus robuste, plus affirmatif.

2. *Nouveaux Essais*, p. 394

3. J'éprouve ici le besoin de préciser et d'expliquer ma pensée. Il me paraît bien difficile, pour qui a l'âme un peu noble, d'être

fût porté au pessimisme ¹ ; de là les pages amères, ou simplement satiriques qui abondent dans tous ses ouvrages et notamment dans ces *Notes sur la Province* qu'on vient de nous faire connaître. Mais l'homme de réflexion et de pensée, le philosophe en un mot était optimiste ². Et sans

vraiment et résolument optimiste en dehors d'une foi positive, j'entends, il va sans dire, d'une foi religieuse : il y a en ce monde trop de souffrances inutiles, trop de misères injustifiées pour qu'on puisse, du seul point de vue rationnel et humain, donner raison à l'optimisme. Et sans doute, je le sais, la foi au progrès, la confiance en la raison et en la science peuvent développer dans certains esprits un optimisme aussi tenace que les convictions religieuses les plus profondes. Les philosophes du XVIII^e siècle, par exemple, en même temps que les moins religieux des hommes, ont été les plus intrépides des optimistes. Mais on sait de reste qu'ils n'avaient pas l'âme très noble. Ce ne sont pas eux qui auraient dit avec le poète :

Je ne peux ; j'ai souci des présentes victimes ;
Quels que soient les vainqueurs, je plains les combattants,
Et je suis moins touché des songes magnanimes
Que des pleurs que je vois et des cris que j'entends !

Il faut savoir gré à Taine d'avoir eu, lui aussi, « souci des présentes victimes », de s'être laissé attendrir aux « pleurs » et aux « cris » des vaincus de la vie, et, à ce spectacle, de s'être parfois relâché de son optimisme. Ses accès de pessimisme me sont un nouvel indice de sa rare noblesse morale.

1. « *Je ne sais pourquoi*, écrivait-il dans ses *Notes sur l'Angleterre* (p. 134), mais en considérant cette belle société, toujours, par delà la bête humaine et le buste florissant, j'arrive à toucher la croupe bestiale et fangeuse »

2. Peut-être Taine n'était-il pas sans avoir un peu conscience de cette singulière dualité de son esprit et de son caractère. Voici, en effet, ce qu'on lit dans ces si curieuses *Notes sur la province*. Après quelques pages assez moroses sur Lyon et les Lyonnais, il laisse échapper cet aveu : *Peut-être y a-t-il un défaut dans toutes mes impressions : elles sont pessimistes. — Il vaudrait mieux comme Schiller et Goethe, voir le bien, comparer tacitement notre société à l'état sauvage. Cela fortifie et ennoblit* (P. 132) Il me semble qu'on saisit là sur le vif ce contraste que j'essaye de marquer entre les dispositions aisées

doute son optimisme, ce n'est pas celui des Jean-Jacques Rousseau ; ce n'est même pas celui de Leibniz : c'est plutôt celui de Spinoza ou de Hegel ; c'est, si l'on veut pour désigner cette attitude originale en face du problème de la vie un mot plus juste encore, ce qu'on pourrait appeler le *méliorisme*. Et s'il nous en fallait une dernière preuve, nous la trouverions dans un mot de lui que rapportait quelques jours après sa mort M. Sabatier : « Je l'ai entendu un jour, écrivait ce dernier, dire à quelques-uns de ses disciples fort étonnés de cette confiance : « Je crois sérieusement que le « monde va au mieux, que le bien est une réalité, « et c'est ce qui fait que je puis m'associer en toute « sincérité d'âme à la prière des humbles : *Adveniat regnum tuum* ¹ ! »

1893-1899.

ment pessimistes de l'homme et les doctrines plus consonnantes du philosophe, — et le passage, pour ainsi dire, de l'état de spontanéité à l'état de réflexion

1. *Temps* du 7 mars 1893. — C'est à une conclusion semblable qu'aboutit de son côté l'un des hommes qui ont le mieux connu Taine, et qui l'ont aimé au point de modeler leur pensée sur la sienne et d'évoluer avec lui, M. Émile Boutmy. Dans une admirable étude sur son maître, — étude qu'ont publiée les *Annales de l'Ecole libre des Sciences politiques*, en avril 1893, et qu'on serait tenté de trouver trop brève, si la suggestive et volontaire concision n'en augmentait pas le prix. — il s'exprime en effet ainsi : « Il a pu échapper à Taine de dire qu'il était un homme naturellement triste qui avait cherché un alibi dans la lumière des hautes spéculations pour se dérober au noir de ses pensées de fond. La vérité est qu'il avait été entraîné, poussé, porté vers son œuvre par des facultés puissantes de savant et d'écrivain, par une singulière passion d'apprendre, d'embrasser, d'êtreindre, d'expliquer, de persuader, de bien dire, qui impliquent après tout un certain optimisme. »

LA PERSONNE ET L'ŒUVRE DE TAINÉ

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE ¹

Nous possédons maintenant, au moins dans ses parties essentielles, la *Correspondance* de Taine. Quelles indications nouvelles cette précieuse publication nous fournit-elle pour l'étude de la personne morale et de l'œuvre du grand écrivain ? C'est ce que je voudrais rechercher dans les pages qui vont suivre.

I

On connaît les belles biographies anglaises de Palmerston et de Macaulay, celle de Charlotte Brontë surtout, dont Émile Montégut a si bien parlé jadis. C'est sur ce même modèle éminemment anglais, d'ailleurs hautement approuvé de son vivant par Taine, qu'a été fort ingénieusement conçue la publication de sa propre

1. *H. Taine, sa vie et sa correspondance*, 4 vol. in-16, Paris, 1902-1907.

Correspondance. Les diverses parties qui la composent sont encadrées et reliées entre elles par de sobres et substantielles notices qui résument les principaux événements des périodes successives auxquelles elles se rapportent. Les notes, abondantes, mais concises, expliquent les allusions, donnent sur les correspondants de Taine et sur les personnes dont il parle les renseignements indispensables. Des documents très importants, ébauches de plans, notes ou réflexions personnelles, sont réunis en appendice ou placés à leur date à la suite des lettres. Tout cela groupé avec beaucoup d'art, et présenté avec infiniment de tact et de discrétion, forme une des biographies intellectuelles les plus attachantes que l'on puisse lire.

Et, de fait, n'est-ce pas tout un demi-siècle de la pensée française contemporaine, exprimée par l'un de ses plus authentiques représentants, qui vient se refléter à travers ces pages ? Ce sont d'abord les lettres de jeunesse, empreintes d'un si fier stoïcisme, d'une si vaste avidité de savoir, d'une foi si candide dans la raison et dans la science. Taine est à l'âge heureux où l'on croit encore aux amitiés éternelles, où l'on s'imagine faire tenir le monde et la vie dans l'étroite enceinte d'un syllogisme. Ni les premiers déboires de carrière ni le premier contact avec les hommes n'entament cette confiance ingénue dans le pouvoir des idées abstraites. C'est d'ailleurs l'époque

où Renan, de son côté, caresse les mêmes rêves et compose cet *Avenir de la Science* qui fut comme le programme secret de sa génération intellectuelle. Il semble qu'alors, à la veille ou dans les premières années du second Empire, la pensée française, exilée de la vie active, à la fois désabusée et toujours éprise des chimères romantiques, reporte sur la Science pure tout le culte qu'elle avait longtemps professé pour la poésie renouvelée : les premières lettres de Tainé traduisent avec une fidélité non moins naïve que le livre de Renan ce curieux état d'esprit. Puis, ce sont les années de lutte ardente dans la mêlée des idées modernes, les livres succédant aux livres, et la lente, la fiévreuse conquête de la gloire. Écarté de l'enseignement officiel, rendu à sa vie d'étudiant et forcé, pour vivre, de faire œuvre et métier d'écrivain, plutôt que de philosophe, Tainé s'improvise essayiste, voyageur et humoriste, esthéticien, critique et historien littéraire : ses lettres nous font alors pénétrer dans les divers milieux où s'élabore et où se juge la littérature contemporaine : Sainte-Beuve, Guizot, Renan, Havet, Paul de Saint-Victor viennent se joindre aux amis et aux correspondants de sa jeunesse, un Prévost-Paradol, un Édouard de Suckau, un Cornélis de Witt. C'est l'époque où, dans tous les ordres, triomphe le réalisme, où s'épanouit la « littérature brutale ». Puis surviennent les heures tragiques de la grande crise nationale, et après les

désastres accumulés de l'invasion et de la Commune, les angoisses et les douloureuses incertitudes de l'avenir. En cet instant décisif, tous les bons Français se sont promis à eux-mêmes de travailler, chacun selon ses forces et ses moyens, au relèvement de la patrie commune. A cet engagement, nul, on le sait, n'a fait plus de sacrifices et n'est resté plus stoïquement fidèle que Taine. Ses goûts personnels, sa vocation philosophique l'eussent conduit à donner à son traité de *l'Intelligence* une suite et un pendant par un livre sur *les Émotions et la Volonté* : il aimait mieux, par patriotisme, s'exposer aux contradictions et aux violences de la polémique quotidienne et les vingt dernières années de sa vie furent absorbées par le dur labeur des *Origines de la France contemporaine*. C'est ce grand dessein réparateur de conservation sociale qui fait la noblesse de cette vie finissante ; c'est grâce à lui que Taine a pu être non seulement la plus haute expression de sa propre génération, mais encore le guide et le chef des générations nouvelles. Et à le voir, dans les lettres de cette période, solliciter avec sa modestie habituelle les conseils ou les critiques de ses amis, Émile Boutmy, Gaston Paris, Alexandre Dumas fils, et les associer à son œuvre, ou encore accueillir et encourager avec la plus hospitalière bonne grâce les jeunes talents qui viennent à lui ceux qui seront les maîtres de demain, M. Paul Bourget, M. E.-M. de Vogüé, M. Jules

Lemaitre, on se rend vraiment compte de la place éminente et unique que l'historien des *Origines* occupait dans les Lettres françaises. Les pieux éditeurs de la *Correspondance* ont voulu raconter la vie d'un homme : ils se trouvent avoir écrit en même temps la vie spirituelle de deux ou trois générations successives.

Est-ce à dire que l'on doit s'attendre à trouver dans la *Correspondance* au complet toutes les lettres de Taine ? De propos fermement délibéré, on a voulu ne présenter au public qu'un *choix*. Il y avait à cela diverses raisons. D'abord, et quelque minutie de conscience qu'on y déploie, la publication d'une *Correspondance* n'est jamais, ne peut jamais être complète. Depuis qu'il y a des hommes, et qui pensent, et qui écrivent, pourrait-on citer un seul mortel assez infortuné pour avoir mérité que tous ses correspondants conservassent jusqu'aux moindres billets échappés de sa plume, ou assez insensé pour avoir pris et gardé copie des moindres lignes qu'il ait signées ? Les correspondances qui parviennent à la postérité ne sont jamais que des épaves, plus ou moins riches, plus ou moins précieuses, suivant les caprices du hasard, mais toujours susceptibles de s'accroître, au fur et à mesure de nouvelles découvertes : chacun sait qu'on retrouvera, suivant le mot célèbre, jusqu'au jugement dernier des lettres de Voltaire ; on retrouvera sans doute pendant longtemps encore des lettres d'un homme qui, comme

Taine, n'est mort que depuis quinze ans. C'est ainsi que je ne vois figurer dans ces quatre volumes aucune lettre à Edmond About, aucune à Scherer, aucune à Émile Montégut, aucune à Ferdinand Brunetière ; je n'en vois qu'une à Sarcey, fort peu à Albert Sorel ; évidemment, il y a là des lacunes involontaires, et qui, selon toute vraisemblance, seront, avec quelques autres, et s'il plaît à Dieu, comblées un peu tard ¹.

D'autres lacunes sont volontaires et s'expliquent assez naturellement. Tout n'est pas également intéressant pour le grand public dans la correspondance même d'un grand écrivain : il faut laisser aux collectionneurs d'autographes le soin de recueillir les lettres à ses fournisseurs. D'autre part, il est toujours bien délicat d'impri-

1. Une lettre à About nous est signalée dans *les Lettres autographes composant la collection de M. Alfred Bovet, décrites par E. Charavay* Paris, Charavay. 1887) : elle est datée du 8 juin 1864. Taine recommande à son ami le peintre animalier Maxime Claude, et le félicite de son livre sur *le Progrès* « Cela vaut Madelon dans son genre. C'est d'un brave homme, et d'un homme brave. Au moral et au physique, tu es le mieux portant de nous tous. Lis *Renée Mauperin*, par les Goncourt, il y a un vrai talent. » — Sans parler de diverses lettres qui nous sont signalées par des catalogues d'autographes, quelques autres, non recueillies dans la *Correspondance*, ont paru dans plusieurs Revues ou journaux : une à Ferdinand Fabre, dans la *Revue bleue* du 23 mai 1903 ; une à Victor Duruy, dans la *Revue latine* du 25 février 1904 ; une à Baudelaire, dans le *Mercure de France* du 1^{er} avril 1906 ; une autre enfin, dans *Quelques lettres à Alphonse Peyrat* (Fasquelle, 1903). — La lettre à Philarète Chasles que la *Correspondance*, sur la foi sans doute de ma *Bibliographie critique de Taine* (Paris, Picard, 1902. p. 47. date du 28 octobre 1862, devrait être datée de 1860, le 28 octobre, en 1862, ne tombant pas un dimanche.

mer tout vif, très peu de temps après la mort du principal intéressé, tout ce qu'il a pu dire ou écrire à ses amis ou à ses proches sur lui-même ou sur les autres. Si célèbre que l'on soit, il y a toute une partie de soi-même qu'on a le droit, et même le devoir, de réserver pour soi seul, ou pour les siens, de dérober aux curiosités vulgaires. Personne plus que Taine, — ses livres mêmes nous l'ont fait souvent pressentir, — n'était pénétré de cette obligation véritable. Il avait sur ce point des principes qu'il poussait volontiers jusqu'à l'intransigeance, une intransigeance presque un peu maladive. Il se refusait aux interviews, interdisait la reproduction de son portrait dans les journaux illustrés, et ne consentait même pas à ce que celui que fit de lui Bonnat figurât de son vivant à une exposition. A Émile Planat, — le Marcelin de la *Vie Parisienne*, — qui lui soumettait un article sur lui-même, il écrivait : « Mais, mon cher Émile, est ce que nous n'étions pas convenus que *non* ? Cela est tout physique de ma part, tu le sais bien. Tout ce qu'on voudra sur l'écrivain, l'être abstrait composé d'idées et de phrases, qui se donne au public. Rien, rien du tout sur le reste, sur l'homme... Je souhaite avant tout que le moi, la personne vivante avec son ton de voix, son geste, ses meubles, échappe au public ! Et ce n'est pas toi, mon meilleur ami, qui me donneras le désagrément de m'étaler devant lui. Tu sais bien que je n'ai pas même voulu laisser ven-

dre ma photographie, ni faire ma charge. Ainsi *rien, rien* encore une fois, tout à fait sérieusement ; rien ne me contrarierait davantage. » Un peu plus tard, il écrivait encore à M. Francis Char-
mes : « Vous avez raison de croire qu'en Angle-
terre je n'ai pas été exempt d'émotions. Mais il y
a un grand principe de Gautier et de Stendhal
que je crois vrai : ne pas faire étalage de ses sen-
timents sur le papier : de même un homme qui
parle dans un salon ou en public évite ou réprime
les sanglots et les cris quand ils lui viennent ; *il
est indécent de donner son cœur en spectacle ; il
vaut mieux être accusé de n'en avoir pas.* » Enfin,
en ce qui concerne la publication de sa corres-
pondance, le testament de Taine était plus expli-
cite et plus rigoureux encore : « Les seules lettres
ou correspondances qui pourront être publiées, y
disait-il, sont celles qui traitent de matières pure-
ment générales et spéculatives, par exemple de
philosophie, d'histoire, d'esthétique, d'art, de
psychologie ; encore devra-t-on en retrancher tous
les passages qui, de près ou de loin, touchent à
la vie privée, et aucune d'elles ne pourra être
publiée que *sur une autorisation* donnée par *mes
héritiers*, et après les susdits retranchements
opérés par eux. » Le poète des *Montreurs* n'aurait
pas mieux dit

Dans ces conditions, la liberté des éditeurs de
la *Correspondance* devenait singulièrement res-
treinte, et si, à certains égards, on peut le regretter,

on s'explique qu'ils n'aient point publié toutes les lettres, même intéressantes, qu'ils avaient en leur possession, et qu'il aient, dans celles qu'ils imprimaient, supprimé bien des passages qu'ils jugeaient trop intimes pour être mis sous les yeux du public. Il est possible, ou il est probable qu'à la prendre dans son ensemble, la *Correspondance*, telle que nous l'avons, ne donne pas une idée complètement adéquate de l'homme qui s'y laisse voir ; d'aucuns la trouveront sans doute, et avec raison peut-être, trop exclusivement intellectuelle, trop impersonnelle aussi ; ils y eussent souhaité plus d'intimité, plus de familiarité, plus d'abandon. Ils auraient tort d'ailleurs d'en conclure que l'auteur de ces lettres fut incapable d'intimité et d'abandon ; ils doivent se résigner à prendre ces quatre volumes pour ce qu'ils sont en réalité : des documents pour servir à l'histoire d'une pensée. Considérée sous cet aspect, la *Correspondance* remplit admirablement son objet, le seul du reste qu'on ait voulu poursuivre ; et il semble bien qu'à cet égard on nous ait livré tous les faits, tous les textes essentiels. Les amateurs de psychologie indiscrete, les collectionneurs d'anecdotes peuvent être déçus ; les historiens de la pensée de Taine donneront toutes les « curiosités » qu'on a cru devoir nous dérober pour les pages sur la *Destinée humaine*, pour la lettre sur le *Disciple*, pour tel fragment d'examen de conscience littéraire, pour quelques-unes des notes personnelles

où, à la suite d'une conversation intéressante, l'écrivain des *Origines* résumait son impression toute spontanée sur les hommes et sur les choses. Voici, par exemple, un joli crayon de Flaubert :

Un grand vigoureux homme un peu carré. à grosses moustaches, l'air assez lourd, l'apparence d'un capitaine de cavalerie déjà fatigué et qui aurait pris des petits verres. De la force et de la lourdeur, voilà le trait dominant de sa conversation de son ton, de ses gestes. Rien de fin, mais de la franchise et du naturel ; c'est un homme primitif. « un rêveur et un sauvage ». Il a dit lui-même ces deux derniers mots. C'est un piocheur obstiné, qui force son imagination et qui en subit les accidents.

Voici maintenant un portrait de Sainte-Beuve :

L'impression dominante, quand on le voit c'est qu'il est timide ; il parle doucement. bas, avec insinuation et nuances, avalant certaines syllabes trop franches. Il a quelque chose d'un chanoine ou d'un gros chat méticuleux, prudent. Une tête irrégulière, blafarde, un peu chinoise. crâne nu, avec de petits yeux malins, et un sourire doucereux, fin. Positivement il y a un fonds ecclésiastique homme du monde. Puis, des éclats et des éclairs, la franchise, la force de croyance font explosion.

Et voici Renan à son tour :

Avant tout c'est un homme passionné, obsédé de ses idées, obsédé nerveusement. Il marchait dans ma chambre comme dans une cage avec le geste, le ton bref, saccadé de l'invention sursautant ..

Renan est parfaitement incapable de formules précises ; il ne va pas d'une vérité précisée à une autre Il tâte, palpe. Il a des *impressions*, ce mot dit tout .. Les généralisations ne sont pour lui que le retentissement, l'écho des choses en lui. Il n'a pas de système, mais des aperçus, des sensations...

Renan n'est pas du monde... C'est avant tout un homme plein de son idée, un prêtre plein de son Dieu. Il s'estime à ce titre et autant qu'il faut...

Si importants ou curieux qu'ils soient, ces documents et ces textes ne satisferont pas entièrement sans doute ceux qui, sous l'auteur, aiment à découvrir l'homme. Est-ce à dire pourtant que ceux-là aussi ne trouveront rien à glaner dans la *Correspondance* ? Pour peu qu'ils sachent lire entre les lignes, ils sauront bien reconnaître le fond de sensibilité délicate et ardente qui, en dépit des précautions prises et des retranchements opérés, perce plus d'une fois à travers les lettres de Taine. On pouvait du reste s'y attendre ; la sécheresse du cœur s'accommode mal d'une pudeur aussi ombrageuse que celle dont l'auteur de l'*Intelligence* nous a donné tant de preuves ; il faut avoir quelque chose à dérober aux regards banals ou indiscrets, pour tenir à le leur dérober. Qu'on se rappelle aussi mainte page des œuvres d'histoire ou de critique où l'émotion se trahit et s'échappe, d'autant plus vive qu'elle a été plus longtemps contenue : l'article sur Franz Wœpke, l'étude sur Marcelin, les pages sur Musset, sur Byron et sur Beethoven. Voyez ici la manière dont Taine parle de sa mère qui pendant quarante ans a été son « unique amie », et qui, ensuite, avec sa femme et ses enfants, « a toujours eu la première place dans son cœur ». Son beau-père devient très vite pour lui « l'ami

le meilleur, le cœur le plus chaud qu'il eût jamais rencontré. » Quand il fut élu à l'Académie, il disait : « Si j'ai désiré réussir, c'est principalement à cause du plaisir que cela devait faire à deux personnes : ma mère et mon beau-père. » Leur mort presque simultanée à tous deux lui fut un coup terrible, et dont il mit longtemps à serelever. Ses amitiés passionnées et un peu jalouses pour Paradol et pour Édouard de Suckau ne sont pas moins significatives. « L'amitié est un mariage », écrivait-il au premier. Et au second : « Je suis fou vraiment, j'ai un besoin passionné d'embrasser quelqu'un que j'aime. J'aurais un plaisir inexprimable à te serrer la main, et une lettre d'un de vous est une soirée de bonheur. » Ou encore : « Avec toi, je suis comme dans la cour de l'École, aux récréations d'été, t'en souviens-tu ? *la tête sur ta poitrine*, tranquille et heureux. » Ce souvenir, ces mouvements de sensibilité ne sont-ils pas aussi charmants qu'ils sont expressifs ? Qu'on feuillette après cela les lettres écrites pendant la guerre et la Commune : « J'ai l'âme en deuil depuis six mois. » « J'ai le cœur mort dans la poitrine. » « Il y a des jours où j'ai l'âme comme une plaie ; je ne savais pas qu'on tenait tant à sa patrie. » Mot touchant dans sa détresse naïve. Non, quoi qu'on en ait pu dire l'homme qui a écrit cela n'était pas au fond un impassible.

II

Il faut insister sur ce trait : il est essentiel. Nous nous imaginons tous, — orgueilleusement et ingénument, — que nos idées nous viennent de quelque révélation spéciale, qu'elles ne procèdent en aucune façon de nos tendances intimes, qu'elles sont en nous la pure expression d'une sorte de raison impersonnelle, dont les décrets s'imposent à toutes les intelligences, et, en un mot, que le jour où nous les avons conçues, nous avons entrevu la vérité face à face. Nos idées ne sont jamais que la projection abstraite de notre sensibilité propre ; et elles valent en profondeur, en étendue, en générosité, ce que nous valons, tout au fond de nous-mêmes, dans l'intimité de la vie quotidienne, dans la spontanéité vivante de nos démarches intérieures, loin des systèmes, des constructions et des livres. C'est le mot de Pascal qui est le vrai : « Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment. » Supposons Taine moins douloureusement troublé, plus légèrement affecté par les événements de 1870-1871 : non seulement il n'eût jamais songé à écrire les *Origines* ; mais, à supposer même que l'idée lui en fût venue, il les eût écrites tout différemment. Il se trompait sur lui-même, avec sa candeur habituelle, quand il déclarait que « c'est l'étude des documents qui l'avait

fait iconoclaste, » — l'étude des documents n'a pas, que je sache, fait M. Aulard iconoclaste¹, — ce qui a rendu tel l'historien des *Origines*, ce sont, au moment de la guerre et de la Commune, les émotions et les alarmes de son patriotisme, bref, un état particulier de sa sensibilité. Et c'est la nature, l'espèce et le tour habituel de sa sensibilité qu'il faut essayer de définir, si l'on veut comprendre l'origine de ses idées et la qualité même de son style.

« Je viens de lire *les Compagnons du tour de France*, de George Sand, et mon âme est toute en éruption. Il se fait un bouillonnement physique et moral dans mon cerveau et dans mon cœur, dont je n'avais pas d'idée. Et cela m'arrive sans cesse. Quelle est cette fontaine vive de passions de tous genres qui s'est ouverte en moi-même ? Pourquoi cette manière brusque, ce langage précipité, cette parole exaltée ? D'où vient que je suis obligé de ne lire aucun journal, d'éviter toute conversation religieuse et politique, de peur de m'échapper ? Pourquoi, à chaque instant, est-ce que je sens l'animal fougueux et aveugle tirer la bride au moindre prétexte et bondir en avant ? »

1. Voir à ce sujet le formidable, et amusant, réquisitoire, — amusant de parti pris soi-disant scientifique, que M. Aulard a dressé contre les *Origines* dans son livre sur *Taine historien de la Révolution française*. Paris, A. Colin. 1907. — Ce pauvre pamphlet de politicien a été magistralement réfuté par le regretté Augustin Cochin dans sa brochure sur *la Crise de l'histoire révolutionnaire : Taine et M. Aulard* (Champion, 1909).

C'est à son ami Édouard de Suckau que Taine écrivait ces curieuses lignes, désireux de « consulter » un psychologue de profession « sur un fait psychologique personnel ». Et vers la même époque, on nous le représente « courant la campagne de Nevers, son Byron à la main, cherchant un assouvissement dans la vue de l'espace libre et du ciel bouleversé, une détente dans la notation écrite du tumultueux dialogue intérieur ¹ ». Trois ans auparavant, il écrivait déjà à Paradol : « Tout ce flot de pensées et de sentiments qui s'agitent en moi, ne pouvant déborder au dehors, s'épanche en toute sorte d'écrits particuliers, soit sérieux, scientifiques et pratiques, soit intimes, secrets, confidentiels. L'an prochain, je te dirai tout. » Prévost-Paradol qui a dû lire ces pages confidentielles, jugeait son ami d'un mot, qui me semble décisif : « C'est la passion, disait-il, qui a la raison pour vêtement. » Il y avait chez Taine un fond de sensibilité véritablement *romantique* : non pas cette sensibilité saine, active et réglée qui caractérise les tempéraments et les âmes de l'é-

1. A. Chevrillon, *la Jeunesse de Taine* (*Revue de Paris* du 1^{er} juillet 1902, p. 14). — M. Chevrillon ajoute ici en note ce précieux détail « Taine nous permit un jour de regarder ce cahier de jeunes confidences qu'il détruisit avant sa mort. Nous y reconnûmes un mélange analogue à celui de *Graindorge*, une observation ironique, aiguë, de l'humanité provinciale et un fond de poésie ardente : *seulement, au lieu d'être refoulée la source poétique s'épanchait à flots violents*. Je me rappelle surtout la joie, après ses années de Paris, de retrouver les arbres verts et le ciel libre et la passion pour Byron. »

poque classique, un Bossuet, par exemple, un Corneille, un Racine même un Pascal ; mais cette sensibilité inquiète et troublée, frémissante et un peu malade, que le moindre choc ébranle, que le moindre obstacle exaspère, que rien ne peut contenter, qui aspire à toutes les chimères, et à laquelle seuls l'amour de la nature et le charme de la poésie apportent un peu de détente et d'apaisement. C'est le mal de Rousseau, aisément reconnaissable chez tous ceux auxquels le grand « écorché moral » a passé un peu de son âme. Rappelons-nous la fin de l'étude sur Byron : « Longtemps encore les hommes sentiront leurs sympathies frémir aux sanglots de leurs grands poètes. Longtemps ils s'indigneront contre une destinée qui ouvre à leurs aspirations la carrière de l'espace sans limites pour les briser à deux pas de l'entrée contre une misérable borne qu'ils ne voyaient pas... *Notre génération, comme les précédentes, a été atteinte par la maladie du siècle et ne s'en relèvera jamais qu'à demi.* Nous parviendrons à la vérité, non au calme. » Cet aveu, cet accent en disent long sur les dispositions intimes de l'âme qui, presque involontairement, s'est laissé trahir.

Ce passionné, ce tendre, et j'oserai presque dire cet élégiaque était un triste. L'exaltation de la sensibilité n'engendre pas la sérénité du cœur. Il y a entre les humbles réalités de la vie journalière et l'infinité de nos désirs et de nos

rêves une disproportion trop criante. Comme un oiseau qui se heurte misérablement aux barreaux de sa cage. l'âme douloureusement froissée retombe sur elle-même gémissant de son impuissance, meurtrie, endeuillée pour toujours. A chaque instant, dans la *Correspondance*, l'aveu de cette « tristesse organique » reparait : « Hélas ! mon pauvre ami, je roule comme toi par tous les bas-fonds du marais de la mélancolie. Je m'ennuie avec un excès que tu n'as jamais connu. » « Je bâille, je wertherise, je byronise. je me souhaite au fond de la Mer Rouge. » « J'ai le spleen la moitié de la semaine. » Et ce ne sont pas là de simples boutades. A vingt et un ans, Tainé écrivait à Paradol : « Mon malheur. *c'est d'avoir les désirs plus hauts que l'esprit*, je me déplaïs autant que les autres... *J'ai donc un fond de tristesse permanente et nécessaire* ; et ma seule consolation est la pensée que tout cela n'est qu'un jeu de quarante ou cinquante ans, tout au plus encore, qu'au bout de tout cela est le repos, l'éternel sommeil, j'espère, et qu'on peut bien s'agiter un peu sur la route quand on a à l'hôtellerie un si bon lit pour vous recevoir. » Et à vingt-huit ans de là, il écrivait à Gaston Paris, à propos d'amis communs qui venaient de perdre une petite fille : « J'ai des enfants, je sais ce que j'éprouverais en pareil cas. Pendant bien longtemps, cette idée m'a détourné du mariage. Je trouvais la vie trop triste pour la donner à d'autres, et je me disais qu'avoir

une femme, des enfants, c'est faire comme la tortue, quand elle avance hors de son écaille la tête ou les pattes pour qu'on les lui coupe... A mesure que l'homme se cultive davantage, il devient plus sensible. malheur énorme qui compense, et au delà, tous les bienfaits de la civilisation. »

La tristesse n'est pas le pessimisme, mais elle conduit au pessimisme : le pessimisme n'est pas l'habituelle philosophie des gens gais. Taine n'était peut-être pas pessimiste de doctrine, — il était même plutôt optimiste, et suivant son mot à M. Bourget, il « jugeait le monde, sinon bon, du moins passable », mais il était profondément pessimiste d'instinct et de premier mouvement, et son humeur, contrariant et combattant ses théories, a, comme l'on sait, souvent percé dans ses livres. Ses impressions, ses premiers jugements spontanés sur la vie et sur les hommes, ses prévisions politiques ou sociales, — surtout à partir de la guerre, — sont empreints du pessimisme le plus décourageant. Il n'est pas sans en avoir eu conscience : « Peut-être, écrivait-il en 1865 dans ses *Notes sur la province*. peut être y a-t-il un défaut dans toutes mes impressions : elles sont pessimistes. Il vaudrait mieux, comme Schiller et Goethe, voir le bien, comparer tacitement notre société à l'état sauvage. Cela fortifie et ennoblit. » Taine avait raison sans doute ; mais on ne réforme pas sa sensibilité, et, — sa *Correspondance* en fait foi, — la disposition pessi-

miste devait rester la sienne jusqu'au dernier jour.

Tout cela aurait pu, le milieu et l'éducation aidant, faire de Taine un vrai poète, le digne émule de ce Byron et de ce Musset qu'il a tant aimés. Mais il était par nature, peut-être aussi par tradition familiale, d'une extrême réserve, et il avait, nous l'avons vu, une vive répugnance instinctive à l'expression publique de ses sentiments personnels. Pour tout dire, il était timide. Il ne l'était pas, — et il était même tout le contraire, — dans l'ordre de la pensée ; il l'était invinciblement dans l'ordre de l'action. Comme presque tous ceux qui ont beaucoup vécu en eux-mêmes, parmi les idées et les livres, le contact des hommes l'effarouchait ; il se trouvait gêné et dépaysé parmi eux ; au moindre heurt, il se repliait, se refermait et songeait à « rentrer au couvent ». Il se disait « aristocrate d'esprit », et il l'était, avec cette nuance particulière d'aristocratisme que de longues années d'hérédité bourgeoise composent et imposent presque nécessairement. Le socialisme sous toutes ses formes, la démocratie égalitaire et niveleuse ont toujours eu en lui un ennemi d'instinct, mais singulièrement ferme et résolu. A vingt et un ans, il écrivait déjà : « Je n'ai que deux opinions fermes en politique : la première est que *le droit de propriété est absolu*, je veux dire que l'homme peut s'approprier les choses *sans réserve*, en faire ce qu'il veut, les détruire

une fois qu'il les possède, les léguer. etc ; que la propriété est un droit antérieur à l'État, comme la liberté individuelle ¹... » On peut dire que toutes les *Origines de la France contemporaine* sont virtuellement contenues dans ces lignes où s'étale avec une si tranquille assurance la conception romaine de la propriété ². Et l'on s'explique l'es-pèce d'accablement morne et de stupeur indignée qu'éprouva Taine, quand il se trouva brusquement en face des brutales réalités de la guerre, de l'invasion et de la Commune : ce sinistre cauchemar devait peser sur les vingt dernières années de sa vie.

On s'explique aussi qu'il ait laissé à demi inemployés les dons et les facultés de poète lyrique qu'il sentait en lui. L'impudeur native du lyrique moderne s'accommode mal de ce besoin « tout physique » qu'avait Taine de cacher son « moi » aux étrangers et aux indifférents ³. Survivance en lui sans doute de ces habitudes élégantes et discrètes de « l'honnête homme » d'autrefois. L'admirable impersonnalité des grands

1. On serait à ce propos assez curieux de savoir ce que Taine a pensé de l'encyclique *Rerum novarum*. Le dernier volume de la *Correspondance* est muet sur ce point.

2. Voyez là-dessus l'article de M. Paul Bourget sur *les deux Taine*, dans ses *Études et Portraits*, t. III : *Sociologie et Littérature* (Paris, Plon, 1906). Sur l'évolution politique et religieuse de Taine, cette étude contient des pages fort remarquables, dont je m'inspirerai à plus d'une reprise.

3 C'est probablement une raison de cette nature qui fit interrompre à Taine son curieux roman d'*Étienne Mayran* : il sentait son récit tourner à l'autobiographie psychologique.

écrivains classiques procède d'un sentiment de ce genre ; et Taine, si romantique de goût et d'inspiration qu'il fût resté. — il nous l'avoue lui-même quelque part ¹, — Taine était classique sur ce point.

Il l'était sur d'autres encore, et de son propre aveu. Des notes personnelles, datées de 1862, — il achevait *l'Histoire de la littérature anglaise*, — nous apportent ici un témoignage décisif :

Ma forme d'esprit est française et latine : classer les idées en files régulières avec progression à la façon des naturalistes, selon les règles des idéologues, bref oratoirement... L'Histoire de la Civilisation de M Guizot, les cours de Jouffroy m'ont donné la première grande sensation de plaisir littéraire, à cause des classifications progressives

Le surplus vient de la philosophie : mon effort est d'atteindre l'essence, comme disent les Allemands, non de prime assaut, mais *par une grande route unie, carrossable*. Remplacer l'intuition (*insight*), l'abstraction subite (*Geist Vernunft*), par l'analyse oratoire. Mais cette route est dure à creuser.

Qu'on veuille bien méditer sur ce texte. qu'un pur classique, — un Nisard, un Brunetière, — aurait pu signer. Taine nous y révèle avec une précision, une clairvoyance qui ne laissent rien à désirer, non seulement la manière dont il « compose » et construit ses livres, ses articles, et même ses phrases, mais encore dont il conduit, développe, et même conçoit ses idées. L'é-

1. Dans une très intéressante lettre à Hatzfeld (*Correspondance*, t. II, p. 42 49).

ducation universitaire a sans nul doute passé par là ; mais elle n'a fait qu'enrichir et fortifier une tendance primitive ; elle a donné à une « *forme* d'esprit française et latine » pleine conscience d'elle même. Et c'est grâce à ces deux influences combinées que l'auteur de la *Littérature anglaise* est devenu l'un des modèles les plus accomplis de l'art d'écrire, d'exposer et de démontrer, bref, de la « composition » classique.

Comment cette *forme* d'esprit tout classique se conciliait-elle avec ce *fond* de sensibilité et d'imagination romantiques que nous avons reconnu chez Taine ? Ce qui est sûr, c'est que les deux tendances, d'ordinaire contradictoires, coexistaient également fortes en lui ; et c'est précisément ce qui fait, — psychologiquement et historiquement, — la curieuse originalité de son cas. On a prétendu souvent, — sur la foi, je crois, de Sarcey, — que le style de Taine, coloré et imagé comme nous le connaissons, était un miracle d'artifice : né idéologue, créé pour enchaîner des syllogismes dans la langue abstraite de Condillac, le jeune écrivain, pour réussir et atteindre un plus vaste public, se serait fait systématiquement, en étudiant Gautier et Paul de Saint-Victor, le style somptueux, éclatant par lequel il s'est si vite imposé. Le bon Sarcey, qui n'était point un psychologue très perspicace, et qui d'ailleurs, ne connaissait de Taine que ses dissertations d'École normale, Sarcey a été ici dupe des appa-

rences. A défaut des notes et papiers plus intimes, il suffit d'ouvrir les premières pages de la *Correspondance*, pour voir s'évanouir la légende : dans cette prose juvénile et toute spontanée, les images jaillissent, abondantes et drues : « Tu as été au fond du scepticisme avec moi ; nous en avons rapporté une goutte de liqueur empoisonnée qui flétrira toutes nos croyances, et ne pourra trouver son remède que dans la science absolue. Tu ne veux pas du remède ; eh bien ! je te jure que la maladie te suivra, et que tu auras beau t'étourdir, elle te prendra à la gorge au milieu de tes efforts les plus passionnés pour le service de tes opinions chéries. » Est-ce là le langage d'un pur idéologue ? Fait plus caractéristique encore : en 1862, fatigué de produire, et surtout d'écrire, comme il le fut à plus d'une reprise, la tête épuisée, il s'arrête, il s'interroge loyalement sur lui-même, il se demande anxieusement si « son genre d'écrire n'est pas contraire à la nature, puisqu'il lui fait tant de mal, » et il écrit :

Qu'est-ce qui me reste ? Quel talent ? quelle facilité ?

Il me reste l'habitude de prendre des notes au courant de la plume, d'écrire mes impressions comme je fais en ce moment.

Je n'ai aucune peine à prendre ces notes ; quand j'ai une impression, elle coule naturellement sur le papier, les mots viennent d'eux-mêmes...

Oui, c'est bien cela, sa manière spontanée, instinctive, et, si je puis ainsi dire, la plus naturelle :

une succession trépidante et ininterrompue de faits, d'impressions et d'images. Le reste, l'analyse oratoire, don naturel assurément, dans une certaine mesure, est, en fait, à demi acquis. Ces deux dons opposés, il avait essayé de les fondre et de les unir ensemble dans la substance même de son style ; il avait essayé d'être à la fois poète et logicien, orateur et artiste, classique et romantique ; mais, à réaliser cette « union des contradictoires », il avait dépensé un effort de volonté tel que la fatigue mentale avait eu raison de son ambition, et qu'il avait pu craindre, pour l'une de ses deux facultés, une atrophie véritable :

Quand je me regarde intérieurement, il me semble que mon état d'esprit a changé, que j'ai détruit en moi un talent, celui de l'orateur et du rhétoricien. Mes idées ne s'alignent plus par files comme autrefois ; j'ai des éclairs, des sensations véhémentes, des élans, des mots, des images ; bref, mon état d'esprit est bien plutôt celui d'un artiste que d'un écrivain. Je lutte entre les deux tendances, celle d'autrefois et celle d'aujourd'hui. Je tâche, par principe, d'aligner les idées à la Macaulay, et en même temps, je veux avoir l'impression vive de Stendhal, des poètes et des reconSTRUCTEURS. Cela fait que je cherche beaucoup ; je ne trouve pas toujours ; et ordinairement l'état nécessaire, quand j'y arrive, ne dure qu'une heure, une demi-heure, en tout cas, il me tue. *Probablement j'ai voulu allier deux facultés inconciliables*. Il faut choisir, être artiste ou orateur.

Je crois que j'ai mis le doigt sur mon mal. En effet, mon idée fondamentale a été qu'il faut reproduire l'émotion, la passion particulière à l'homme qu'on décrit, et de plus poser un à un tous les degrés de la génération logique, bref *le peindre à la façon des artistes et en même temps le construire à la façon des raisonneurs*. L'idée est vraie. de plus, quand on peut la mettre à exécution, elle produit des effets

puissants. je lui dois mon succès ; mais elle démonte le cerveau, et il ne faut pas se détruire.

On voit exactement en quoi consiste le rôle de la volonté, ou, si l'on y tient, de l'artifice, — mais le naturel est toujours une conquête de la volonté, — dans la formation du style de Taine. Il consiste non pas du tout à avoir forgé de toutes pièces, et contrairement au vœu de la nature et à ses tendances instinctives, une langue puissamment colorée, dont les couleurs et les images fussent en quelque sorte rapportées du dehors, mais bien au contraire, à avoir « utilisé » des dons naturels et préexistants, à avoir « allié deux facultés » peut-être « inconciliables », celle de l'artiste et celle de l'analyste. Le « lyrisme » de Taine, avec tout ce que ce mot comporte de sensibilité ardente, d'imagination opulente, s'est transposé dans l'ordre déductif et impersonnel ; il a été jeté, si l'on peut ainsi dire, dans le moule des développements réguliers et des constructions classiques. Mais, en se réduisant au ton et à l'allure de l'analyse oratoire, il a gardé un peu de sa substance originelle. De là l'éclat de ce style ; de là son mouvement continu et comme perpétuellement frémissant ; de là son accent, sa couleur poétiques ; de là aussi sa puissance et son impérieuse personnalité ; de là enfin sa savante et savoureuse complexité. Un disciple et un ami de Taine, Émile Boutmy, l'a dit avec une heureuse justesse : « Taine avait une imagination germa-

nique, administrée et exploitée par une raison latine. »

Et quelle a été la conclusion pratique de l'examen de conscience littéraire auquel, vers le milieu de sa carrière d'écrivain, nous avons vu Taine se livrer avec une si scrupuleuse probité ? La voici, non moins instructive que les considérants dont il l'avait fait précéder :

Si cela est vrai, il faut donc changer de style ; grande entreprise... Je finirai mon *Histoire de la Littérature anglaise* en gardant la première méthode. Mais l'ouvrage fini, je dois changer...

Ainsi il y a un genre littéraire de ce côté [du côté des notes prises et des impressions écrites au courant de la plume], exempt de fatigue, très bon en ce que les impressions, les idées y ont une fraîcheur, une sincérité extrêmes, c'est le genre de Stendhal et de ses notes. Le défaut, c'est d'être décousu et obscur, *de mal prouver*, d'être trop abrégé, *de ne jamais faire masse*.

Pourrais-je à côté de cela reprendre en d'autres sujets le genre explicatif et oratoire simple, le talent du professeur et du vulgarisateur, l'art de démontrer clairement et abondamment avec des classifications bien naturelles et bien tranchées ? Voilà ce qu'il faudrait retrouver pour le *Journal des Débats* et la *Revue [des Deux Mondes]*. Toute ma première éducation me l'avait enseigné, et il est possible que je le retrouve.

Il me semble que je puis me fier à cet examen de conscience et prendre la résolution que voici : achever mes trois chapitres ; remplacer ensuite mon style actuel par les notes courantes et par la classification simple. Employer les notes courantes pour mon *Angleterre contemporaine* et la classification simple pour la *Psychologie [l'Intelligence]* et les *Lois en histoire*.

Taine devait finir par répudier cette sorte de

dédoublement de son moi et de sa manière d'être et d'écrire, et par revenir à sa première méthode de style pour les *Origines de la France contemporaine*. Mais n'est il pas vrai que ce texte capital éclaire toute son œuvre, et nous explique tout ensemble les caractères originaux de son style et les démarches intimes de sa pensée ?

III

Pénétrons plus avant encore, si c'est possible, dans l'intimité de cette pensée, et tâchons d'en saisir, sur quelques points essentiels, les secrets ressorts. La *Correspondance* nous en fournit les moyens.

Il y a, dans la vie intellectuelle et morale de tout penseur moderne une question préalable et, si l'on peut ainsi dire, centrale à se poser. Car, de la réponse que l'on fait, et qu'il a faite lui-même, à cette question, tout dépend étroitement : la qualité et l'espèce de sa philosophie ses vues sur le monde et sur la vie, sur l'homme individuel et sur l'homme social, sur la morale et sur la science. Si l'on peut déterminer avec précision son attitude à l'égard de la religion, et non pas seulement son attitude officielle, mais son attitude intérieure, ses raisons vraies, ses raisons profondes de croire ou de ne pas croire, ce n'est pas seulement la nature même et l'orientation tout entière de sa pensée que l'on embrasse et que

l'on juge, c'est encore son être le plus intime et le fond même de son âme que l'on touche.

Jusqu'ici, une certaine obscurité, en ce qui concerne Taine, planait sur cette question. Égaré par certains indices, j'avais cru personnellement qu'aux environs de la vingtième année, le futur auteur des *Origines* avait eu une « crise religieuse » sinon plus longue, tout au moins plus douloureuse que celle qui fit sortir Renan de Saint-Sulpice. Je dois bien reconnaître aujourd'hui que je m'étais un peu trompé : la crise fut plus précoce et beaucoup plus superficielle que je ne l'avais supposé. Un document de première importance publié par les éditeurs de la *Correspondance* nous renseigne à cet égard sobrement, mais avec une très suffisante netteté. C'est une sorte de confession intellectuelle datée du 6 mars 1848, — Taine allait avoir vingt ans, — et qui servait d'introduction à un travail personnel intitulé : *De la destinée humaine*. Le jeune homme y résumait, « pour les retrouver plus tard », « les changements, les incertitudes et les progrès de sa pensée » depuis cinq ans.

Jusqu'à l'âge de quinze ans, j'ai vécu ignorant et tranquille. Je n'avais point encore pensé à l'avenir, je ne le connaissais pas ; j'étais chrétien, et je ne m'étais jamais demandé ce que vaut cette vie, d'où je venais, ce que je devais faire...

La raison apparut en moi comme une lumière : je commençai à soupçonner qu'il y avait quelque chose au delà de ce que j'avais vu ; je me mis à chercher comme à tâtons dans les ténèbres. Ce qui tomba d'abord devant cet esprit d'exa-

men, ce fut ma foi religieuse. Un doute en provoquait un autre ; chaque croyance en entraînait une autre dans sa chute . Je me sentis en moi-même assez d'honneur et de volonté pour vivre honnête homme, même après m'être défait de ma religion. *J'estimai trop ma raison pour croire à une autre autorité que la sienne* ; je ne voulus tenir que de moi la règle de mes mœurs et la conduite de ma pensée ; je m'indignai d'être vertueux par crainte et de croire par obéissance. *L'orgueil et l'amour de la liberté m'avaient affranchi.*

Les trois années qui suivirent furent douces...

Nous voilà évidemment un peu loin, en dépit de quelques vagues réminiscences, trop naturelles en un pareil sujet, de Jouffroy et de sa « nuit de décembre », — cette nuit célèbre dont Taine, un peu plus tard, devait si remarquablement parler. Rappelons-nous : « M. Jouffroy a raconté lui-même sa conversion, et comment de chrétien il devint philosophe. Ce ne fut point une découverte tranquille, mais une révolution sanglante. Dans de pareilles âmes, les dogmes déracinés arrachent et emportent avec eux les parties les plus vives et les plus sensibles du cœur. » On n'en peut dire autant de la « conversion » de Taine. Ce ne fut point une révolution sanglante, mais une découverte tranquille. Il n'avait d'ailleurs que quinze ans, et il ignorait alors tout, ou à peu près tout, du christianisme ; surtout, il ne l'avait point vécu, ou il ne l'avait point vu vivre autour de lui ; un certain nombre de dispositions morales, quelques maigres souvenirs de catéchisme, peut-être quelques lectures historiques ou doctrinales, c'est

à cela sans doute que se bornait sa juvénile « expérience religieuse ». Quoi d'étonnant que de ce mince viatique aient eu promptement et facilement raison les mille suggestions concordantes des lectures habituelles, des relations sociales, et surtout la fougue ombrageuse d'une jeune pensée, déjà consciente de sa force, et avide de se suffire à elle-même ? « L'orgueil et l'amour de la liberté l'avaient affranchi. »

Ce fut cet orgueil intellectuel qui le soutint durant les trois douces années qui suivirent. « Je ne songeais qu'à agrandir mon intelligence, à augmenter ma science, à acquérir un sentiment plus vif du beau et du vrai. » Déjà philosophe d'instinct, sans avoir lu les philosophes, il « cherchait toujours les vérités générales », « osant, dans son inexpérience et dans son audacieuse confiance, essayer une foule de questions », mais bientôt rappelé, par son insuccès même à la modestie et « au bon sens ». « Je compris qu'avant de connaître la destinée de l'homme, il fallait connaître l'homme lui-même. Alors naquirent mes premières idées de philosophie. Elles se développèrent pendant tout le temps que je passai dans la classe de rhétorique [1846-47]. »

Ce fut alors que je revins à la vraie philosophie et aux questions importantes que j'avais déjà considérées au début de ma raison. Malgré la chute de mon christianisme j'avais conservé les croyances naturelles, celle de l'existence de Dieu, celle de l'immortalité de l'âme, celle de la loi du devoir. J'en vins à examiner sur quels fondements j'appuyais ces

croyances ; je trouvai des probabilités et aucune certitude : je trouvai faibles les preuves qu'on en donnait ; il me sembla que l'opinion contraire pouvait contenir une part égale de vérité ; ou plutôt, il me sembla que toutes les opinions étaient probables ; je devins sceptique en science et en morale ; j'allai jusqu'à la dernière limite du doute, et il me sembla que toutes les bases de la connaissance et de la croyance étaient renversées.

Je n'avais lu encore aucun philosophe ; j'avais voulu conserver une liberté entière à mon esprit, une indépendance complète à mon examen. Aussi *j'étais plein à ce moment d'une joie orgueilleuse* ; je triomphais dans mes destructions ; je me complaisais à exercer mon intelligence contre le vulgaire ; *je me croyais au-dessus de ceux qui croyaient*, parce que, lorsque je les interrogeais, ils ne me donnaient aucune bonne preuve de leur croyance : j'allais toujours plus avant, jusqu'à ce qu'un jour je ne trouvai plus rien debout.

Je fus triste alors ; je m'étais blessé moi-même dans ce que j'avais de plus cher ; j'avais nié l'autorité de cette intelligence que j'estimais tant. Je me trouvais dans le vide et dans le néant, perdu et englouti. Que pouvais-je faire ?...

Ce fut le vrai moment de la vraie crise. Crise philosophique, et non pas crise religieuse ; crise d'intelligence, et non pas crise de conscience. Le christianisme est bien loin désormais, et on ne lui fera même plus l'honneur d'examiner les solutions qu'il propose. Cependant, il fallait vivre et penser. Et dans cette âme pleine d'activité et de sève, extraordinairement avide de science certaine, faite pour croire, et non pour douter, « préservée » d'ailleurs par sa volonté « de ces passions brutales qui aveuglent et étourdissent l'homme », le scepticisme ne pouvait être que provisoire. « Toute mon âme se tournait donc

vers le besoin de connaître, et elle se consumait d'autant plus qu'elle réunissait toutes ses forces et tous ses désirs sur un seul point. »

Pendant les premiers mois de la classe de philosophie [1847 1848], cet état me fut insupportable ; je ne trouvais que des doutes et des obscurités. Je ne voyais que des contradictions dans les philosophes : je jugeais leurs preuves puériles ou incompréhensibles.. Moi-même, irrité de l'inutilité de mes efforts, je me jouais de ma raison. je me complus à soutenir le pour et le contre ; je mis le scepticisme en pratique. Puis, fatigué des contradictions, je mis mon esprit au service de l'opinion la plus nouvelle et la plus poétique : je défendis le panthéisme à outrance ; je m'attachai à en parler en artiste ; je me complus dans ce monde nouveau et, comme par jeu, j'en explorai toutes les parties. Ce fut mon salut.

« L'opinion la plus nouvelle et la plus poétique » : on ne saurait trop admirer la parfaite candeur et l'absolue sincérité de ce fragment d'autobiographie morale. Ce qu'il n'avait trouvé ni dans le christianisme, tel qu'il le connaissait, — en dépit de Chateaubriand, — ou tel qu'on le lui avait présenté jusqu'alors, ni dans les doctrines philosophiques, je veux dire quelque chose qui, avant même de satisfaire sa raison, satisfît son instinct de poète, son imagination et sa sensibilité d'« artiste », il le trouvait dans le panthéisme ; et ce fut là, à n'en pas douter, — l'aveu est formel, — la raison déterminante, la raison foncière de son choix. Impossible de faire plus clairement entendre qu'en pareille matière, l'intelligence

pure authentique et légitime après coup les aspirations et les besoins de la sensibilité.

Quoi qu'il en soit, le jeune homme avait enfin trouvé le point fixe qu'il cherchait depuis si longtemps. De ce point de vue nouveau, « la métaphysique lui parut intelligible et la science sérieuse » ; il put « embrasser tout l'horizon philosophique, comprendre l'opposition des systèmes » ; il « aperçut l'enchaînement et l'ensemble ». Il « possédait d'ailleurs la méthode », et il « se mit avec ardeur au travail ». Les dernières lignes de cette confession sont fort belles, et peignent au vif la haute personnalité morale qui s'y traduit :

Aujourd'hui j'expose ce que je crois avoir trouvé ; mais en ce moment même, je prends l'engagement de continuer mes recherches, *de ne m'arrêter jamais, croyant tout savoir*, d'examiner toujours de nouveau mes principes ; c'est ainsi seulement qu'on peut arriver à la vérité.

Il y a un point sur lequel ce noble engagement de la vingtième année n'a pas été pleinement tenu. Taine a plus d'une fois rencontré le christianisme sur sa route ; il l'a observé, il l'a étudié¹, et je

1. Pendant sa seconde année d'École normale, il avait complété ses études de philosophie par des recherches sur le christianisme. (*Correspondance*, t. I, p. 119-120) — J'ai eu entre les mains quelques-unes des notes qu'il avait prises sur ce sujet : elles m'ont paru quelque peu rapides, et je crois qu'un spécialiste en ces sortes de questions trouverait l'enquête poursuivie par le jeune philosophe sur les origines chrétiennes bien incomplète et superficielle. Je sais qu'en pareille matière, comme du reste dans toutes les sciences dites morales, l'état d'esprit avec lequel

n'oublie pas l'émouvant hommage qu'il lui a rendu dans les *Origines* ; et néanmoins, l'on peut dire qu'à cet égard il n'a pas « examiné de nouveau ses principes » : il en est resté, au fond, tout au fond, sur la question religieuse, à ses impressions de la quinzième année. Si scrupuleux par ailleurs, il négligea de l'être sur ce point. En 1849, « majeur depuis huit jours », il se déclarait « incapable de voter pour deux raisons. La première, — écrivait-il à Paradol, — est que, pour voter, il me faudrait connaître l'état de la France, ses idées, ses mœurs, ses opinions, son avenir. Car le vrai gouvernement est celui qui est approprié à la civilisation du peuple. Il me manque donc un élément empirique, pour juger du meilleur gouvernement actuel. Je ne sais ce qui convient à la France. » Admirable — et un peu puéril — scrupule, — car enfin, une vie entière suffirait-elle à bien remplir cet idéal programme ? — et scrupule qu'on eût souhaité retrouver dans un ordre d'idées plus digne de lui. Comment un esprit aussi consciencieux, aussi pénétrant, aussi élevé que celui de Taine n'a-t-il pas senti que, pour répudier définitivement une croyance, une doctrine qui a soutenu la vie morale de tant de nobles âmes et de hautes intelligences,

on aborde telle ou telle étude importe beaucoup plus que l'examen détaillé, approfondi des textes et des questions : encore faut-il qu'on ne puisse pas nous reprocher d'avoir, même involontairement, négligé tel aspect essentiel des questions étudiées.

il y avait lieu de la soumettre à un examen plus approfondi que celui d'où, à quinze ans, il était, si promptement, sorti résolument incrédule ? « Peu de personnes, a dit profondément Renan, peu de personnes ont le droit de ne pas croire au christianisme. » Ce droit, Taine ne l'a jamais sérieusement acheté.

C'est qu'à vrai dire la foi nouvelle qu'il a embrassée de toute son ardeur à vingt ans est devenue aussitôt en lui une religion véritable. Il faut lire, dans la *Correspondance de jeunesse*, les lettres éloquentes qu'il adresse à Paradol pour le convertir à ses croyances ; il faut entendre de quel ton de tristesse passionnée il gourmande, nouveau Polyeucte, — le rapprochement est de lui, — le mobile et si cher ami qu'il veut sauver du scepticisme, et qu'il surprend en flagrant délit de « nonchalance pour la vérité » : « Regarde, mon ami, combien tu es déjà malheureux, combien cette ardeur pour l'action, cette sensualité de désirs, cette fougue irréfléchie qui erre de tous côtés, ne sachant où se prendre et cherchant à se fixer, combien tout cela affaiblit ton corps, ta volonté et ta pensée... Que puis-je, sinon te donner mon exemple ?... Je saurai, je croirai ! Je sais déjà et je crois ! Ah ! si tu voulais ! » Et ailleurs : « Avec mon adoration pour les vérités de raison et la confiance absolue que j'ai dans le pouvoir de l'intelligence, je ressemble à un catholique qui ne sait parler que de l'Église et de la

foi. Mais, du moins, je puis prouver ce que j'avance... » Et ailleurs enfin : « Mon bon ami, que tu as raison de trouver la science mystique ! La nature est Dieu, le vrai Dieu, et pourquoi ? Parce qu'elle est parfaitement belle, éternellement vivante, absolument une et nécessaire. N'est-ce point parce que leur Dieu est tel, que les chrétiens l'aiment ? Et si nous n'en voulons point, c'est que ses caractères humains l'avalissent jusqu'à en faire un roi, ou un amant... Ceux qui nient que ce Dieu puisse être adoré ignorent les ravissements de la science. L'homme qui, parcourant les lois de l'esprit et de la matière, s'aperçoit qu'elles se réduisent toutes à une loi unique, qui est que l'Être tend à exister ; qui voit cette nécessité intérieure, comme une âme universelle, organiser les systèmes d'étoiles, pousser le sang de l'animal dans ses veines, porter l'esprit vers la contemplation de l'infini ; qui voit le monde entier sortir vivant et magnifique d'un unique et éternel principe, ressent une joie et une admiration plus grandes que le dévôt agenouillé devant un homme agrandi... » C'est déjà l'« hymne » célèbre qui termine les *Philosophes classiques*.

Les religions se rendent rarement justice les unes aux autres ; elles se méconnaissent souvent et ne se comprennent pas toujours. La rivalité de leurs ambitions et de leurs espérances nuit à la sérénité de leur pensée, à la lucidité de leur regard. Cette religion de la science, dont

Tainé fut un des prophètes, — car déjà il confond, comme il le fera toute sa vie, la « science » et la « philosophie », — cette religion de la science ne pouvait faire exception à la loi commune. Dans les lettres de jeunesse, notamment, le mépris à l'égard du christianisme s'étale d'une manière parfois bien naïve. « Je t'en supplie, écrit Tainé à Paradol, ne reste pas où tu en es. Les chrétiens eux-mêmes, Descartes, Malebranche, sont supérieurs à toi en ce moment ; cela n'est pas honorable. » Une autre fois, il lui écrit : « Tu as bien souffert en entendant ton jeune ami dire : « Qui sait si en mourant je n'appellerai pas un prêtre ? » Avec tes opinions chancelantes et probables, es-tu sûr que tu n'en feras pas autant ? Ne ris pas. M. Gratry, élève des plus distingués de l'École polytechnique, ayant obtenu le prix de philosophie au concours, adepte passionné de Saint-Simon pendant longtemps, s'est fait prêtre catholique ; il est notre aumônier maintenant. *Cela est terrible à penser*, n'est-ce pas ? » Et il ajoute un peu plus loin : « Mon Dieu n'a rien de commun avec le *Dieu-bourreau du christianisme*, ni le Dieu-homme des philosophes du second ordre. » Accent à part, on pourrait croire que l'*Encyclopédie* a passé par là. De fait, à cette chaleur de conviction personnelle se joint l'ardeur du prosélytisme. Ce ne sont pas seulement ses deux grands amis, Paradol et Édouard de Suckau qu'il entretient dans le culte du vrai Dieu selon Marc-Aurèle,

Spinoza et Hegel. et dans la bonne doctrine : par eux il essaye d'en atteindre d'autres, Gréard, About, Crouslé : « Je dirais donc à notre Gréard : Le vrai Dieu a ce que tu aimes dans le Dieu chrétien ; il n'a pas ce que tu y méprises... » « Vois Edmond [About]... C'est une force capable de se porter de tous côtés... Je l'ai vu étudier Platon et Aristote pendant un mois de suite ; le plaisir de battre les catholiques en ferait pour six mois un bénédictin. Il est surtout agissant et militant. *C'est de ce côté qu'il faut lui représenter les choses.* » « Crouslé est bien disposé. Plantes-y le bon grain. Notre puissance est bien petite. Plus tard, peut-être ?... » En attendant, — il est juste d'ajouter que nous sommes aux fâcheuses premières années du Second Empire, — les choses et les hommes du catholicisme ont en lui un observateur détaché, ironique et peu indulgent. Au sortir de l'École normale, Taine est nommé suppléant de philosophie à Nevers : « l'aumônier, déclare-t il, a plus d'esprit, mais c'est un coquin ; » « l'évêque est dangereux » ; notre philosophe avoue d'ailleurs qu'il a « un bon recteur *quoique* prêtre », et il écrit sans sourciller : « le grand étouffoir, le clergé ». Un autre jour, il dit à sa mère et à ses sœurs : « A propos, nous sommes allés en corps écouter aujourd'hui un *Te Deum*. Quelles singeries ! » Ne nous étonnons pas de ce ton voltairien : pour le futur auteur des *Philosophes classiques*, toute l'histoire des six derniers

siècles se ramène à « une grande guerre contre l'Église et le dogme. » « J'ai beau regarder, ajoute-t-il, je ne vois de science possible que comme une guerre. » « Tu peux faire de Marc-Aurèle, écrit-il à Édouard de Suckau, un livre charmant, qui sera lu, qui fera des honnêtes gens. des païens (*c'est la même chose*), des philosophes (*encore la même chose*)... Marc-Aurèle... est un Jésus Christ païen. » « Marc-Aurèle est mon catéchisme », disait-il encore. Et à près de quarante ans de là, il écrivait à son ami Émile Boutmy : « J'avais emporté mon Évangile, Marc-Aurèle : c'est notre Évangile, à nous autres qui avons traversé la philosophie et les sciences : il dit aux gens de notre culture ce que Jésus dit au peuple. Mettez-le sur votre table de nuit ou sur un coin de votre bureau, et lisez-en trois ou quatre phrases tous les jours ; elles suffiront pour alimenter votre rêverie pendant toute la journée... Voilà bien le testament suprême de toute l'antiquité, d'un monde plus sain que le nôtre... Un vieillard comme moi y trouve juste, avec la saveur parfaite, l'aliment final qu'il lui faut. » Le ton a quelque peu changé ; mais la pensée est restée la même. Elle devait rester la même jusqu'au bout.

Nous en avons encore une preuve, singulièrement éloquente, émouvante même, dans la lettre, — qui va devenir historique, — de Taine à M. Bourget sur *le Disciple*. Jusqu'à quel point,

en composant son personnage d'Adrien Sixte, le romancier avait-il songé à l'auteur de *l'Intelligence* ? Ce qui est certain, c'est que plusieurs des traits du caractère fictif s'appliquaient trop bien à l'homme réel et vivant, pour que celui-ci ne se sentit pas directement visé. La philosophie générale de Sixte, n'était-ce pas la sienne ? Le déterminisme absolu que professait le maître de Greslou, n'est-ce pas, en des formules souvent bien voisines des siennes propres, la doctrine que lui-même avait si fermement embrassée ? N'allait-il donc pas, en lisant le roman, se trouver, idéalement, dans une situation morale assez analogue à celle d'Adrien Sixte, ayant entre les mains la sinistre confession de son déplorable « disciple » ? Et l'inquiétante question de la responsabilité morale encourue par l'écrivain qui pense pour ainsi dire tout haut, sans se soucier des conséquences possibles de ses idées, n'allait-elle pas se poser devant lui avec une impérieuse acuité ? En un mot, n'était-ce pas sa vie et son œuvre tout entière qu'il allait avoir à juger d'ensemble et presque directement ? — La lettre de Taine répond, non pas complètement, mais d'une façon bien suggestive, à ces questions. Sous l'objectivité et l'impersonnalité volontaires de la forme, on sent le frémissement de l'âme qui a été atteinte plus profondément qu'elle ne veut le laisser paraître ; on sent l'homme qui s'est reconnu, et qui ne veut pas se reconnaître, et qui trouve, dans son

moi présent mille raisons spécieuses de ne pas reconnaître le moi d'autrefois. Il avoue d'ailleurs, et à plus d'une reprise, la blessure intime :

... Pour l'effet d'ensemble, il m'a été très pénible, *je dirai presque, douloureux*. Deux impressions surnagent, et, à mon sens, toutes deux sont regrettables.

La première, surtout pour les gens qui n'ont pas des convictions fortes et bien raisonnées en fait de morale, c'est que Greslou mérite de l'indulgence, il n'est qu'à demi-coupable. Beaucoup de jeunes gens non encore enracinés dans la vie et tous les hommes plus ou moins *déracinés* [ou le voit, l'expression, qu'un autre a rendue célèbre, est de Taine] le trouveront intéressant, presque sympathique.. « Pour le philosophe, dit M. Sixte, il n'y a ni crime, ni vertu.. La théorie du bien et du mal n'a d'autre sens que de marquer un ensemble de conventions quelquefois utiles, quelquefois puériles » Là-dessus, et avec l'autobiographie de Greslou à l'appui, nombre de lecteurs et de lectrices garderont vaguement dans l'arrière-fond de leur esprit la formule de Sixte; ils l'admettront ou du moins ils la toléreront comme la conclusion du livre, et cette conclusion est contre la morale.

La seconde impression sera surtout celle des gens engagés dans la vie pratique et munis de convictions morales bien arrêtées. Ils se sentiront pris, comme les premiers, dans l'engrenage de votre horlogerie psychologique, mais ce qu'ils éprouveront, quand ils seront tirés par le jeu des rouages, sera de la répugnance, et non de la complaisance; et, enfin, quand ils verront le grand ressort central de tout le mécanisme, je veux dire la théorie des lois naturelles et le déterminisme, ils s'y heurteront, ils voudront le briser. *Ils nieront la vérité capitale qui régit toutes les sciences...* Ils jugeront que le déterminisme psychologique absout le crime... et leur conclusion sera contre la science.

Discrédit de la morale, ou discrédit de la science, voilà les deux impressions totales que laisse le livre. Je viens de les éprouver une seconde fois, à la seconde lecture, elles alternaient en moi, et j'en ai souffert.

Est-ce bien, ou plutôt est-ce surtout de cela que Taine a « souffert » en lisant *le Disciple* ? Écoutons-le opposer, sans le dire, son propre portrait à celui de Sixte :

A mon avis, l'origine de cette erreur est dans la façon dont vous avez conçu Sixte, le représentant de la science moderne. Vous lui avez donné un cerveau insuffisant et une éducation scientifique insuffisante. Il ne connaît que des superficies. Il a suivi des cours, il a lu des livres, rien de plus.

En fait d'études sur le monde moral, il n'a pas fait une seule monographie historique, une seule de ces préparations anatomiques par lesquelles on étudie, de première main, avec ses propres yeux, un homme, une affaire, un fragment de société actuelle ou ancienne. On n'a pas le droit de parler sur une science spéciale, si l'on n'a pas travaillé soi-même, par des recherches originales et avec des procédés techniques, sur une ou plusieurs questions de détail. Bien plus, Sixte s'est interdit systématiquement l'expérience ; il ne lit pas les journaux, il n'a pas voyagé : sur le monde social, politique, littéraire, commerçant, industriel, sur les types humains que ce monde comporte il en sait moins que l'épicier le plus borné et le paysan le plus obtus. Et avec cette ignorance colossale, il se permet de conclure sur le monde social et le moral, de réduire la notion du bien et du mal à une conviction utile ou puérile ! *Un vrai savant, un philosophe n'a jamais parlé ainsi.* Voyez sur la même question ce que disent Stuart Mill et Herbert Spencer. Les noms de bon et de mauvais, de vice et de vertu, ne sont pas des termes de convention, des qualifications arbitraires ; ils expriment l'essence des actes et des individus. Car on ne peut considérer l'individu à part que par une abstraction ou suppression factice ; l'individu humain n'existe que dans la société et par elle ; autant vaudrait, en décrivant une cellule dans un organisme, omettre et nier la liaison de la cellule à l'organisme ; elle vit de lui, du sang qu'il lui apporte, de la santé générale du tout ; même générale et philosophique, à la façon de Sixte, elle n'a commencé et ne continue

à penser que par l'intégrité permanente de tout le système, grâce aux tribunaux et aux gendarmes... Si, par ses déchets, elle empoisonne quelque autre cellule, elle a tort, elle rend à l'organisme le mal pour le bien, du pus en échange du sang. Sixte s'en aperçoit trop tard ; *ses remords sont légitimes. Je lui conseille, pour compenser le mal qu'il a fait, d'étudier l'histoire du droit, des institutions, des vérités économiques et sociales, d'aboutir lui-même à quelque écrit sur les mœurs et la morale.*

Il n'aura pas besoin pour cela de renoncer au déterminisme psychologique, au contraire ; selon moi, impossible sans le déterminisme de fonder le droit de punir, la justice du châtimement ; là-dessus, relisez, dans l'*Examination of sir W. Hamilton's Philosophy*, l'admirable chapitre de Stuart Mill. Personnellement, dans les « *Origines de la France contemporaine* », j'ai toujours accolé la qualification morale à l'explication psychologique, dans le portrait des Jacobins, de Robespierre, de Bonaparte ; mon analyse préalable est toujours rigoureusement déterministe, et ma conclusion terminale est rigoureusement judiciaire...

Et rappelant que « plus une école est déterministe, plus elle est rigide en morale », il concluait, comme il eût conclu jadis : *A mon gré, la vraie science, la philosophie complète conclut non comme Sixte, mais comme Marc-Aurèle.* Mais, en dépit de cette assurance, il semble bien qu'il conservât quelque inquiétude. Car il ajoutait, avec mélancolie, mais non sans clairvoyance :

Pardonnez-moi mon opposition : elle vient de ce que *votre livre m'a touché dans ce que j'ai de plus intime...* Je ne conclus qu'une chose, c'est que le goût a changé, que ma génération est finie, et je me renfonce dans mon trou de Savoie. Peut être la voie que vous prenez *votre idée de l'inconnaissable, d'un au delà d'un noumène*, vous conduira-t-elle vers un port mystique, vers une forme du christia-

nisme. Si vous y trouvez le repos et la santé de l'âme, je vous y saluerai non moins amicalement qu'aujourd'hui...

Ce « port mystique », s'il en était, pour son compte, un peu rapproché, peut-être, dans la dernière période de sa vie, il était encore bien loin d'y entrer résolument. Personne n'a été plus réfractaire que Taine aux notions d'« au-delà », d'« inconnaissable », de « noumène ». L'œuvre de Kant, qu'il connaissait fort bien, était pour lui non avenue. « Qu'il laisse là, disait-il de Berthelot, qu'il laisse là son Kant, un philosophe surfait dont pas une théorie n'est debout aujourd'hui et qu'Herbert Spencer, Stuart Mill, toute la psychologie positive ont relégué à l'arrière-plan derrière Hume, Condillac et même Spinoza. » « J'ai lu l'ouvrage (la *Critique de la raison pure*) écrivait-il à Max Muller, la plume à la main, dans ma jeunesse, et à mesure que j'avancais en âge, les objections se sont multipliées dans mon esprit. » « Je diffère, écrivait-il encore, je diffère absolument de Spencer sur le fond des choses ; je ne crois point du tout qu'il soit inconnaissable ; surtout, je n'admets point que le fond de l'esprit soit inconnaissable. » « Je n'ai aucune disposition mystique », déclarait-il à un autre correspondant, et je crois qu'il se trompait sur lui-même, et qu'il avait vu plus clair en lui, le jour où il exposait à Paradol les principes d'un mysticisme scientifique et « raisonnable ». Mais

le mysticisme, il le plaçait dans l'ordre de la connaissance rationnelle : ce qu'il appelait, d'un mot d'ailleurs inexact, la Science, lui inspirait les mêmes transports, les mêmes « ravissements », la même infinie confiance, que sa religion au plus enthousiaste des croyants. On nous rapporte à cet égard un mot qui le peint tout entier : « Je suis le contraire d'un sceptique, — c'est M. Chevrillon, son propre neveu, qui parle, — nous dit-il un jour, tout à la fin de sa carrière. Je suis un dogmatique. *Je crois tout possible à l'intelligence humaine.* Je crois qu'avec des données suffisantes, celles que pourront fournir les instruments perfectionnés et l'observation poursuivie, on pourra tout savoir de l'homme et de la vie. *Il n'y a pas de mystère définitif.* » Telle était l'origine de son opposition intime au catholicisme, et cela dans les moments mêmes où il en parlait avec le plus d'intelligente sympathie : on se rappelle les pages célèbres qui, dans les *Origines*, terminent les chapitres sur l'Église ; d'un accent moins âpre, elles affirment aussi nettement que le premier article publié dans la *Revue des Deux Mondes* par Taine, l'opposition radicale, absolue de « la conception scientifique » et de « la conception catholique du monde ». Sur ce point essentiel, il n'a jamais varié, et, à cinquante ans d'intervalle, l'état d'esprit de sa quinzième année, tel qu'il s'exprime dans le morceau sur la *Destinée humaine*, lui dictait encore les mêmes conclusions.

Ce n'est pas que, parfois, il n'ait eu, semblait-il, quelque regret d'en être réduit à maintenir ses anciennes conclusions. Ne nous laissons pas de citer les *Origines* : « *Il n'y a que lui le christianisme] pour nous retenir sur notre pente natale... Ni la raison philosophique, ni la culture artistique et littéraire, ni même l'honneur féodal, militaire et chevaleresque, aucun code, aucune administration, aucun gouvernement ne suffit à le suppléer dans ce service.* » Qu'est-ce à dire ? Et comment concilier tout cela ? Jadis, c'est tout le christianisme qu'il répudiait en bloc : et le protestantisme ne trouvait pas plus grâce à ses yeux que le catholicisme : « Oh ! cher ami, écrivait-il en 1856 à Paradol, ne nous rends pas protestants, laisse-nous voltairiens et spinozistes... Arrière les bouchers, les fanatiques, les trembleurs, les puritains, les inventeurs du *cant*. Gardons la moquerie, la hardiesse d'esprit, voire les licences de l'École. » Quelques années plus tard, — il avait vu l'Angleterre et longuement étudié la littérature et la civilisation anglaises, — ses idées s'étaient modifiées sur ce point. Dans des notes personnelles, qui sont datées d'octobre 1862, et qu'on nous a conservées, il disait :

J'ai bien un idéal en politique et en religion ; mais je le sais impossible en France ; c'est pourquoi je ne puis avoir qu'une vie spéculative, point pratique. Le protestantisme libre comme en Allemagne sous Schleiermacher, ou à peu près comme aujourd'hui en Angleterre. . Mais le protestantisme est contre la nature du Français... Rien à faire,

sinon... à amoindrir la violence du catholicisme et de l'anticatholicisme, à vivoter avec des tempéraments...

Que Taine n'a-t-il profité de ses voyages en Angleterre pour étudier sur place les choses et les hommes du mouvement d'Oxford ! Peut-être cette étude l'eût-elle amené à modifier également ses vues sur la nature et sur l'avenir du catholicisme. Mais visiblement, il a ignoré et Wiseman, et Manning, et même cet admirable Newman. Les *Notes sur l'Angleterre*, qui ont été rédigées définitivement pendant la guerre, et publiées en 1871, ne font aucune allusion aux héros et aux événements de la renaissance catholique anglaise, et il est à tout le moins fâcheux que cet élément essentiel du problème religieux contemporain lui ait complètement échappé.

C'est donc uniquement du côté du protestantisme qu'il apercevait, « dans le lointain », entre « ces deux collaboratrices, la foi éclairée et la science respectueuse », un accord possible et souhaitable ; et cette idée, qui depuis longtemps, on l'a vu, lui tenait au cœur, est, on le sait, très nettement exprimée dans les *Origines* : elle en forme, si l'on peut dire, la conclusion philosophique et morale. Peu de mois après la publication des articles sur *l'Église*, il écrivait encore : « Pour la religion, ce qui me semble incompatible avec la science moderne, ce n'est pas le christianisme, mais le catholicisme *actuel* et

romain ; au contraire, avec le protestantisme large et libéral, la conciliation est possible. » Et l'on sait quel commentaire pratique il a, par ses funérailles protestantes, fourni à cette conception. Mais, d'autre part, il se rendait bien compte que le protestantisme, comme il l'avait dit, « est contre la nature du Français » ; et, pour tout concilier, ses exigences philosophiques, ses aspirations morales et ses observations d'historien réaliste et patriote, il eût été heureux de pouvoir dire du catholicisme ce qu'il disait du protestantisme. Il me semble que ce sentiment perce à plus d'une reprise dans la dernière partie des *Origines*¹. En 1887 il écrivait à sa femme : « Lisez, dans le *Scientific Monthly*, un article du Révérend Freemantel sur la conciliation du christianisme avec la science ; *plût à Dieu qu'un prêtre catholique français pût écrire de pareils articles !* Nous n'aurions pas les discours de M Madier de Montjau et autres de la dernière séance². » Mais les préventions de sa philosophie ne lui permettaient pas de s'attarder à ces regrets, et, en re-

1. Cf., entre autres passages, ces lignes qui terminent et résument le livre de *l'Église* : « Au demeurant, en France, le christianisme intérieur, par le double effet de son enveloppe catholique et française, s'est réchauffé dans le clergé, surtout dans le clergé régulier, mais il s'est refroidi dans le monde, et c'est dans le monde surtout que sa chaleur est nécessaire » (T. XI p. 188.)

2. *Vie et Correspondance*, t. IV, p. 244-245. - Cf aussi p. 154 dans une lettre à M Charles Ritter, ses objections pratiques contre les illusions ou les espérances du protestantisme libéral.

mettant la question à l'étude, de les convertir en espérances. Le pas qu'il n'avait pas franchi, quelques-uns de ses disciples, plus complètement informés et moins prévenus, devaient le franchir après lui. Pour lui, il se débattait parmi ces douloureuses « antinomies » sans parvenir à les résoudre. Il n'est pas douteux que la vision très nette qu'il en avait n'ait fortement contribué à renforcer son pessimisme croissant des dernières années. Ce pessimisme, qui se répand avec une si large impartialité sur les diverses parties des *Origines*, s'exhale, plus âcre encore et plus direct, dans les lettres de la même époque. « Dégouté de ses drôles », — les Jacobins, — « regrettant le temps où, écrivant sur la littérature, il n'avait à décrire que de beaux talents et des sentiments fins », il se reprenait parfois, mais bien timidement, à l'espoir, en lisant, par exemple, les *speeches* de Macaulay : « Cela donne confiance en la raison humaine, — disait-il à Émile Boutmy, — en l'influence de cette raison sur les masses ; et vous savez si j'ai besoin d'y croire ! Toute l'époque que j'étudie me pousse dans le sens contraire ; il me semble toujours que je vis dans une maison de fous » Mais bientôt, il retombait à ses sombres pronostics « Je suis d'une génération qui finit. — écrivait-il à M. E.-M. de Vogüé, remplacez-nous ; en fait de politique et d'affaires publiques, vous n'aurez pas de peine à mieux faire ou à moins mal faire. Ce finale du

siècle en France est lamentable, et je ne parviens pas à m'y résigner... » Et à Gaston Paris : « Probablement j'ai eu tort, il y a vingt ans, d'entreprendre cette série de recherches ; elles assombrissent ma vieillesse, et je sens de plus en plus qu'au point de vue pratique, elles ne serviront à rien. » Et enfin à Émile Boutmy, dans l'avant-dernière lettre qu'on nous ait conservée de lui : « Je suis de votre avis sur M. N..., ses croyances, sa vertu, son bonheur, etc. Il est possible que la vérité scientifique soit au fond malsaine pour l'animal humain tel qu'il est fait ; de même tel organe singulier, anormal, une ouïe ou vue monstrueuse, excessive, non raccordée avec le reste, dans une baleine ou un éléphant. La seule conclusion que j'en tire, c'est que *la vérité scientifique n'est supportable que pour quelques-uns ; il vaudrait mieux qu'on ne pût l'écrire qu'en latin.* » Mais la vérité « pour quelques-uns », la vérité « malsaine » est-elle bien la vérité ? Taine ne semble point s'être posé la question. Mais que nous sommes loin ici des longs espoirs, des vastes ambitions et des fières intransigeances des *Philosophes classiques* ou de l'article sur Jean Reynaud !

IV

On voit toutes les précisions nouvelles que nous apporte la *Correspondance* pour l'étude de

la psychologie de Taine et pour l'histoire de sa pensée. Elle nous en apporte aussi, et de fort précieuses, pour l'histoire tout intérieure de son œuvre. Nos livres assurément sont ce qu'ils sont, une fois détachés de nous, et nous avons toujours mauvaise grâce à nous plaindre de voir méconnues les intentions qui nous les ont dictés et que nous avons cru y mettre. En venant s'encadrer dans la série historique, ils y prennent une signification que souvent nous n'avions pas prévue, et qu'il ne dépend plus de nous de modifier. L'arbre n'a plus aucun droit sur les fruits qu'il a laissé cueillir. Mais, d'autre part, il n'est pas indifférent, pour le jugement à porter sur l'écrivain, de connaître exactement le dessein qu'il s'est proposé, et de le voir pour ainsi dire à l'œuvre et en train de le réaliser. Des renseignements de ce genre abondent dans la *Correspondance*, et l'on peut y suivre, année par année, la genèse des œuvres successives de Taine, et se rendre un compte précis de sa méthode de travail.

Par exemple, il s'est décidé en décembre 1852 à concourir pour un prix académique : l'Académie venait de mettre au concours une étude sur Tive-Live. Entre temps, il achève ses thèses, les soutient, et le 24 juillet 1853, il peut écrire à son ami Cornélis de Witt : « J'ai lu une cinquantaine de volumes, plus les quinze cent soixante-dix-sept pages de Tive-Live, j'ai un paquet de notes, mon plan fait, et demain je commence à pondre mon

œuf. Cela durera six semaines ou deux mois, j'imagine. » Et après avoir résumé son plan, il ajoute : « La difficulté pour moi, dans une recherche, est de trouver un trait caractéristique et dominant duquel *tout peut se déduire géométriquement*, en un mot *d'avoir la formule de la chose*. Il me semble que celle de Tive-Live est la suivante : un orateur qui se fait historien. Tous ses défauts, toutes ses qualités, l'influence qu'a sur lui son éducation, sa vie, le génie de sa nation, de son époque, son caractère, sa famille, tout se rapporte à cela... » Ne saisit-on pas sur le fait ce besoin d'esprit que Taine a gardé jusqu'au bout, qui a été d'ailleurs une partie de sa force, et que, dès l'École normale, Vacherot lui reprochait déjà en ces termes : « Comprend, conçoit, juge et *formule trop vite. Aime trop les formules et les définitions* auxquelles il sacrifie trop souvent la réalité, sans s'en douter, il est vrai, car il est d'une parfaite sincérité ¹ ? » Et c'est bien le même homme qui, quelques années plus tard, donnant à son ami Guillaume Guizot des conseils pour sa carrière lui disait : « Je crois qu'un talent consiste dans un ensemble de qualités ordinaires, plus une ou deux facultés énormément développées. Vous en avez deux... Vous ferez quelque chose de supérieur quand vous vous servirez de ce don-là. *Je vois d'avance* mon Guillaume ; *j'aper-*

1. Cité par G. Monod, *Renan, Taine et Michelet*, p. 68.

çois la formule que j'aurai à trouver sur son compte : l'art oratoire au service de la finesse et de la grâce d'esprit. » « La formule que j'aurai à trouver... » : elle l'était déjà, et Taine, suivant son habitude, anticipait l'expérience.

L'*Essai sur Tite-Live* fut définitivement adopté et couronné par l'Académie au mois de mai 1855. A cette date, l'*Histoire de la Littérature anglaise* était déjà sur le chantier. L'origine du livre est fort curieuse. Très absorbé alors par des recherches de psycho-physiologie et, d'autre part, très désireux, pour vivre et pour se faire connaître, d'écrire pour le grand public, le jeune écrivain avait songé à tout concilier en composant un livre de psychologie sur Shakespeare, l'un de ses poètes favoris. « Si Hachette accepte mon livre sur Shakespeare, écrivait-il à son ami Édouard de Suckau, je m'enfoncerai dans ces questions-là .. C'est une recherche nouvelle qui pourrait s'appeler ainsi : Étude sur les causes principales des passions innées, sur leurs liaisons et sur leurs incompatibilités. » Il semble bien que l'idée de transformer cette étude particulière en une vaste étude d'ensemble soit venue de l'habile et perspicace éditeur auquel on devait déjà le *Voyage aux Pyrénées* et les *Philosophes classiques*. Taine accepta la proposition et se mit sur-le-champ à l'œuvre. Il la poursuivit durant de longues années, à travers d'autres menus travaux de critique et bien des misères de santé.

Mais il s'impatientait souvent de ne pouvoir, dans ce sujet d'histoire littéraire, philosopher comme il l'entendait : « J'ai fait, je crois, une sottise, disait-il un jour, en prenant cette *Histoire de la Littérature anglaise*. Le chemin est trop long pour arriver à la philosophie. C'est prendre par Strasbourg pour aller à Versailles. » Mais il n'oubliait pourtant pas son dessein primitif, qu'il définissait un peu plus tard en ces termes d'une juste et heureuse précision : « Mon idée principale était celle-ci : écrire les généralités et les particulariser par les grands hommes, laisser le fretin. Le but était d'arriver à une définition de l'esprit anglais. » Aussi les menus détails de l'érudition critique rebutaient-ils son impatience de généralisation : « J'hésite à faire cette *Histoire de la Littérature anglaise*, confiait-il, assez près du terme, à son ami Édouard de Suckau : ce sera trop long ; il faudra entrer dans des jugements sur de trop petits personnages. Les idées générales sont dans les grands hommes, et l'on n'a qu'à les répéter, quand on rencontre les petits ou les genres accessoires. Peut-être ne ferai-je qu'une suite d'articles sur les grands hommes et les grands genres [n'est-ce pas exactement ce qu'il a fait ?], une série de spécimens, au lieu d'une carte détaillée. » Toutefois, un scrupule le hantait. Jusqu'alors, il n'avait étudié l'esprit anglais que dans les livres : les définitions auxquelles il aboutissait ne risquaient-elles pas d'être bien abstraites, bien théoriques,

et, pour tout dire, assez peu conformes à la réalité humaine et vivante ? Il se résolut donc à aller les contrôler sur place. Le résultat n'était point douteux. Ils sont si rares ceux qui savent assez bien se déprendre de leurs idées pour ne pas voir à travers elles ce que nous croyons être la réalité ! « J'aurai fait un voyage fructueux, écrivait Taine à Édouard de Suckau ; ce qui me plaît surtout, c'est que les formules tirées de la littérature et de l'histoire se trouvent vraies. » Et, généralisant son cas, comme il aimait à le faire, il écrivait à Guillaume Guizot : « Tout ce que je vous dirai, c'est que j'ai pris de l'estime pour la littérature et les renseignements qu'elle peut donner... la vue des choses n'a point démenti les prévisions du cabinet ; elle les a confirmées, précisées, développées ; mais les formules générales restent, à mon avis, entièrement vraies. J'en conclus que les opinions que nous pouvons nous former sur la Grèce et la Rome antiques, sur l'Italie, l'Espagne... sont exactes, et qu'un historien possède dans les livres un instrument très puissant, une sorte de photographie très fidèle, capable de suppléer presque toujours à la vue physique des objets. » On retrouvera, comme l'on sait, l'écho de ces constatations, peut-être suspectes, et de ces généralisations dans l'*Introduction de l'Histoire de la Littérature anglaise*¹.

1. Voir à ce sujet le livre de M. Paul Lacombe, *la Psychologie des individus et des sociétés chez Taine historien des littératures* (Paris, Alcan, 1906).

L'ouvrage était fini à la fin de 1863. « Que de temps, écrivait-il, j'ai mis à ce livre ! Ai-je eu raison ? J'y ai appris beaucoup d'histoire. Mais la philosophie valait mieux, et certainement je vais y revenir. »

Il devait y revenir en effet, après quelques infidélités nouvelles. par la préparation et la publication de *l'Intelligence*, ce livre qu'il portait en lui depuis l'École normale. Mais au fait, l'avait-il jamais quittée ? Et la *Littérature anglaise* elle-même n'était-elle pas l'éloquente illustration et la longue démonstration, indéfiniment reprise, fortifiée et renouvelée, d'une théorie philosophique ? Personne ne s'y trompa, et lui-même en convenait : « L'assimilation des recherches historiques et psychologiques aux recherches physiologiques et chimiques, voilà, disait-il, mon objet et mon idée maîtresse. » Et aux critiques de son ami Cornélis de Witt, il répondait : « Crois-tu qu'on ferait le métier que je fais, si l'on ne croyait son idée vraie ? Non, cent fois non. Mieux vaudrait mille fois être banquier, épicier... Nous n'avons qu'une seule compensation, la croyance intime que nous sommes tombés sur quelque idée générale très large, très puissante, et qui, d'ici à un siècle, gouvernera une province entière des études et des connaissances humaines... Nous ne valons, nous ne vivons, nous ne travaillons, nous ne résistons que grâce à notre idée philosophique. »

Quand on croit avec cette ferveur à la toute-

puissance des idées abstraites, il est tout naturel que, dans un moment de grande crise nationale, on mette au service de la patrie commune les facultés qu'on peut avoir pour découvrir la vérité et pour la propager. C'est ce noble dessein qui a présidé à la lente élaboration de la dernière grande œuvre de Taine, ces *Origines* qui devaient tour à tour susciter des jugements si contradictoires et si passionnés. Je suis bien heureux, écrivait-il à un lecteur dans une lettre inédite, que l'*Ancien Régime* vous ait paru impartial : j'ai tâché d'être purement historique ; mais les hommes de parti ne veulent pas le croire. Avant-hier, un de mes amis légitimistes me faisait entendre que j'avais gardé des préjugés bourgeois contre l'Ancien Régime, et un autre, républicain, me disait : « Vous avez fait effort pour dire toute la vérité, mais on voit que vous insistez avec plaisir et préférence sur les vérités désagréables à la démocratie... » Il avait le droit de croire qu'il n'apportait à son enquête aucune espèce de parti pris politique. Son idéal, à cet égard, autant qu'on en peut juger par des notes datées de 1862, était fort modeste et se ramenait à fort peu de chose :

Les libertés locales ou municipales comme aujourd'hui en Belgique, en Hollande, en Angleterre, aboutissent à une représentation centrale. Mais la vie politique locale est contre la constitution de la propriété et de la société en France. Rien à faire, sinon à adoucir la centralisation excessive, à persuader au gouvernement, dans son propre intérêt, de laisser un peu parler.

Dans ces dispositions d'esprit, fort peu belliqueuses, et qui semblent avoir daté d'assez loin, il avait quelque mérite, en 1851, à refuser, « l'air retentissant de menaces de destitution », son approbation au coup d'État. « Je n'ai pas voulu, écrivait-il à sa mère, je n'ai pas voulu commencer ma carrière de professeur par une lâcheté et un mensonge. Chargé d'enseigner le respect de la loi, la fidélité aux serments, le culte du Droit éternel, j'aurais eu honte d'approuver un parjure, une usurpation, des assassinats. » Ce fut avec la même bravoure tranquille et candide qu'il s'exposa après la guerre aux injures et aux clameurs des partis : il s'agissait pour lui de « payer sa dette et d'être utile autant qu'il le pouvait » ; il se mit courageusement à l'œuvre sans se faire aucune illusion sur le sort qui l'attendait : « Mon prochain livre, — écrivait-il à sa femme dès 1872, en parlant de l'*Ancien Régime*, — mon prochain livre sera singulier, très anticlérical et très anti-révolutionnaire ; on va me tomber dessus des deux côtés ; mais j'ai bon dos... » Les lettres qui remplissent les deux derniers volumes de la *Correspondance* nous montrent l'historien presque tout entier absorbé par son énorme labeur qui s'allonge sans cesse devant lui, à l'affût de tous les documents imprimés ou manuscrits, connus ou inédits qui peuvent rentrer dans son enquête, très attentif aussi à l'impression que produisent ses jugements sur les esprits sérieux et

informés, très préoccupé, quand il rencontrait devant lui des critiques courtois et avisés, de leur faire mieux entendre sa pensée, de défendre et de leur faire accepter ses conclusions. Les écrivains d'autrefois publiaient souvent des « défenses » de leurs grands ouvrages ; tels Montesquieu et Chateaubriand. La *Défense des Origines* est dispersée dans les lettres des vingt dernières années de la vie de Taine. Toutes ces lettres sont du plus grand intérêt psychologique et historique, et font le plus grand honneur à la loyauté, à la conscience scrupuleuse, à la modestie aussi de l'historien philosophe. Qu'on en juge par ce fragment de lettre à M. Lemaître, en réponse à son article sur le *Napoléon* :

... Sur le manque de progrès et de développement dans mon portrait je croyais avoir suivi les étapes successives de sa conception de l'homme et de la société humaine, depuis sa première enfance, à travers ses retours en Corse, puis en France au 10 août et en vendémiaire, puis en Italie, en Égypte et encore en France depuis le Consulat. Mais, là-dessus, je dois avoir tort. j'ai manqué mon effet, puisque je ne le produis pas sur le lecteur ; vous êtes devant la toile et vous pouvez juger ; moi, je suis derrière, comme un ouvrier des Gobelins ; je ne puis que conjecturer, et non vérifier les tons et les valeurs respectives de mes divers fils.

Je vous remercie particulièrement de votre *finale*. Effectivement, j'ai un criterium pour l'histoire de la société ; j'en avais et j'en ai d'autres pour l'histoire de l'art et de la science. Il y a une mesure pour évaluer les philosophes, les savants, une mesure différente pour évaluer les écrivains, les poètes, les peintres les artistes. Il y a une troisième mesure pour évaluer les politiques et tous les hommes d'action pratique :

l'homme qu'on examine a-t-il voulu et su diminuer, ou du moins ne pas augmenter, la somme totale, actuelle et future, de la souffrance humaine ? A mon gré, telle est à son endroit la question fondamentale : c'est ce que j'ai fait pour l'Ancien Régime dans le chapitre du *Peuple*, et pour la Révolution dans le chapitre des *Gouvernés*. Je vous dis cela, parce que vous êtes du métier et un maître ; je ne dirai jamais cela au public ; la sensibilité affichée est ma bête noire ; comme nous le disait le pauvre Gautier, « il ne faut jamais geindre », au moins tout haut et devant les lecteurs.

Je ne sais si Taine eût écrit ces lignes à l'époque de l'*Histoire de la Littérature anglaise*, et je n'examine pas si, dans les *Origines*, il n'aurait pas appliqué ce secret criterium avec quelque excès d'intransigeance. Mais il eût été regrettable qu'à défaut de lui, personne, en son nom, n'eût jamais dit cela au public.

On se rappelle, dans les *Philosophes classiques*, les pages pleines d'humour et de verve où le jeune écrivain, recomposant par la pensée les circonstances que l'imprévoyante « Nature » avait imposées aux coryphées de l'éclectisme, imaginait pour eux une destinée plus conforme à leurs besoins et à leur talent. Il y aurait quelque impertinence à essayer de faire pour Taine ce qu'il a si spirituellement fait lui-même pour Cousin et pour Jouffroy. Et cependant, quand on vient de fermer le dernier volume de la *Correspondance*, il y a une pensée qui s'est présentée à plus d'une reprise au cours de la lecture, et qui finit par s'imposer à l'esprit

avec une force d'obsession peu commune. On vient d'assister à la genèse d'une œuvre singulièrement puissante et variée, à l'éclosion et à l'épanouissement d'une pensée vigoureuse, hardie, riche et subtile entre toutes ; on a vu se dérouler devant soi une vie très noblement usée et très activement remplie ; en un mot, on s'est donné le spectacle vivant, et passionnant pour un « amateur d'âmes », d'une haute, originale et complexe personnalité, comme il en apparaît deux ou trois, tout au plus, dans une même génération littéraire. Et l'on se demande ce qu'il serait advenu de cette individualité si rare dans des circonstances de vie et de milieu toutes différentes. Supposons par exemple que Taine eût vécu dans des temps moins troublés, et qu'il eût trouvé, à son entrée dans la vie réelle, une Université plus libérale et plus hospitalière. Né pour l'enseignement et pour la philosophie abstraite, il eût sans doute beaucoup moins produit, et dans un ordre d'études plus uniforme. Ses recherches sur les sensations auraient abouti plus tôt à un traité de *l'Intelligence*, et il eût écrit un livre sur *les Émotions et la Volonté* ; il est probable aussi qu'entre autres ouvrages de philosophie dogmatique ou historique, il nous eût donné une exposition critique de la doctrine de Hegel. Il aurait eu, certes, des admirateurs et des disciples ; mais il ne se serait, au total, adressé qu'à un cercle restreint de lecteurs. Et plus tard, en le rapprochant de Spencer ou de Stuart Mill,

les philosophes de profession auraient décidé s'il était l'un de leurs pairs ou de leurs épigones...

La destinée a tiré un meilleur et plus large parti de cette forte et multiple nature. En contrariant ses goûts apparents, en lui imposant une libre carrière d'écrivain qu'il n'eût pas choisie tout seul, étant par instinct personnel et par tradition familiale d'humeur peu aventureuse, elle l'a *utilisé* tout entier ; elle l'a forcé à prendre conscience de toutes ses facultés et à en trouver l'emploi ; elle l'a mis en contact et aux prises avec le grand public ; elle l'a mêlé à la vie, et non pas seulement à la vie abstraite, mais à la vie totale de son temps ; bref, elle l'a contraint à déployer toutes ses énergies et à donner toute sa mesure. Il s'en rendait parfois un peu compte : « Le hasard fait plus que le calcul. écrivait-il, et si je réussis un jour, ce sera peut être parce que je serai sorti de l'Université. » Le hasard et la persécution universitaire ont bien fait les choses. De toute l'œuvre de Taine, *l'Intelligence* est sans doute le seul livre qui ne lui ait pas été plus ou moins inspiré par les circonstances : or, *l'Intelligence* compte-t elle autant dans l'histoire de la pensée contemporaine que la *Littérature anglaise*, la *Philosophie de l'Art* et les *Origines réunies* ? Ce qui est sûr, c'est que, les circonstances et le génie personnel aidant, Taine est devenu rapidement l'écrivain le plus pleinement représentatif peut-être de sa génération intellec-

tuelle. Il s'orientait déjà de lui-même vers ce naturalisme de pensée et d'expression qui, peu à peu, aux environs de 1850, se dégageait du romantisme expirant, et qui, sous ses différents aspects, — religion de la science, impersonnalité dans l'art, culte des petits faits vrais, « littérature brutale », — allait, vingt ans durant, occuper tout le devant de la scène. Il n'eut qu'à se laisser porter par son instinct et par le courant général pour exprimer ce nouvel état d'esprit avec une vigueur, une autorité, une fougue de dialectique, un éclat de style, une candeur de sincérité passionnée qui ne pouvaient manquer d'emporter les dernières résistances. En critique, en histoire littéraire, en esthétique, en psychologie individuelle ou sociale, partout il transporta ses idées, sa méthode, et partout il les fit triompher. Jamais la joie de la pensée pure, l'ivresse des certitudes ou des ambitions scientifiques n'avaient trouvé pour s'exprimer de si fiers et si impérieux accents. Puis, ce furent les heures sombres où, sur le sol de la patrie violée, pillée, meurtrie, tant de nobles esprits en vinrent à se demander si l'on n'avait pas fait fausse route, si la science est bien le tout de l'homme, et si, avant de savoir, il ne faut pas d'abord vivre et agir. A cette angoissante question collective, les *Origines* sont venues répondre à leur manière. La première philosophie de Taine, toute spéculative, ne l'exprimait point tout entier, ou du moins ne l'exprimait pas dans les

parties les plus profondes et les plus élevées de sa nature. Ce sont ces parties-là que le Taine d'après 1870 a retrouvées, dégagées et mises en pleine lumière. Avec plus d'un de ses contemporains, il a cherché et restauré les bases d'une philosophie de l'action que les « habiles » pussent entendre et qui s'accommodât aux besoins des « simples ». Qu'importe que son œuvre, en quelques-unes de ses assises, soit peut être un peu caduque et qu'elle soit restée inachevée ! En pareille matière, c'est l'orientation, c'est l'exemple qui seuls importent. Et ce n'est pas le moindre intérêt de la *Correspondance* de nous montrer Taine dans toute la haute et symbolique noblesse de sa dernière attitude morale, et de nous faire voir que jamais au fond il n'a été plus fidèle à lui-même que dans ces vingt années où, suivant un mot de sa jeunesse, un mot dont il n'avait pas d'abord épuisé tout le sens, il nous donnait, il nous rendait plutôt le goût de « cette nourriture virile qu'on appelle la vérité ».

1^{er} février 1908.

EN RELISANT TAINE ¹

Taine a eu ce rare et glorieux privilège, qu'ayant été peut-être l'écrivain le plus pleinement représentatif et le plus universellement admiré de sa génération, il n'a pas connu comme tant d'autres, après sa mort, l'heure des réactions irrespectueuses et des oublis momentanés. Et il a si fortement marqué de son empreinte tout un demi-siècle de la pensée contemporaine, que ceux-là mêmes, parmi nous, qui ont refait son œuvre et repoussé ses conclusions, se recommandent encore de sa méthode et de son nom.

Il a dû cette heureuse fortune, plus peut être qu'à tout le reste, aux violents contrastes que présentait son génie, et qui, rien qu'en se déployant librement dans son œuvre, avaient de quoi séduire alternativement deux et même trois générations successives.

Taine d'abord est un romantique. Il l'est par la

1. Ces pages ont été écrites pour servir d'introduction à un volume de *Pages choisies de Taine*, publié par la librairie Hachette.

qualité de son style coloré, éclatant, et où toujours l'idée abstraite apparaît revêtue et couronnée d'une image. Ce logicien est un poète qui semble incapable de penser et de s'exprimer autrement que par symboles. Romantique, il l'est aussi par la nature de ses goûts artistiques et de ses prédilections littéraires. « Sensible d'abord, et au-dessus de tout, à la force héroïque et effrénée », — c'est lui-même qui se définissait ainsi, — les maîtres qu'il préfère à tous les autres, qui le remuent le plus profondément, qui parlent le mieux à son âme, ce ne sont ni Racine, ni Raphaël, ni Mozart ; c'est Shakespeare et c'est Byron ; c'est Michel Ange et c'est Rembrandt ; c'est Beethoven enfin. Si, toutes les fois qu'il en a trouvé l'occasion, il a publiquement instruit le procès de l'esprit classique, qu'on aille au fond des choses : ce n'était point là querelle de philosophe, c'était insurrection de son romantisme d'inspiration contre la « tyrannie » des règles et des formules traditionnelles, quelque chose comme sa *Préface de Cromwell*. Romantique, il l'était enfin, et surtout peut-être, par l'espèce de sa sensibilité : sensibilité fine et ardente, violente même, et surtout douloureuse, très surveillée, très contenue à l'ordinaire, parce qu'elle est ombrageuse et fière, mais qui parfois éclate, rompt ses digues, et laisse entrevoir la profondeur et l'amertume de la sève qui la nourrit. Les « puissances invincibles du désir et du rêve » l'ont

troublé comme tant d'autres. « Notre génération comme les précédentes, a-t-il avoué quelque part, a été atteinte par la maladie du siècle, et ne s'en relèvera jamais qu'à demi. » Ceux qui ont longtemps pratiqué Taine savent que l'aveu est plus vrai de lui que d'aucun autre ¹.

Et en même temps, par bien des côtés, il était un classique, et il en avait très nettement conscience. « Ma forme d'esprit est française et latine », déclarait-il lui-même, et il disait vrai. Détail à noter, il a toujours excepté les Grecs, ses chers Grecs, de la condamnation où il enveloppait l'esprit classique. Et cet esprit, il avait beau en médire, il sentait très vivement ce qu'il y avait en lui de sain et de fécond : qu'on relise à cet égard son traité *De l'Idéal dans l'art*, et ses articles sur *Édouard Bertin* et sur *Macaulay*. Il avait fait mieux : il s'en était assimilé les qualités les plus heureuses : l'analyse, « la raison oratoire », le goût et l'entente de la « composition »

1. M. Chevrillon nous le représente à vingt-trois ans « courant la campagne de Nevers, son Byron à la main, cherchant un assouvissement dans la vue de l'espace libre et du ciel bouleversé, une détente dans la notation écrite du tumultueux dialogue intérieur ». Et M. Chevrillon ajoute ce précieux détail : « Taine nous permit un jour, dit-il, de regarder ce cahier de jeunes confidences qu'il détruisit avant sa mort. Nous y reconnûmes un mélange analogue à celui de *Graindorge*, une observation ironique, aiguë, de l'humanité provinciale et un fond de poésie ardente ; seulement, au lieu d'être refoulée, la source poétique s'épanchait à flots violents. Je me rappelle surtout la joie, après les années de Paris, de retrouver les arbres verts et le ciel libre, et la passion pour Byron » (*Revue de Paris, la Jeunesse de Taine*, 1^{er} juillet 1902, p. 14.)

régulière et architecturale, du « discours » continu, et des « classifications progressives » : en un mot, c'est dans le moule classique qu'il jetait spontanément ses impressions et ses idées. et même ses métaphores. Je ne crois pas que dans toute son œuvre, on puisse trouver une seule image incohérente ; et il est assez curieux d'observer que cet écrivain qu'on a pu justement appeler « un frère abstrait de Hugo » n'a jamais eu pour l'auteur de la *Légende des siècles* qu'un goût assez médiocre ¹. Resté très classique. très « honnête homme » encore en ce point, il avait horreur de l'étalage, de la mise en scène, de l'exhibition de sa propre personnalité : et Pascal lui même n'a pas proclamé plus fortement que « le moi est haïssable ».

Et de même qu'il y avait en lui un original assemblage de romantisme et de classicisme. de même il avait su, je ne dis pas concilier, mais unir dans son tempérament et dans son œuvre un optimisme intempérant et un âpre, un douloureux pessimisme. Il croyait très sincèrement n'avoir fourni de gages ni à l'une ni à l'autre doctrine. « Être pessimiste ou optimiste, disait-il. cela est permis aux poètes et aux artistes, non aux hommes qui ont l'esprit scientifique. » Et il écrivait à M. Bourget qu'il « jugeait le monde, sinon

1. Il l'appelait dans la conversation familière « un garde national en delire ». C'est le pendant du mot fameux de Veuillot : « Jocrisse à Patmos. »

bon, du moins passable ». Mais il avait beau se refuser à être « rangé parmi les pessimistes », l'auteur des *Essais de psychologie contemporaine* n'en avait pas moins raison de le considérer comme l'un des précurseurs les plus authentiques du pessimisme contemporain. Non seulement sa *Correspondance*, mais son œuvre tout entière est pleine de jugements désolés sur le monde et sur la vie. Il serait facile d'extraire de tous ses livres une sorte de bréviaire de la désespérance que Leopardi ou Schopenhauer n'eussent point désavoué. D'autres se dérobent volontiers aux laideurs, aux misères que l'existence ne ménage guère à tous ceux qui vivent ; ils les oublient, ils les négligent ; ils ne veulent voir que le bien, et s'en forgent une félicité qui les aide à jouer sans trop souffrir leur bout de rôle dans la sombre tragédie humaine. Taine, tout au contraire : le premier regard qu'il jetait sur les choses lui en faisait voir invinciblement les innombrables imperfections, le côté grotesque ou lugubre ; il en souffrait, il se repliait sur lui-même ; et, à approfondir par la réflexion ses impressions de tristesse, il les redoublait, il en amplifiait la douloureuse violence. Il avait, pour tout dire, la sensibilité pessimiste.

Mais il avait l'intelligence optimiste. « Je suis le contraire d'un sceptique, disait-il tout à la fin de sa carrière. Je suis un dogmatique. *Je crois tout possible à l'intelligence humaine ; je crois, qu'a-*

vec des données suffisantes, celles que pourront fournir les instruments perfectionnés et l'observation poursuivie on pourra tout savoir de l'homme et de la vie. *Il n'y a pas de mystère définitif.* »

Quand on a une foi si entière, — et si candide, dans le pouvoir de l'esprit humain, dans ce que Taine appelait lui-même, d'un mot d'ailleurs impropre, la *Science*, on a en soi de quoi corriger et redresser toutes les surprises et toutes les faiblesses du cœur ; on a un remède prêt pour toutes les meurtrissures ; on vit dans l'avenir plus que dans le présent ; on estime d'ailleurs que d'avoir pu contempler et penser le monde cela déjà vaut la peine de vivre. Et telle est bien la pensée dernière qui se dégage de l'œuvre doctrinale de Taine. Sa philosophie réparait les ruines que constatait et dont souffrait sa sensibilité. « Je l'ai entendu un jour, — écrivait, au lendemain de sa mort, M. Sabatier, — je l'ai entendu un jour dire à quelques-uns de ses disciples fort étonnés de cette confiance : « Je crois sérieusement que le « monde va au mieux, que le bien est une réa-
« lité, et c'est ce qui fait que je puis m'associer
« en toute sincérité d'âme à la prière des hum-
« bles : *Adveniat regnum tuum !* »

Pareille opposition se retrouve dans son attitude générale de pensée, dans sa manière de concevoir les choses. Le plus souvent on a voulu faire de Taine un pur et simple *naturaliste*, — quelques naïfs ont même dit un « matérialiste ».

Il a protesté à juste titre contre cette dernière épithète ; il n'aurait pu protester contre la première. Il est certain que l'idée naturaliste sous toutes ses formes et dans toutes ses acceptions, a trouvé en Taine son représentant le plus accompli. A cet égard, on peut dire qu'il a été l'initiateur et le théoricien par excellence des tendances nouvelles qui se sont fait jour dans la littérature et dans la philosophie françaises entre 1850 et 1890. Nourri de Spinoza et de Hegel, un peu plus tard d'Auguste Comte et des empiristes anglais, il semble ne se soucier que des faits, des « petits faits » « significatifs » et « vrais ». Il ne distingue pas « l'ordre » de la matière de celui de l'esprit ; il les unit tous deux dans sa pensée comme ils le sont dans la « nature » dont il étudie les lois ; son rêve est de « souder les sciences morales aux sciences physiques » et de constituer une « science » totale, régie par le même déterminisme, soumise aux mêmes méthodes et susceptible des mêmes progrès. L'art, l'histoire, la littérature la philosophie, la critique, il a tout voulu réduire et ramener aux procédés proprement scientifiques ; et cette conception toute « naturaliste » est restée la sienne jusqu'à son dernier jour.

- Et cependant, il n'était pas de ceux que le réel absorbe, et retient, et, si je l'ose dire, enlise tout entiers. « Toi qui connais bien mes idées, écrivait-il un jour à Édouard de Suckau, tu sais bien

qu'en somme je suis un idéaliste. » C'était, je crois, la vérité même, et peut-être avait il eu tort de donner, sans l'avoir voulu, sur ce point, le change à ses lecteurs. Il n'était pas homme à se contenter de ce « bon sens négatif et destructeur qui consiste principalement à supprimer les vérités fines et à rabaisser les choses nobles ». Peu à peu, l'on vit bien que le point de vue naturaliste n'exprimait qu'une partie de sa pensée. Très préoccupé toujours, certes, de ne point bâtir dans les nuages, de ne pas quitter le terrain des faits, et de ne pas être la dupe des mots, toujours méthodique et toujours prudent, après avoir fait au réel sa part, il tentait de faire celle de l'idéal ; il l'envisageait dans l'art, et il l'envisageait dans la vie. Il en définissait les conditions avec une rigueur presque trop austère ; et l'homme qu'on avait jadis accusé si vivement de nier la morale finissait en moraliste, non seulement sévère, mais intransigeant. C'était là une belle revanche de son idéalisme instinctif sur le naturalisme un peu artificiel de ses débuts. La vie, en faisant son œuvre, l'avait peu à peu rendu à sa vraie nature.

Ces contrastes, ces contradictions peut-être, expliquent la variété, la profondeur et la continuité de son influence. Les hommes d'une seule idée. — quand ils ont du génie. — agissent certes sur les autres hommes ; mais leur action est toujours limitée, toujours étroite, et ils ne con-

quièrent jamais qu'une portion assez restreinte des esprits. Ceux-là sont assurés d'une maîtrise plus étendue et plus durable, qui ont l'esprit assez souple et assez large pour embrasser à la fois les deux extrémités de l'horizon intellectuel. Quand cette largeur de pensée n'est pas le produit du scepticisme, quand elle est doublée au contraire de probité et de vigueur, quand elle s'accompagne enfin d'un puissant talent d'expression, d'une forme originale et qui grave, il est bien peu de lecteurs qui échappent à ses prises. Tel est exactement le cas de Taine ; et c'est pourquoi les esprits les plus divers ont subi et ont reconnu son action : derniers romantiques et néo-classiques, pessimistes et optimistes, naturalistes et idéalistes, Paul de Saint-Victor et Ferdinand Brunetière, Zola et M. Bourget, M. Faguet et M. de Vogüé, ont pu également se recommander de lui. M. Lanson l'a dit avec une ingénieuse précision : « Toutes les générations arrivées à maturité depuis 1865 lui doivent plus qu'à personne sauf (pour une minorité), à Renan. »

1908.

APPENDICES

COPIE D'ENTRÉE DE TAINE A L'ÉCOLE NORMALE (8 AOUT 1848)

Cette copie a été publiée pour la première fois, je crois, par Sarcey, dans les *Annales politiques et littéraires* du 12 mai 1889. Elle avait été retrouvée par M. Jacquinet, qui, comme l'on sait, était, en 1848, sous-directeur de la section des lettres et maître de conférences de littérature française à l'École normale. — « Quand je me présentai à l'École en 1848, écrivait Sarcey, c'est lui qui avait été chargé de donner le sujet de la composition française, de corriger et de classer les copies.

« Il avait choisi pour matière :

« *Lettre de Voltaire à son ami Cideville.*

« Voltaire avait fui en Angleterre, après sa querelle avec le duc de Rohan. Il écrit à Cide-

ville pour lui conter la vie qu'il mène à Londres, les grands hommes chez qui il fréquente, les idées de liberté dont il s'imprègne, Shakespeare qu'il découvre, etc., etc.

« J'eus la chance, à cette composition, d'être classé le premier. Taine fut le second et About, je ne sais comment, ne vint que le troisième. C'était là pourtant un sujet qui semblait fait pour lui. Au reste, il a pris sa revanche depuis... »

« Prenez garde, je vous prie, que nous sortions du collège et que nous n'avions que six heures pour ordonner et traiter ce sujet. Je plaide, comme vous voyez, les circonstances atténuantes. »

En même temps que la copie de Taine, les *Annales* ont publié celle de Sarcey. M. Jacquinet n'avait pas retrouvé celle d'About.

La composition de Taine était d'ailleurs connue bien avant que Sarcey ne la publiât. Il en circulait parmi les collégiens des copies sous le manteau. L'une de ces copies m'a servi à corriger quelques fautes évidentes de lecture commises par les typographes des *Annales*.

Pardonnez-moi mon long silence ; il y a deux mois que j'ai une lettre prête pour vous. Mais il fallait se précautionner contre l'indiscrete police de notre bienheureuse France, et je ne voulais pas que ma lettre allât amuser les femmes de M. de Prie ou irriter contre vous M. le duc de Bourbon.

Les choses ne vont point ainsi en Angleterre. On y peut penser et même écrire ce que l'on veut. Un roturier homme d'esprit n'est point au-dessous d'un grand seigneur imbécile :

on peut répondre à des impertinences sans craindre une vengeance de charretier. Un homme n'a pas le droit d'être insolent et lâche parce que ses ancêtres ont pillé et vexé leurs compatriotes pendant six générations. Un citoyen ici en vaut un autre, et tous sont sacrés devant la loi. Le roi tout-puissant pour le bien, impuissant pour le mal, ne fait rien contre le droit et la justice ; et il n'emprisonnerait point un homme, pour en défendre un autre du châtimement qu'évite sa poltronnerie, et que mérite sa brutalité. Cela est inouï et indigne, n'est pas ? Mais qu'y faire ? L'Angleterre subsiste cependant malgré ces droits absurdes, et cette révoltante égalité ; elle est forte, riche, florissante ; elle couvre la mer de ses flottes, et règne partout par son commerce ; ses citoyens ont la dignité et la fierté d'hommes libres ; et je ne serais pas étonné qu'un d'entre eux fût assez grossier pour préférer son pays au nôtre, et son indépendance à notre servilité.

Je me gête, je l'avoue, dans leur commerce ; et je crois que je commence à penser comme eux. Je me trouve assez bien de l'Angleterre ; exil pour exil, celui-là est encore le meilleur. J'y ai rencontré des amis savants et aimables Addison, Swift, Pope, lord Bolingbroke, et je me consolerais volontiers de la France, si je ne pensais à vous.

M. Addison est un homme de bon goût, élégant, plein de grâce. C'est le sens et l'esprit français transportés en Angleterre. Peut-être ont-ils souffert un peu du voyage ; il a quelque chose de raide et de compassé. M. Addison est une fleur il est vrai ; mais la fleur s'est décolorée et a languie sous le triste ciel du Nord.

Swift est le plus piquant et le plus singulier moqueur que vous puissiez imaginer. Avec une apparence grave, sérieuse, flegmatique, il raille aussi vivement qu'un Athénien. Il ridiculise les gens, d'un ton pathétique et attendri. Lord Marlborough a bien souffert de ses morsures ; avec un air inoffensif et amical, il l'a renversé du pouvoir.

Lord Bolingbroke est un génie facile, rapide, universel. Ses improvisations sont admirables. On pourrait les recueillir sans y changer un mot, tant elles sont pures et parfaites. Son incrédulité est savante et dogmatique ; nous n'avons point d'idée de cela en France ; il est curieux de voir un sceptique aussi érudit qu'un théologien, et capable de re-

lancer contre lui les poudreux parchemins de la scolastique et de l'antiquité. Cette manière de raisonner ne plairait pas chez nous ; il nous faut des traits vifs, hardis, plaisants. Ces lourdes dissertations, ces légions d'arguments en forme, ces gros bataillons de syllogismes serrés mettraient en fuite les lecteurs. Il nous faut donner des ailes à la controverse ; il n'y a qu'un Anglais ou qu'un Allemand qui puisse s'asseoir gravement à une table, lire des commentaires, comparer des Bibles, fouiller des chroniques. Rien n'a succès en France que ce qui est d'abord compris par les femmes et les jeunes gens.

Vous connaissez maintenant ma compagnie. Mais j'ai aussi ma retraite , je suis devenu philosophe et savant ; cette Babylone hérétique a été pour moi un séminaire ; je crois que j'en rapporterai de bons fruits en France ; j'espère qu'ils ne déplairont pas trop à messieurs du Clergé.

Ne pensez pas que j'aie donné pour cela dans les idées innées de Descartes ni dans ses tourbillons, ni dans la vision en Dieu du P. Malebranche. Je n'ai jamais compris comment un enfant pouvait penser dès le ventre de sa mère ni comment le Révérend Père voyait tout en Dieu sans y voir que lui-même est fou. Mais j'ai trouvé un bon homme, fort sensé, sans prétentions, très modeste, philosophe pourtant, et qui s'appelle Locke.

Primus duas res dissociabiles miscuit, philosophiam et sensum communem.

Cet homme raisonne comme vous et moi ; il est toujours intelligible : il ne parle jamais d'entéléchies, de causes occasionnelles, d'êtres intentionnels, quand il est à court. Il avoue de bonne foi son ignorance. Quant aux idées, il croit que nous les recevons par les sens.

Tout ceci est incroyable, n'est-ce pas ? Mais que voulez-vous ? L'Angleterre est un pays de miracles. On y trouve la liberté religieuse, la liberté politique, la liberté d'écrire ; on y hait les cagots, les robins et les cuistres ; les gens d'esprit y sont honorés ; les grands y sont affables ; après cela, étonnez-vous qu'il y ait un philosophe qui n'extravague pas !

Nous avons ici encore un grand savant, M. Newton, qui a fait de merveilleuses découvertes, et qui a fixé les lois du

monde, mais tout cela est renfermé en Angleterre, inconnu en Europe ; la science ne semble faite que pour les savants.

Ne jugez-vous pas qu'il faudrait répandre ces connaissances et les faire descendre du ciel sur la terre ? Il me semble qu'avec de la clarté et de la vivacité dans le langage, on pourrait les abaisser jusqu'à la portée du vulgaire. Or, tout le monde peut faire cela, excepté peut-être un savant.

Quelle puissance alors prendraient les lettres ! Comme elles seraient maîtresses dans tout l'univers ! Elles le sont déjà en Angleterre. Prior est ambassadeur, Locke est dans les plus hautes charges ; Newton qui vient de mourir a eu des funérailles dignes d'un roi. Addison est ministre. Ne vous figurez pas que je désire être ministre : non, grâce à Dieu ; mais quoi qu'il en soit, j'imagine qu'Addison gouvernerait mieux que M^{me} de Prie, voire même que M^{me} de Châteauroux ; le règne des poètes vaut bien celui des cotillons. Ce serait un beau temps que celui-là. Bien certainement on examinerait de quel droit un pédant en robe longue, et en bonnet carré, vous ordonne de croire à l'Immaculée Conception, et à la pureté des onze mille vierges, ou s'il est juste d'être mis au Châtelet ou à la Bastille pour avoir eu le malheur de déplaire au premier valet de chambre du premier commis du premier ministre. Ce serait un bel abattis de préjugés et d'abus. J'oserais même espérer que, Dieu aidant, il pourrait bien arriver, cinq ou six siècles après, que les hommes ne s'égorgeraient plus pour savoir *Utrum chimæra bombinans in vacuo possit comedere secundus intentiones*. Vous direz que je suis bien ambitieux ; mais il n'importe, et je vous jure que si je puis rentrer en France, je mettrai la main à ce présomptueux projet.

Je ne vous ai rien dit encore de mes ouvrages ; cela est héroïque pour un poète. Cependant, ne comptez pas trop sur ma discrétion ; je ne pousserai pas la vertu jusqu'au bout.

Ma *Henriade* a paru. On y a souscrit : elle s'est vendue avec succès. Ma tolérance et ce que je dis de la cour de Rome ont plu à ces hérétiques ; et (je vous dis cela en grand secret), je crois que mon épisode de Gabrielle n'a pas trop effarouché la pruderie des nobles dames. Maintenant,

je retouche le poème, M. Newton m'aidant ; et je mets en vers ce qu'il a dit des cieux.

Je vous confesse encore que j'ai abordé la tragédie ; et il me semble que j'ai découvert ici une mine de beautés neuves et grandes. Je vais quelquefois à leurs théâtres, tout en regrettant les nôtres. Là on joue les pièces d'un vieux poète nommé Shakespeare, barbare et grossier s'il en fut, et souvent même ridicule. On y voit des spectres se promener sur la scène ; des armées courent sur quatre planches ; Antoine venant prendre congé de Cléopâtre lui montre derrière lui l'armée romaine, qui est composée de deux soldats. Le sang coule à flots. Partout des injures, des coups de poignard. La pièce dure quelquefois trente ans ; et le dernier acte se passe à 500 lieues du premier. Mais sous ces énormes bévues et sous ces plates atrocités, on découvre une âme forte et un génie hardi. En dépit de Racine, je me suis senti ému plus d'une fois. La délicatesse de mon goût ne peut tenir contre cette grandeur sauvage ; j'oublie, en l'écoutant, la résolution que j'ai prise de le trouver mauvais. Il y a beaucoup de perles dans ce fumier.

Cet Ennius ne pourrait-il pas rencontrer son Virgile ? Ces spectres, qui, sortis du Purgatoire, sont plaisants, seraient majestueux, s'ils sortaient du Tartare ; une pièce grecque ferait pardonner l'invraisemblance ; et nous aurions des effets nouveaux. Ne pensez-vous point aussi que cette jalousie brutale, grossière, ignoble, pourrait devenir touchante, si elle était tempérée, polie, épurée ? Voilà de beaux projets sans doute ; et si j'ai votre approbation je les entreprendrai.

Cependant, quoique l'Angleterre me soit un séjour supportable et même utile, j'en voudrais être hors. Je regrette la France. Qu'y regrettai-je ? Les nobles et leur insolence ? La Sorbonne et ses arrêts ? Paris et la Bastille ? Non, mais vous, vous et tous mes amis ; vous et le bon goût et l'élégance de notre pays. Quoique Londres soit civilisée, elle est barbare encore ; et les brumes de la Tamise me font souhaiter un ciel plus doux. Travaillez donc à obtenir mon retour ; je m'engage, si vous voulez, à éviter la Bastille, et à ne point souffleter M. de Rohan.. si je puis

H. TAINE.

PAGES DE JEUNESSE

Les cinq morceaux qui suivent, et dont je dois la communication à une très confiante amitié, sont, vraisemblablement des travaux de jeunesse, et datant, pour la plupart tout au moins, de l'époque de Nevers. Mais un seul est daté, le premier, cette *Comparaison des trois Andromaqes*, qui n'est peut être qu'un exercice préparatoire à l'agrégation. Au sortir de l'École normale, Taine avait été envoyé au collège de Nevers, en qualité de suppléant de philosophie. L'agrégation de philosophie ayant été supprimée au mois de décembre 1851, le jeune professeur s'était mis, sur-le-champ, à préparer l'agrégation des lettres. En dehors de ses heures de classe, il travaillait beaucoup, mêlant les études philosophiques aux études littéraires, regrettant surtout de ne pouvoir se consacrer exclusivement aux premières, mais, à son insu, amassant des matériaux pour son œuvre future. « Quel malheur pour moi ! mon cher ami, écrivait il à Édouard de Suckau ; je courais comme un vaisseau lancé sur la pente psychologique : je trouvais toute sorte de choses ; je comprenais M. Jouffroy qui voyait un monde dans l'âme ; j'avais commencé des applications à la philosophie de l'histoire, et me voilà retombé dans les hémistiches latins et l'accentuation grecque ! Je me console pourtant un peu, en songeant que ce sera pour moi une occasion de me faire un cours d'esthétique. J'ai déjà écrit diverses choses sur le Drame et l'Épopée. Mais quand serai-je libre de tout cela et entrerais-je en pleine métaphysique ? *Magna mater* ! c'est l'océan de Beauté dont parle Platon, qui est fermé aux profanes. Comme dit Louis XI, je n'ai pas d'autre paradis en tête que celui-là. »

I

COMPARAISON DES TROIS ANDROMAQUES ¹

Les grandes passions sont en petit nombre et toujours les mêmes. Le poète qui veut les peindre les retrouve telles que les ont vues les anciens poètes. Quelques traits seulement ont changé avec le changement des mœurs. S'il marque des variations, s'il dispose les parties de son sujet dans un ordre et avec un style qui lui soient propres, il a accompli sa tâche, et a trouvé tout ce qu'il pouvait inventer de nouveau. Quelques différences de caractère causées par la diversité des temps, une composition plus ou moins habile,

1. Ce travail de jeunesse, daté, sur le manuscrit, du 12 janvier 1852, forme une quarantaine de pages. Écrite visiblement au courant de la plume, peut-être comme un exercice préparatoire à l'agrégation des lettres. — cette étude ne manifeste évidemment pas la maîtrise de pensée et de style dont l'écrivain fera bientôt preuve. Mais elle n'en est pas moins intéressante à plus d'un titre. Une connaissance approfondie du sujet, une grande ingéniosité et une remarquable pénétration d'analyse, une science très sûre de la composition, une piquante vivacité de formules, et, en plus d'un endroit, une indéniable originalité de style, ce sont là des qualités dont on ne pourra s'empêcher d'être frappé. A un autre point de vue enfin, ces pages méritent d'attirer notre attention. On y voit s'y amorcer quelques-unes des vues qui, six ans plus tard, recevront leur plein développement dans les célèbres articles sur *Racine* (1858), ce curieux mélange de romantisme et de classicisme, d'intelligente admiration et de réserve un peu ironique qui donnera tant de saveur aux jugements de Taine sur notre grand tragique.

un style plus ou moins naturel, voilà les seuls points de comparaison qu'on peut rencontrer entre Euripide, Virgile et Racine.

*
* *

DE L'ACTION.

Le sujet commun des trois ouvrages est double. Il s'agit des dangers d'Andromaque et de la mort de Pyrrhus. D'un côté est la querelle de Pyrrhus et d'Oreste, et le meurtre de Pyrrhus tué par Oreste qui se venge de l'enlèvement d'Hermione. De l'autre, toutes les douleurs d'Andromaque, son fils menacé et enfin sa délivrance. Ce sont deux tragédies, deux intérêts, deux actions distinctes. De quelque façon que le poète les lie ensemble, l'unité manquera toujours. L'habileté du poète consistera à dissimuler ce défaut.

Lequel des deux a le mieux attaché les deux actions l'une à l'autre ? Lequel en a tiré le plus de situations frappantes ? Nous laissons Virgile à part, dans ce premier examen. Il n'a fait qu'un récit et non un drame, et son récit n'est pas un ouvrage mais un court épisode. Peu importe que l'action chez lui soit une ou double. La nature de son poème l'exempte du mérite ou du défaut. Mais dans les œuvres tragiques il est capital. Un drame est comme un être vivant ; il n'est pas, s'il n'est un et simple. Un drame qui comprend deux actions est comme un corps qui comprendrait deux âmes. L'intérêt partagé périt. Il semble alors qu'il y ait discorde entre les deux actions et leurs deux intérêts, que chacune tire à soi chaque scène et chaque personnage et que dans cette guerre intérieure chacune perde sa puissance et sa beauté.

Euripide suppose avec la tradition qu'Astyanax est mort. Suivant les anciennes mœurs, Andromaque est devenue la concubine de Pyrrhus, époux d'Hermione. Andromaque, menacée par Hermione qui est jalouse d'elle, s'est réfugiée auprès de l'autel de Thétis. Voilà l'exposition que fait Andromaque elle-même, dans un prologue qui n'est guère naturel et ne montre pas beaucoup d'art.

Un esclave lui annonce qu'Hermione et Ménélas veulent la tuer. Andromaque se plaint de son malheur. Et le chœur l'exhorte à la résignation.

Hermione, qui arrive, lui reproche de lui ôter l'amour de son mari. Elle s'en défend, et lui répond que si Pyrrhus la dédaigne, c'est à cause de son mauvais caractère. La dispute s'irrite ; les deux femmes en viennent aux injures, et Hermione sort avec de violentes menaces.

Le chœur souhaite que Pâris fût mort le jour de sa naissance ; Troie et les Grecs auraient évité bien des maux.

Ménélas arrive, avec Molossus, fils d'Andromaque et de Pyrrhus, et déclare qu'il le tuera, si Andromaque ne quitte pas l'autel pour se remettre entre ses mains. Andromaque lui reproche sa cruauté, lui dit que Pyrrhus se vengera d'Hermione en la répudiant, etc. Enfin, contrainte de quitter l'autel, il la livre avec son fils à Hermione qui décide qu'ils mourront.

Le chœur blâme la polygamie, et en montre les fâcheux effets.

On voit Andromaque et son fils, les mains liées ; ils gémissent et on les conduit à la mort. Pélée survient, apprend ce qui se passe, s'indigne contre Ménélas qui se défend fort mal, et finit par s'en aller. Pélée délivre Andromaque et le chœur vante le bonheur de ceux qui ont des amis puissants.

La nourrice arrivant raconte qu'Hermione, saisie de

remords et craignant son mari, veut se tuer. Hermione vient le dire elle-même, lorsque survient Oreste à qui elle raconte son histoire ; Oreste parle des outrages que lui a faits Pyrrhus, laisse deviner qu'il se vengera de lui, et part avec Hermione.

On annonce à Pélée la mort de Pyrrhus tué par Oreste. Il se lamente. Thétis apparaît et lui ordonne d'ensevelir Pyrrhus à Delphes, de laisser Andromaque régner en Molossie. Pour lui, elle lui promet de le transporter dans une île heureuse du Pont-Euxin où il sera dieu et où il retrouvera Achille.

*
* *

Il semble qu'Euripide ait travaillé exprès à séparer les deux actions qu'il fallait unir. Les deux tragédies sont simplement jointes bout à bout, et n'ont d'autre liaison que d'être l'une après l'autre. Après le départ de Ménélas, tout est fini ; Andromaque est sauvée, le spectateur voudrait s'en aller. Andromaque ni son fils ne reparaissent plus. Thétis en dit un mot par manière d'acquit dans son discours ; ils ne font rien ni de près ni de loin ; si Oreste tue Pyrrhus, ce n'est pas qu'Hermione l'ordonne pour se venger d'Andromaque. Si, par un bonheur extrême, la fin de la pièce avait péri, personne ne s'en serait aperçu et la gloire d'Euripide y eût gagné.

La seconde tragédie, qui est la mort de Pyrrhus, est nulle ; elle est une action unique, sans développement. Hermione veut partir. Oreste se rencontre là pour l'enlever, et pour faire tuer Pyrrhus. Un enlèvement et un meurtre ne font pas une action. Ce sont là des dénouements, non une pièce. Il faut les préparer par des conflits de passions, des diversités de situations, et par une série d'actions préalables. Et encore cet enlèvement et ce meurtre sont à peine liés. L'enlèvement n'est pas le prix du meurtre comme

dans Racine. Hermione demande simplement à être conduite chez son père, et ignore la vengeance d'Oreste. Oreste a trouvé par hasard et à la fois deux occasions heureuses, et il en profite.

Il y a donc deux actions dont l'une est presque nulle. Trouverons-nous au moins des situations ?

Une situation est un état nouveau de l'âme des personnages, amené par le développement de l'action ; par exemple, dans Racine, la scène où l'on apprend qu'Iphigénie doit être sacrifiée. Une pièce est proprement un ensemble de situations qui aboutissent à une action. Ce changement progressif, ou ces brusques révolutions dans l'âme des personnages lui donnent le mouvement et la variété. Pour que la tragédie soit tragique, il faut qu'elle saisisse fortement le spectateur ; et elle n'y réussit qu'en le faisant passer par des émotions violentes et opposées.

Andromaque, réfugiée au pied des autels comme les suppliantes d'Eschyle, est un spectacle poétique et touchant ; la pitié devient plus grande quand elle se dévoue pour son fils et que tous deux néanmoins sont menés à la mort ; et enfin on a plaisir à la voir délivrée par le vieux Pélée. Enfin, à la mort de Pyrrhus, on est touché des plaintes de son père. Voilà, comme nous le demandions, des émotions vives et opposées. — Mais où sont ici les combats de passions que nous trouverons dans Racine ? Andromaque peut-elle hésiter un instant à se livrer, quand on veut sous ses yeux tuer son fils ? Non car elle n'exciterait plus aucune compassion, ni aucune estime. — Le vieux Pélée s'expose-t il à aucun danger pour délivrer Andromaque, et est-il partagé entre la crainte du péril et le désir de sauver son petit-fils ? Non, il est dans sa terre, Ménélas est un lâche ; Pyrrhus est le plus brave des Grecs et il n'a qu'à ordonner — Oreste est-il entraîné par l'amour qui surmonte en lui le sentiment

du devoir ? Non, Hermione se donne à lui sans conditions, et il a préparé le meurtre avant de la voir. Les combats intérieurs, les oppositions de passions manquent donc entièrement dans Euripide. Ces oppositions sont le nœud véritable d'une pièce. L'art du poète ne consiste pas à changer une situation extérieure difficile : cela est trop aisé ; l'arrivée de Pélée est une machine comme tant d'autres qui n'exige pas grande habileté. Ce n'est pas entre un homme et un homme que le combat doit être ; c'est entre une passion et une passion dans le même homme ; c'est alors seulement qu'on voit agir l'âme elle-même ; elle ne se découvre que par les déchirements intérieurs. Je sais qu'à ce moment de l'histoire et de l'art, la discorde n'est pas encore transportée au dedans de l'âme, et qu'on aime mieux voir l'homme lutter contre les choses extérieures que contre lui-même ; mais qui ne sent dans Eschyle que les Euménides attachées à Oreste ne sont que ses propres remords, et que la lutte engagée entre Apollon et les Furies est la lutte engagée entre le souvenir d'un crime commis et la conscience d'un devoir accompli. Euripide nous avait déjà montré la vie intérieure et les combats qui sont l'âme de la tragédie, lorsqu'il représentait la vertu et l'amour criminel de Phèdre, la timidité et le dévouement héroïque d'Iphigénie. — *Andromaque* n'a donc pas en soi la source de la vraie émotion tragique. Elle est une élégie assez touchante, et rien de plus. Placé au moment où l'ancienne tragédie s'éteignait et perdait son esprit religieux et lyrique. Euripide a hésité ; il a montré plusieurs fois qu'il devinait la nature du drame, qui est un combat parce qu'il est une action, et qui est un combat de l'homme contre lui-même, parce que l'art représente l'histoire et les guerres de l'esprit, et non l'histoire et les guerres du corps. Mais il s'est arrêté là, et n'a donné qu'une esquisse du

tableau réservé à d'autres poètes et à une nouvelle civilisation.

L'action qui se développe par une suite de situations naît d'une cause ; et cette cause est la passion humaine, et non la situation extérieure, pour cette raison encore que l'objet de l'art est le mouvement de l'âme même et non le concours fortuit des événements. L'action d'*Andromaque* a-t-elle pour cause la passion humaine ? Sans doute, mais point assez pourtant. Si Pyrrhus meurt, c'est moins par la vengeance d'Oreste que par celle d'Apollon ; et Euripide en conclut que le dieu s'est conduit comme un méchant homme qui ne perd pas le souvenir d'une ancienne injure. Si Andromaque est en danger, cela ne vient pas, comme dans Racine, de la fidélité qu'elle garde à son époux ; si elle est sauvée, ce n'est pas par le dévouement qu'elle montre à son fils, et la résolution qu'elle prend de mourir pour lui, mais par l'arrivée inattendue de Pélée. Ce n'est donc ni le caractère ni la passion des personnages qui cause leur destinée. Leur passion et leur caractère y interviennent, car le contraire serait impossible ; mais la cause de l'action n'est pas uniquement dans l'âme humaine. La fatalité manque dans la pièce. Extérieure ou intérieure, il en faut toujours une ; qu'elle vienne des passions ou des dieux, elle est la raison même de la pièce et de l'action ; elle est l'âme vivante qui se répand dans toute l'œuvre, en relie les parties, en produit le mouvement, en crée l'unité. Là est la grandeur des théâtres d'Eschyle et de Shakespeare ; Macbeth et Agamemnon sont le développement d'une cause unique, l'expression d'un même arrêt du Destin, d'une seule passion de l'âme. Euripide a toujours manqué de ce souffle puissant dont parle Aristophane, de ces paroles soudées entre elles comme des ais de navire par la main d'un gigantesque constructeur.

Action double, la seconde action nulle, les situations faibles, les actions et les situations trop peu liées aux caractères : voilà la pièce d'Euripide.



Racine a fait tout le contraire. Il a si bien lié les deux actions que l'une ne peut subsister sans l'autre ; il a si amplement développé la seconde qu'elle l'emporte peut-être sur la première ; toutes deux ne marchent que par des conflits et des révolutions de passions, et tous les faits naissent forcément des caractères.

Voici l'analyse rapide de la pièce :

Oreste qui aime depuis longtemps Hermione est venue chez Pyrrhus pour la voir et l'enlever, et chargé publiquement de demander Astyanax. Il le demande et Pyrrhus le refuse. Pyrrhus annonce ce refus à Andromaque qui persiste à rejeter son amour.

Hermione raconte son amour pour Pyrrhus et l'infidélité de Pyrrhus, et déclare à Oreste que si on lui refuse Astyanax, elle partira avec lui. Oreste est saisi de joie. Mais voici que Pyrrhus, irrité contre Andromaque, lui promet Astyanax.

Oreste, désespéré, se résout à enlever de force Hermione. Andromaque supplie en vain Hermione d'intercéder pour son fils. Elle supplie Pyrrhus qui lui donne le choix ou de l'épouser ou de voir livrer Astyanax. Douleur et doute d'Andromaque.

Andromaque se décide à épouser Pyrrhus, mais veut se tuer aussitôt après le mariage. Hermione, outragée, ordonne à Oreste de tuer Pyrrhus. Pyrrhus déclare à Hermione qu'il renonce à elle. Fureurs et menaces d'Hermione.

Ses incertitudes : Oreste lui annonce qu'il a tué

Pyrrhus. Elle le maudit et le chasse, puis se tue. Oreste tombe dans des transports et voit les Furies.

Remarquez d'abord la liaison des deux actions : Oreste tue Pyrrhus sur l'ordre d'Hermione, qui veut se venger du mariage de Pyrrhus avec Andromaque. Oreste n'est venu en Épire que pour demander le fils d'Andromaque. C'est cette demande qui a conduit Pyrrhus à dédaigner Hermione et à épouser Andromaque.

C'est toi dont l'ambassade à tous les deux fatale
L'a fait pour son malheur pencher pour ma rivale.

Chaque variation dans l'une des deux actions fait varier l'autre. Tous les pas que Pyrrhus fait vers Andromaque l'écartent d'Hermione, et remplissent Oreste de joie. Chaque mouvement d'un des quatre personnages agite les trois autres. L'unité est aussi parfaite que possible. Tout est suspendu autour de l'enfant. Son péril force sa mère à céder, Pyrrhus à quitter Hermione, Hermione à se venger, Oreste à assassiner Pyrrhus ; et cette complication de contre-coups va plus loin, la mort de Pyrrhus prévient celle d'Andromaque, cause celle d'Hermione, livre Oreste aux Furies. Toute cette pièce est si bien liée que le premier discours d'Oreste à Pyrrhus entraîne fatalement tous les événements qui suivent, et que, tout mouvement nouveau en excitant un autre, on est conduit malgré soi jusqu'au dénouement. Cet art échappe au premier coup ; on ne le sent qu'au plaisir que donnent l'ordre facile et la suite naturelle des événements ; mais quand on l'examine de près, et qu'on y ajoute la difficulté de l'unité de temps et de lieu, l'obligation de tenir toujours la scène remplie, la nécessité de faire paraître et disparaître tant de personnages selon le besoin avec une raison plausible, on

comprend que Racine n'avait pas trop d'un an de travail et du secours de Boileau pour composer son plan.

Mais je trouve encore plus belle la série des situations. Andromaque paraît d'abord saisie de tristesse. Pyrrhus l'augmente en lui disant qu'on demande son fils. La voilà dès l'abord placée entre deux passions contraires, l'amour de son fils et l'amour d'Hector. Elle refuse d'épouser Pyrrhus, et la mort d'Astyanax est décidée. Elle supplie Pyrrhus qui lui rend le choix. Voilà la première situation qui renaît, mais plus violente. Faut-il citer cette scène admirable et les combats intérieurs entre le sentiment maternel et la fidélité conjugale ? Et pour que les deux sentiments soient plus égaux, elle aime surtout son fils parce qu'il est le fils d'Hector, de sorte que c'est l'amour d'Hector qui lutte en elle contre l'amour d'Hector. Elle accorde les deux en se décidant à mourir, et enfin le meurtre de Pyrrhus lui rend la liberté et la vie. — Ce rôle n'est qu'un combat intérieur entre deux passions également fortes, dans deux situations qui croissent en violence, et dont l'issue est la paix intérieure acquise par un grand acte de vertu.

De même qu'Andromaque est partagée entre deux passions qui naissent de l'amour d'Hector, Hermione est partagée entre deux passions qui naissent de l'amour de Pyrrhus. Ces deux passions, la haine et la tendresse, ont également deux états et vont croissant. Cette haine au second acte n'est que du dépit. Elle s'efface au troisième dans des transports de joie et de tendresse après le retour de Pyrrhus. Puis, après l'insulte, elle reparaît plus violente, et lutte contre l'amour, tour à tour victorieuse et vaincue, par un conflit de passions aussi beau que les combats intérieurs d'Andromaque. Elle sort de cette incertitude

par le crime qu'elle a fait commettre, et qui, tournant contre elle-même cette haine meurtrière, détruit ces deux passions par la mort.

Ces deux passions, le progrès de deux situations se retrouvent aussi dans Oreste et Pyrrhus. Oreste hésite entre le devoir et l'amour. Sa première déception l'aigrit, la vertu cède, il veut enlever de force Hermione. Puis Hermione se donne à lui, s'il tue Pyrrhus ; ce second combat est plutôt raconté que représenté. La vertu fléchit encore. Il sort de ce combat par un meurtre qui souille sa vertu, et qui cause la mort d'Hermione. Les deux sentiments, poussés au dernier excès, renversent sa raison. Enfin Pyrrhus, hésitant d'abord entre l'amour et le ressentiment, après avoir un instant cédé à la colère, s'abandonne plus violemment encore à l'amour, et périt au moment où tous les combats intérieurs semblent calmés pour lui comme pour Andromaque.

La pièce de Racine est donc d'une régularité singulière. Partout, dans chaque personnage, une double passion née du même objet, opposée à elle-même, croissant par deux situations successives, aboutissent au calme, soit par la mort, soit par la folie, soit par la destruction de son objet. Peut-être n'a-t-on jamais vu nulle part une pareille suite de luttes intérieures, et un pareil progrès dans le développement de la passion. Le théâtre de Racine est le théâtre de l'âme ; il est l'histoire du monde intérieur ; il en est la vivante philosophie. Il n'a pas besoin de décoration extérieure, d'appareil magnifique ; ses tragédies jouées dans une chambre entre quatre fauteuils font autant d'effet que sur la scène. On ne les comprend que par les yeux de l'esprit et du cœur.

Ai-je besoin d'observer maintenant comment toutes les actions sont l'effet nécessaire des caractères ? L'am-

bassade d'Oreste qui donne le premier branle à tous les sentiments a pour cause son amour. C'est ce caractère sombre, et cette âme déjà habitée auparavant par les Furies, et, sinon souillée, du moins ébranlée par une action terrible, qui donne sur lui une si forte prise aux passions mauvaises et le dispose au meurtre. C'est l'amour tourné en fureur par une sanglante injure dans un esprit fier habitué aux adorations, qui ordonne à Hermione le meurtre de Pyrrhus. C'est la fidélité conjugale qui porte Andromaque à obéir à Pyrrhus ; c'est un amour obstiné dans une âme impérieuse et accoutumée à faire tout plier, qui suggère à Pyrrhus les cruels moyens de réduire Andromaque. La mort de Pyrrhus est l'effet nécessaire de ces quatre caractères. Pyrrhus est la cause infaillible de sa propre mort, par les contre-coups infaillibles que ses résolutions nécessaires portent dans ceux qui l'entourent et ramènent vers lui. C'est un cercle d'actions invinciblement enchaînées dont la dernière revient frapper son premier auteur. A la vérité, la cause n'est pas une non plus que l'action. Il n'y a pas d'idée dominante qui construise et gouverne la pièce. Le poète s'est jeté d'abord au milieu des passions, sans rester dans le monde des idées d'où il aurait pu, comme Shakespeare et Corneille, guider les coursiers effrénés qu'il a lâchés. Il les abandonne à la fatalité de leurs emportements sauvages ; il se contente d'en montrer les magnifiques élans et la violence tumultueuse. Il ne les réduit pas sous un joug unique. Il ne subordonne pas ses caractères à une passion souveraine comme celle de Macbeth, ou à une pensée enveloppante comme celle de Polyeucte. Mais dans ce monde moins pur et moins élevé, il lie si fortement les actions séparées, il conduit l'action par des situations si bien graduées et des conflits si touchants ou si terribles, qu'on peut se demander en hésitant si cette riche et vivante diversité de sa pein-

ture ne vaut pas l'unité supérieure et divine des grands tableaux qui semblaient d'abord l'effacer.

*
* *

CARACTÈRES.

Eschyle dans *les Grenouilles* reproche à Euripide d'avoir abaissé la tragédie, d'avoir mis sur la scène des personnages petits, bas, lâches, disputeurs, ergoteurs, et d'avoir changé la race de héros qu'il lui avait laissée en une populace de rusés sophistes et de frivoles bavards.

Il est permis en effet de mettre sur le théâtre des hommes méchants ou vils. Mais au moins que ces méchants aient de la grandeur ; qu'ils soient comme la Rodogune de Corneille, ou la Clytemnestre d'Eschyle, et que ces âmes viles soient tournées en ridicule. Mais surtout qu'elles ne soient qu'un coin du tableau, et que le spectateur puisse reposer ses regards sur de grandes actions et sur des caractères héroïques. Je ne viens pas au théâtre pour y voir les plates insipidités, les petites poltronneries, la banale médiocrité de la vie ordinaire. Autant vaudrait rester chez soi. Je consens à considérer un instant ces pauvretés ennuyeuses, mais afin de mieux ressentir la force des caractères héroïques et des passions déchaînées. Encore peut-on se demander si la tragédie a la même licence que le drame ; si Corneille peut donner à Félix le caractère de vil courtisan que Shakespeare peut prêter à Polonius ; si la tragédie grecque surtout, née du dithyrambe et de la religion, peut oublier à ce point son origine, et s'il n'y aura pas une opposition choquante entre ces chœurs solennels, ces pompeux costumes, ces chants lyriques, et les caractères mesquins

tirés du milieu de la vie réelle, déguisés par une ridicule mascarade sous de splendides habillements.

La pièce d'Euripide comprend quatre personnages : Hermione, Ménélas, Pélée, Andromaque. Oreste, après un court dialogue, emmène Hermione, laissant seulement échapper quelques menaces obscures contre Pyrrhus. Thétis, qui vient faire le dénouement, n'a point non plus de caractère. Il faut laisser de côté Oreste et Thétis.

Hermione est cruelle, timide, vile et faible en tout. Ses discours sont un mélange de petitesesses et de duretés crues et impudentes :

« Je viens la tête parée d'ornements d'or et le corps vêtu de voiles aux couleurs variées que ni Achille ni Pélée ne m'ont donnés comme prémices de noce. Ils viennent de la Laconie, de la terre de Sparte ; mon père m'en a fait cadeau et m'a donné une grande dot, afin que je puisse parler librement. »

Eschyle dit justement qu'Euripide a mis sur la scène les mœurs domestiques et a enseigné le ménage aux Athéniens. « Chacun d'eux maintenant crie en rentrant à ses esclaves : Où est la cruche ? Qui a mangé la tête de l'anchois ? Où est l'ail d'hier ? Auparavant, ils ne savaient que se battre et crier : En avant ! »

Elle fait à Andromaque une querelle de servante : « Si quelqu'un des Dieux ou des hommes veut se sauver, il faut, qu'au lieu de cette orgueilleuse opulence où tu te complaisais autrefois, tu rampes humblement devant moi, que tu tombes à mes genoux, que tu balaies ma maison, que tu l'arroses avec l'eau de l'Achéloüs puisée dans des vases d'or. »

Unus et alter

Anuitur pannus.

La bassesse, la vulgarité des sentiments sont relevées brusquement par une expression recherchée et

éclatante ; et cet effort prétentieux ne fait que les rendre plus choquantes.

« Tu en es venue à ce point de folie, malheureuse, que tu oses dormir avec le fils de l'homme qui a tué ton époux. et en avoir des enfants. »

Andromaque lui dit de ne point découvrir les maux que lui cause Vénus. Elle répond avec une naïveté assez indécente : « Pourquoi non ? Ne sont ce pas là entre tous les plus grands que puisse souffrir une femme ? »

Tout ceci n'est que ridicule et étroit : voici l'odieux : « Ce temple ne te servira de rien : tu mourras. » — Et plus loin : « Tu es sage, tu parles bien, mais malgré tout il te faut mourir. — J'emploierai le feu, et je ne tiendrai aucun compte de toi, et tu sentiras dans ton corps les âpres douleurs des blessures. »

Puis, quand Ménélas est parti et qu'elle redoute Pyrrhus, c'est un désespoir d'enfant. « Hélas ! hélas ! je veux déchirer mes cheveux et ensanglanter mon visage. — Malheur ! malheur ! Va loin de moi dans les airs, loin de mes cheveux, voile léger. — Pourquoi as-tu ôté l'épée de mes mains ? Prends-la, prends-la, mon amie, pour que je l'enfonce dans ma poitrine. Pourquoi m'empêches-tu de me suspendre au lacet fatal ? — O mon triste destin ! Où est la flamme souhaitée du feu ! D'où me précipiterai-je sur les rochers, ou dans la mer ? Que ne suis-je exposée dans une forêt ? Que je meure et que je ne sois plus que le souci des enfers ! »

Elle quitte avec Oreste la maison de son mari. Oreste lui dit qu'il veut l'épouser. Elle répond selon les convenances et les mœurs d'alors : « Mon père aura souci de me marier, et ce n'est pas à moi d'en décider » Euripide peint les hommes de son temps, et n'omet rien pour se rapprocher des sentiments et des opinions vulgaires. Il peut servir l'historien, il pou-

vait être agréable à ses contemporains ; mais les poètes lui reprocheront d'avoir détruit la tragédie.

Je trouve le caractère du père encore plus déplaisant que celui de la fille. Son premier discours est d'un plat et cruel coquin. Il menace Andromaque de tuer son fils si elle ne se livre pas, et ajoute, avec une sorte de rire impudent : « Tu es convaincue, femme, d'être moins habile que Ménélas. » Ajoutez des paroles indécentes dans un père : « Je suis l'allié de ma fille ; car je trouverai fâcheux qu'elle fût privée de son lit nuptial. C'est ce qui peut arriver de pis à une femme. Privée de son mari, elle est privée de la vie. » Il se justifie par de sentencieux sophismes : « J'ai le droit de commander aux esclaves de mon gendre, et lui aux miens. Un ami n'a rien en propre. Tout lui est commun avec son ami. » Eût-on jamais imaginé que cette maxime fût employée pour justifier un meurtre ? Ménélas s'autorise de l'amitié de Pyrrhus pour tuer son fils et sa maîtresse. Lequel est le plus ridicule, Euripide ou Ménélas ?

Andromaque se livre sous condition qu'on épargne son fils. Ménélas déclare que c'était une ruse, et qu'Hermione va en décider. « Vante à tous cette trahison ; je ne la dénie pas. — Si les dieux se vengent, je supporterai leur vengeance. Mais toi, je vais te tuer. — Pourquoi tombes tu à mes pieds ? C'est comme si tu suppliais un rocher ou les flots de la mer. — Molossos, j'ai pris Troie et ta mère ; jouis d'elle, descendant chez le Dieu souterrain Hadès. »

Ce dernier mot est d'une ironie atroce.

Quand enfin Pélée délivre Andromaque, il débite un discours bien compassé, digne d'un mauvais rhéteur, et finit par céder, sous un prétexte risible, avec une peur manifeste. « Comme je n'ai pas beaucoup de loisir, je m'en vais dans ma maison : il y a une ville proche de Sparte, autrefois amie, maintenant

ennemie ; je vais conduire contre elle une armée, et la punir. — Pour tes paroles, je les supporte aisément. Car, semblable à une ombre, tu n'as que la voix, et tu ne peux rien que parler. »

Il part, laissant généreusement sa fille exposée à la colère de Pyrrhus.

Les commentateurs conjecturent qu'à ce moment Brasidas faisait une expédition en Thrace, et qu'Euripide flattait la haine populaire en donnant un rôle odieux à Ménélas et à Hermione qui étaient de Sparte. Mais que dire d'un poète qui achète des applaudissements par l'avilissement de l'art ? Non, c'est une habitude d'Euripide de peindre des personnages vils, Phèdre, Oreste, Polymnestor, et tant d'autres. Cela suit naturellement d'un système qui consiste à représenter le réel aussi laid qu'il est.

Pélée est plus intéressant ; mais il est sans grandeur. Son discours est une longue plaidoirie, remplie d'injures à la façon des avocats athéniens. Pourquoi ne se contente-t-il pas d'avoir délivré Andromaque ? Qu'a-t-il besoin d'énumérer les mauvaises actions de Ménélas, de lui reprocher d'être esclave d'Hélène, d'accumuler les sentences et les lieux communs oratoires ? Les héros d'Euripide, comme dit Aristophane, ont la langue effilée et rapide, c'est un flux de paroles et de raisons menues, artistement liées, à la façon des rhéteurs. On sent qu'il a disposé son plan d'avance, comme un homme qui a devant lui la clepsydre, et ne veut pas omettre un seul argument. Ne dit-il pas : « J'en viens maintenant à un autre point, etc. ? » Belle transition pour un homme passionné et pour un héros antique ! Euripide n'a pas vu que la grandeur consiste, non dans les paroles, mais dans l'action. — Quand on apporte le corps de Pyrrhus, les plaintes de Pélée sont belles et touchantes. Euripide est toujours poète quand il faut

pleurer. Sa vie malheureuse et son âme triste le faisaient d'abord compatir à toutes les douleurs. Mais les pleurs ne sont vraiment touchants que lorsque l'homme qui pleure a montré un cœur ferme, et qu'on a vu en lui l'union du courage et de la tendresse. Qu'on compare à ces larmes de Pélée la douleur du vieil Évandre qui a lui-même envoyé son fils à la guerre, qui en reçoit maintenant le corps inanimé, qui le loue d'avoir fait son devoir, qui s'applaudit lui-même de l'y avoir poussé, et qui ne veut plus vivre que pour voir son fils vengé et Turnus mort. Pélée, après un instant de douleur, se console en recevant de Thétis la promesse d'être immortel ; et, comme si ce malheureux Euripide voulait faire repentir le spectateur de la pitié qu'il lui a inspirée, Pélée finit en se félicitant d'avoir une épouse comme Thétis, et en engageant les spectateurs à faire comme lui un bon mariage !

Cette inégalité corrompt encore tout le rôle d'Andromaque. La tragédie d'Euripide se traîne en boitant à travers des élans de passions, des inconvenances, des ridicules et des métaphores. Andromaque fait maladroitement le prologue. Par quel fâcheux hasard le plus raffiné des trois poètes est-il celui qui commence le plus lourdement toutes ses pièces, et montre toujours l'auteur sous le héros ? Andromaque n'a rien de touchant que son malheur et son amour pour son fils. Le souvenir d'Hector est presque effacé ; elle parle sans honte du lit de Pyrrhus où elle est entrée comme concubine. « Dans cette maison, j'ai commerce avec le fils d'Achille, mon maître, et je mets au jour un enfant mâle. » Comme elle parle froidement de ces malheurs passés qui dans Racine lui coûteront tant de larmes ! « Nulle femme n'est plus à plaindre que moi qui ai vu mon époux Hector tué par Achille, et l'enfant que je donnai à mon époux, Astya-

nax, précipité des hautes tours. » Un peu plus loin, elle est plus touchante, mais quel discours ne serait refroidi par ce commencement : « Va donc, et nous qui vivons toujours dans les gémissements, les larmes et les plaintes, portons-les jusqu'aux cieux. Car c'est pour les femmes un plaisir dans les maux de les avoir toujours à la bouche et sur la langue. »

Quand elle répond à Hermione : « Hélas ! hélas ! la jeunesse est une chose mauvaise pour les mortels. C'est dans la jeunesse qu'on trouve l'homme qui n'observe pas la justice. Pour moi, je crains que ma condition d'esclave ne m'empêche de répondre, quoique j'aie beaucoup de bonnes raisons, et que si je triomphe, cette victoire même ne me soit nuisible. » Ne dirons-nous pas à Euripide avec Aristophane : O Euripide, laissez les avocats au barreau. Ne les transportez pas sur le théâtre ; nous les entendons assez ; délivrez nos oreilles de ces discussions menues et perpétuelles ; faites-nous entendre les grandes paroles des grands personnages qui sont morts. Qu'Andromaque parle ; que j'écoute la veuve d'Hector, et non une vendeuse d'herbes. — Mais le sentencieux poète ne quitte le ton d'avocat que pour le ton de philosophe : « Ce n'est point la beauté, ô femme, ce sont les vertus qui charment un époux. » Puis il devient géographe. « Si dans la Thrace couverte de neige tu avais un roi pour mari, tuerais-tu toutes les épouses auxquelles il ferait partager ta couche ? » Il retombe enfin sur lui-même et ramasse ces miettes de petites idées dont se moque Aristophane. « Tu as tant de jalousie, que tu ne laisses pas même une goutte de la rosée de l'air se déposer sur ton mari. » Et s'il trouve un mouvement sincère et vrai de l'âme, c'est pour gâter le noble souvenir de l'ancienne union d'Andromaque et d'Hector. « O cher Hector, quand Vénus t'égarait vers d'autres, je les aimais aussi pour l'amour de toi,

et j'ai donné souvent le sein à tes fils illégitimes, afin que rien d'amer ne te vînt de moi. »

Ménélas menace de tuer son fils. « O renommée, dit-elle, tu as élevé à une condition illustre plus de mille mortels qui n'étaient rien. Je trouve heureux ceux qui ont un beau nom à juste titre. Ceux qui l'ont par mensonge ne l'ont pas, et je dis qu'ils n'ont que l'apparence de la sagesse. » Puis elle reproche amèrement à Ménélas sa cruauté. Est-ce là une mère qui parle ? Son fils va mourir, et son premier mot est cet étalage de sentences ? A-t-on jamais plus dénaturé la nature, et fait plus grande injure au cœur de l'homme ? Cet odieux amas de rhétorique ne s'arrête pas. Imaginez les raisons que va trouver l'âme désolée de cette mère éperdue. « Pyrrhus chassera ta fille de sa maison. Et toi, si tu veux la donner à un autre, que diras-tu ? Que sa sagesse a fui un mauvais époux ? Mais ce sera un mensonge. Qui voudra l'épouser ? La garderas-tu dans ta maison sans époux, la tête blanchie par l'âge ? O malheureux homme, ne vois-tu pas le débordement de maux ? Par combien de lits de concubines voudrais-tu voir ta fille outragée, que de souffrir tout ce que je t'ai dit ? » Pardonnez à Euripide en faveur des beaux vers qui vont suivre, et qui pourtant eux-mêmes sont infectés de rhétorique et de philosophie. Euripide est tout surchargé de sentences, de maximes générales, d'esprit sophiste, de bavardage, de chicanes. Il a pour dieu l'éther et la volubilité de la langue. Et cela recouvre une âme qui sait sentir, et souffrir et pleurer, et qui, lorsqu'elle rejette ce triste appareil et redevient elle-même, dit des paroles plus touchantes que tout ce qu'eussent pu trouver Eschyle et Sophocle. Mais pourquoi en dit-il si peu ? Pourquoi à chaque instant suis-je transporté du théâtre sur la place publique d'Athènes, près des tribunaux des six mille juges, ou dans les écoles des

sophistes, ou dans le ménage d'Euripide lui-même ? Pourquoi mêler à la tragédie les ressentiments politiques et les inimitiés de la guerre présente ? « O les plus odieux aux mortels, habitants de Sparte, dit Andromaque, inventeurs de fraudes, rois du mensonge, perfides artisans de malheurs, âmes tortueuses qui n'avez plus rien de sain et dont la pensée n'a rien de droit, vous êtes injustement puissants dans la Grèce. » Et Pélée ajoute : « Une fille de Sparte ne peut plus être sage, après que, quittant la maison, les cuisses nues, et le vêtement ouvert, elle s'est exercée en commun avec les jeunes gens à la lutte et à la course. » Pourquoi mettre dans la bouche des héros antiques ces expressions d'avocat ? « Je vous interroge, dit Pélée, vous et l'homme préposé à ce meurtre ; qu'y a-t-il ? Comment et par quelle raison cette maison est-elle tout en désordre ? Que faites-vous, et pourquoi cette exécution sans jugement ? Ménélas, arrête. Ne te hâte pas avant d'avoir un arrêt pour toi. » Un peu plus loin, Oreste, pour apprendre l'histoire d'Hermione, l'interroge comme ferait un président de tribunal. Ne croirait on pas entendre Protagoras ou Polus le sophiste et les arguments des beaux esprits du temps dans ce chœur ? « Je n'approuverai jamais un double mariage, ni des enfants nés de mères différentes, discorde d'une maison, déplorable calamité. Je veux qu'un mari se contente d'une seule couche nuptiale et ne la partage pas avec aucune autre femme. De même dans une ville, il est plus difficile de supporter deux maîtres qu'un seul ; c'est un mal sur un mal, et une inimitié entre les citoyens. Entre deux poètes qui font ensemble un hymne, la muse se plaît à exciter des querelles : et quand les vents rapides emportent les matelots, une double pensée au gouvernail et une foule d'hommes habiles est plus faible qu'un esprit inférieur, mais maître absolu. Là est le

pouvoir dans les maisons et dans les villes, lorsqu'on veut trouver le moyen de bien gouverner. » Mais surtout qu'Euripide reste chez lui ; qu'il ne me remette pas à chaque instant sous les yeux ses malheurs conjugaux, et sa fraternité trop grande avec Céphissophon. Qu'il ne fasse pas dire à Andromaque : « Si les femmes sont un fléau funeste, ce n'est pas une raison pour les hommes de ressembler aux femmes. » « Personne n'a encore trouvé de remèdes contre une méchante femme, tant nous sommes un grand mal pour les hommes » ; ni à Hermione : « Qu'un homme prudent ne laisse jamais venir des femmes chez sa femme. Fermez les portes avec des barreaux et des verrous ; l'entrée d'une femme ne fait jamais de bien et cause beaucoup de maux. » Cette tragédie ainsi dégénérée, en vers remplis d'allusions philosophiques, politiques et domestiques rappelle l'état de notre théâtre au XVIII^e siècle, lorsqu'à défaut de journal on allait entendre la tragédie, et que Voltaire faisait quelquefois une pièce en cinq actes pour avoir le plaisir d'y mettre cent pages de notes sur la religion.

*
* *

Racine, dans sa préface, dit que le sujet de sa tragédie lui a été fourni par Virgile ; et non seulement le sujet, mais le rôle le plus touchant de la pièce, celui d'Andromaque.

On a prétendu que la fidélité conjugale, et la passion profonde qui respirent dans tout ce caractère, étaient des sentiments modernes, et que le christianisme seul avait pu creuser dans les âmes ces abîmes d'une tristesse infinie. Si cela est, Virgile a d'avance été chrétien. Il n'a pu démentir la tradition comme Racine, et soustraire Andromaque au mariage de

Pyrrhus et d'Hélénus ; mais dans tous ces changements de fortune, son Andromaque n'a qu'une seule pensée et qu'un seul amour.

Aut si lux alma recessit,
Hector, ubi est ?
Accipe, et hæc manuum tibi quæ monumenta mearum
Sint, puer, et longum Andromaches testentur amorem,
Conjugis Hectoreæ

Virgile a changé la nature antique :

Ecquæ jam puero est amissæ cura parentis ?

Qui aurait trouvé avant lui ces paroles ? Qui aurait demandé qu'on fît chérir au fils le souvenir de la mère ? La nouvelle religion eût consacré ce sentiment en ordonnant au fils de prier pour l'âme de sa mère, et vivre avec la pensée des morts.

On sent en lisant ce récit que l'âme et le corps d'Andromaque ont été affaiblis par la douleur, qu'elle souffre toujours, et que le moindre choc sur ce cœur malade fera couler des larmes.

Deriguit visu in medio, calor ossa reliquit.
Labitur et longo vix tandem tempore fatur.
Lacrymas effudit et omnem
Implevit clamore locum : vix pauca furenti,
Subjicio.

Cette douleur est plus retenue et plus profonde que celle d'Euripide. Quel sentiment égale l'accent de ces vers ?

O mihi sola mei super Astyanactis imago !
Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat,
Et nunc æquali tecum pubesceret ævo !

Elle a cédé à son maître comme une captive antique, mais avec honte et douleur :

Dejecit vultum et demissa voce locuta est :
O felix una ante alias Priameia virgo...

Nous sommes loin du froid récit d'Euripide, encore plus loin de la naïveté d'Homère. Briséis, en pleurant Patrocle, le regrette parce qu'il lui avait promis, de retour en Thessalie, de lui faire épouser Achille, meurtrier de son époux et de ses frères. Ainsi, dans le *Romancero*, Chimène demande en mariage Rodrigue qui a tué son père. Un barbare oublie vite et ne sent guère les délicatesses morales ; il faut une civilisation avancée pour faire naître les sentiments qui s'attachent invinciblement à l'âme, et pour consacrer les affections naturelles en les transformant en devoirs.

*
* *

On a plusieurs fois remarqué que les mœurs et caractères des personnages de Racine étaient ceux du siècle de Louis XIV. On le lui reproche aujourd'hui, mais qu'importe ? De son temps, on le blâmait de donner à ses tableaux une couleur trop antique, d'avoir peint Pyrrhus trop violent ; et le pauvre poète, par crainte des petits maîtres, avait fait Hippolyte amoureux. Je sais que le langage d'Oreste et de Pyrrhus sont ceux de gentilshommes bien élevés qui ont lu des romans d'amour et qui font d'élégantes déclarations aux dames, qu'Hermione et Andromaque les écoutent en personnes bien apprises et y répondent avec une convenance parfaite ; que Pylade parle à Oreste comme un menin respectueux au prince son frère ; que les personnages parlent avec une pureté et une recherche de langage, avec un plan si habilement disposé, avec un choix si exquis d'expressions toujours mesurées, qu'en dépit des noms antiques on

voit d'abord que l'on écoute les princes, les courtisans, les diplomates, les princesses et les suivantes du temps, et que, pour prendre vraiment plaisir à la pièce, il faut mettre, à la place d'Hermione, Madame la duchesse, à la place d'Oreste, Monseigneur le duc. Mais y a-t-il un poète qui, croyant peindre les temps antiques, n'ait représenté ses contemporains ? Les héros de Shakespeare sont du xvi^e siècle et l'Iphigénie de Goethe est de notre temps. Peut-on effacer son âge, prendre le style, les idées, les sentiments du passé ? Il faudrait renouveler toute son âme et cesser d'être soi. Le poète qui veut sortir de son temps ne fait qu'un pastiche. Sa poésie est morte ; comme le... ? (*mot oublié*) il est mort en voulant faire passer dans ses veines un autre sang. Tout ce qu'on demande au poète, c'est d'imiter Eschyle et de s'élever si haut au-dessus du réel que, dans l'emportement de la passion, la trace des mœurs présentes disparaisse ; tous les hommes sont semblables et tous les siècles sont contemporains à un certain degré de passion ; ou bien encore, c'est de choisir des mœurs nobles et simples comme Corneille, ou tout au moins élégantes et dignes comme Racine ; on souffre un anachronisme qui nous montre de nobles manières et un beau langage ; on aime les héros polis, les belles pleureuses de Racine, les gracieuses délicatesses de sentiments qu'il s'arrête à développer, le parfait savoir-vivre et les formes raffinées de conversation savante qu'il se complaît à peindre ; mais on rejette bien loin les chicaneurs, les marchands d'herbes et les déclamateurs à gages d'Euripide, parce que si on souffre le faux, il faut au moins qu'il soit compensé par la beauté.

Je parlerai peu de Pyrrhus et d'Oreste. Les grands rôles sont ceux d'Hermione et d'Andromaque. Oreste a bien quelque chose de sombre et de fatal, que l'an-

tiquité avait indiqué déjà. Mais il a comme Pyrrhus le défaut de tous les personnages du théâtre classique. Ce théâtre peint plutôt les passions que les caractères. Le héros du poète n'est pas le héros lui-même, c'est tel sentiment ou telle passion. Le héros est un personnage violent, ou amoureux, ou ambitieux en général ; il n'est pas assez réel, et sa passion n'est pas assez particulière. Dans la nature et la vérité, les passions générales n'existent dans les individus que transformées et appropriées à cet individu. Elles en reçoivent une marque propre qui les distingue désormais. Telle est la jalousie dans Othello ou la violence orgueilleuse dans Coriolan, la faiblesse de volonté dans Hamlet, l'esprit militaire dans Goetz de Berlichingen. C'est en cela que la littérature romantique se sépare de la littérature classique ; elle peint le réel et l'individuel, tandis que l'autre représente le général et l'idéal. Son héros est l'homme même, et elle n'a pas pour objet les passions et les sentiments qu'en tant qu'ils ont été retirés de ce domaine général et de cette région idéale par son caractère déterminé et particulier.

Ce que l'esprit moderne, philosophique et chrétien a ajouté à l'Andromaque antique, c'est la *vertu*. Ce que Racine y a marqué, c'est l'*amour conjugal*. Tout le rôle d'Andromaque est fondé sur ces deux sentiments.

Elle n'a pas épousé Pyrrhus ; elle ne peut pas l'épouser : ce serait contre son devoir envers son époux ; si elle cède, c'est pour un moment, avec la volonté de mourir, et parce que son fils est le fils de son époux :

Quoi donc ! As-tu pensé qu'Andromaque *infidèle*
Pût trahir un époux qui croit revivre en elle,
Et que, de tant de morts réveillant la douleur,
Le soin de mon repos me fît troubler le leur ?

Est-ce là cette ardeur tant *promise* à sa cendre ?
Mais son fils périssait. Il l'a fallu défendre.
Mais aussitôt ma main, à moi seule funeste,
D'une infidèle vie abrégera le reste,
Et, sauvant ma *vertu*, rendra ce que *je dois*
A Pyrrhus, à mon fils, à mon époux, à moi.

Ce dernier mot exprime un sentiment nouveau, celui du devoir envers soi-même : le changement du monde depuis la naissance de la philosophie et le progrès des idées morales. On ne peut faire un pas dans la pièce sans en rencontrer.

Parle-lui tous les jours des *vertus* de son père...
— Non, non ; d'un ennemi respecter la misère,
Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mère,
De cent peuples pour lui combattre la rigueur
Sans me faire payer son salut de mon cœur,
Malgré moi, s'il le faut, lui donner un asile,
Seigneur, voilà des soins *dignes* du fils d'Achille.

A cette estime de la dignité morale, s'ajoutent des sentiments de reine : on sent qu'Andromaque est grande autant par sa naissance que par sa vertu.

Pardonnez à l'éclat d'une illustre fortune
Ce reste de fierté qui craint d'être importune.
Vous ne l'ignorez pas. Andromaque sans vous
N'aurait jamais d'un maître embrassé les genoux.
— Et je puis voir périr un sang si précieux !
Et je laisse avec lui périr tous ses aïeux.
— De l'espoir des Troyens seule dépositaire,
Songe à *combien de rois* tu deviens nécessaire...
— Fais connaître à mon fils les héros de sa race.

Mais avec ces fiers sentiments qu'il a pris dans le spectacle de la royauté toute-puissante et du cœur humain transformé, Racine a raconté avec une ten-

dresse aussi profonde que Virgile les douleurs envieilles dans l'âme, et les souvenirs qui l'assiégeant sans cesse la jettent dans des transports farouches, ou ne lui laissent de goût que pour les pleurs.

Captive, toujours triste, importune à moi-même...

— J'allais pleurer, Seigneur, un moment avec lui...

— Je n'ai trouvé que pleurs mêlés d'empportements...

— Sa misère l'aigrit, et toujours plus farouche,
Cent fois le nom d'Hector est sorti de sa bouche.

Vainement à son fils j'assurais mon secours,

C'est Hector, disait-elle en l'embrassant toujours ;

Voilà ses yeux, sa bouche, et déjà son audace,

C'est lui-même, c'est toi, cher époux, que j'embrasse.

— Andromaque, au travers de mille cris de joie,

Porte jusqu'aux autels le souvenir de Troie,

Incapable toujours d'aimer et de haïr,

Sans joie et sans murmure, elle semble obéir.

Chose étrange que la puissance d'une pensée ! Et quel mot que celui du philosophe : une idée peut s'attacher à nous avec tant de puissance que nous ne puissions plus nous en délivrer ! Chaque mot qui rappelle Troie à Andromaque excite un élan de douleur.

Aux cendres d'un époux doit-elle enfin sa flamme ?

Et quel époux encore ! Ah ! souvenir cruel,

Sa mort seule a rendu votre père immortel.

Ce qu'il y a de plus touchant dans ce rôle, c'est qu'on sent que la douleur est ancienne, qu'elle n'a pas cessé un moment depuis la mort d'Hector, qu'elle suivra Andromaque jusqu'au tombeau, qu'elle s'obstine à la nourrir par devoir ; que, n'ayant plus Hector, elle a épousé son deuil :

Et amat pro conjuge luctum.

Euripide n'a trouvé ni cette vertu, ni cette dignité, ni cette profondeur de la douleur. L'Andromaque des *Troyennes* n'est qu'une femme malheureuse ; celle-ci n'a qu'un moment de grandeur, qui est celui où elle quitte l'autel pour sauver son fils. L'Andromaque de Racine la dépasse de toute la hauteur de l'art, de la nature et de la vertu.

Il semble que, dans le rôle d'Hermione, Racine, en conservant les vices et les crimes, montre comment on peut changer la petitesse en grandeur. Hermione est orgueilleuse, cruelle ; faible, elle ordonne un crime, elle éclate en injures comme dans la pièce grecque. Toute la différence, c'est qu'elle n'est pas une bourgeoise jalouse, mais une reine irritée. Les mauvais sentiments sont beaux, quand ils sont hardis. Ce n'est pas une femme sans défense qu'elle tue, c'est un roi parmi ses soldats et dans son pays.

Que je me perde ou non, je songe à me venger.
Je ne sais pas encore, quoi qu'il m'ait pu promettre,
Sur d'autres que sur moi si j'ai dû m'en remettre...
Et je tiendrai mes coups bien plus sûrs que les tiens.

Le crime est héroïque quand il inspire des vers
comme ceux-ci :

Quel plaisir de venger moi-même mon injure,
De retirer mon bras teint du sang du parjure !...
Va le trouver : dis lui qu'il apprenne à l'ingrat,
Qu'on l'immole à ma haine, et non pas à l'État
Chère Cléone, accours. Ma vengeance est perdue
S'il ignore en mourant que c'est moi qui le tue.

Une femme en colère est ridicule ; une furie est
admirable. Le désespoir d'Hermione n'éclate pas
comme dans la pièce grecque, par des pleurs, des cris
de terreur, le souhait vain de mourir. Celle-ci veut
mourir en mourant :

Que de cris de douleur le temple retentisse....
 Je ne choisirai point dans le désordre extrême,
 Tout me sera Pyrrhus, fût ce Oreste lui même.
 Je mourrai, mais au moins ma mort me vengera.
 Je ne mourrai pas seule et quelqu'un me suivra.

Et ce qui relève encore ce caractère, c'est la perfection du style. Au milieu de ces furieux reproches à Pyrrhus, Hermione lie ses idées avec autant de force, enveloppe ses violences sous une expression si habilement modérée, jette les injures les plus amères en des termes si calculés, qu'elle s'élève jusqu'à la suprême éloquence, qu'on admire un grand orateur dans la femme indignée, et qu'on trouve la passion divinisée par le génie. L'art du poète a grandi le héros. Des fureurs vulgaires il s'est élevé aux fureurs poétiques ; il a transformé les sentiments humains par l'alliance de facultés supérieures. Toutes les petitesse et toutes les misères de la passion mauvaise se sont fondues et effacées au feu du génie. Et l'audace du crime et la perfection du langage ont porté le crime jusqu'à la dignité de la vertu.



STYLE.

Il faut laisser à M. de la Harpe et aux grammairiens de la littérature le soin de noter vers par vers les expressions faibles ou impropres, les tournures obscures ou téméraires ; libre à ceux qui s'y plaisent de vivre, comme dit Aristophane, parmi ces raclures et rognures de discours, ramassant les miettes et les bribes de ce grand festin poétique que nous ont servi les deux tragiques. Voici seulement quelques remarques générales.

Le style d'Euripide est comme son esprit : incertain entre deux genres, et composé de disparates. C'est un mélange d'expressions contournées et brillantes, d'alliances de mots forcées et nouvelles, de métaphores impropres et inexactes, de pointes, de comparaisons d'avocat. Il n'a ni simplicité, ni noblesse. Il est abstrait souvent et on y sent les expressions métaphysiques...

Le style est fort dégénéré depuis Sophocle ; non seulement la langue est moins pure ; mais, le souffle poétique manquant, la liaison des idées est moins forte, le discours va moins vite au but, les réponses des dialogues tournent dans le même cercle ; on ne trouve plus le grand mouvement de la démonstration et de la passion. La haute poésie des chœurs a péri ; ce sont des hors-d'œuvre, tantôt un chant déplacé sur les malheurs de Troie, tantôt un froid dithyrambe, semblable aux odes glacées de Rousseau, sur quelque lieu commun philosophique. Le chœur non plus que les dénouements divins n'ont rien à faire dans la tragédie d'Euripide ; ce sont des restes de l'ancienne tragédie qui ont subsisté par habitude ; ce sont des traces d'un ancien monde qui déparent le nouveau, et font ressortir sa faiblesse, comme les ossements gigantesques de ces êtres détruits que nous retrouvons aujourd'hui en fouillant notre sol impuissant et froid, qui attestent la décadence de la nature et l'épuisement de la force de création.

Je ne dirai rien du style de Virgile. Les quelques vers où il parle d'Andromaque sont en trop petit nombre ; et il est le Racine antique, pur, correct, hardi, sans le paraître, mais privé de cette simplicité et de ce tour presque naïf qui est le plus grand charme des écrivains grecs. Cette élégance soutenue de Racine est quelquefois déplacée dans les grands éclats de passion, ou dans le discours ordinaire. Dans cette

pièce surtout elle tourne en certains passages à l'afféterie, et le jargon précieux de l'amour romanesque répand quelquefois une couleur fausse sur cette peinture si vive et si forte. L'élégance qui est le propre de la réflexion tranquille exercée sur des sujets tempérés ne convient pas à ces grands bouleversements de l'âme qui détruisent toute réflexion, ni à ces phrases familières où l'on ne peut être élégant sans être prétentieux. Ce sont là les défauts nécessaires du style classique. Mais nous avons déjà vu quelle noblesse en certains moments il peut prêter aux passions mauvaises, et quelle haute idée on prend du personnage qui conserve la perfection du langage et l'ordre des idées jusque dans les dernières violences de la passion. Quels que soient ses défauts ou ses mérites, il est l'effet forcé du genre classique. Dans le romantique, où c'est le caractère particulier et non la passion générale qui parle, le style se sent naturellement de ce qu'il y a de particulier dans l'homme, en représente les hauts et les bas côtés, tombe dans des constructions irrégulières, remplace les analyses de sentiments par des cris de douleur, et la noblesse uniforme du langage par les tons variés que l'éducation, et le caractère donnent aux différents individus. Il est heurté, brusque, coupé, souvent trivial et bizarre, quelquefois métaphorique à l'excès ; il est saisissant, touchant ou terrible ; mais jamais agréable ni soutenu. Mais l'idée ou le sentiment général qui est l'âme du classique, qui se sert des personnages pour s'exprimer, mais ne souille jamais sa pure nature de leur nature particulière, produit une expression uniforme et pure comme elle même. Si une idée parlait, elle n'aurait que des expressions générales et s'exprimerait de même chez tous ; si un pur sentiment se traduisait en paroles, il n'aurait que des paroles nobles précisément à cause de sa généralité et de sa grandeur.

Un pur sentiment, une idée abstraite ne peuvent jamais tomber dans ces angoisses, dans ces convulsions folles, dans ces accès entrecoupés où la grande passion jette la vraie nature humaine ; et partant il ne peut jamais s'exprimer par ces phrases brisées, par ces mots incohérents, et ces folies de style qu'emploie le drame. Le style naît de la nature du genre et en subit toutes les variations.

Si donc le style de Racine a des défauts, ils n'appartiennent pas au poète, mais au genre ; au lieu qu'Euripide a gâté le style du genre qu'il quittait et n'a pas employé franchement le style du genre qui allait naître, et dont Ménandre et Térence trouvèrent plus tard l'expression naturelle. Dans la composition de l'action, dans la peinture des caractères, dans le style, nous trouvons partout Racine supérieur. Sans doute il y avait entre les deux poètes inégalité de génie ; mais la vraie cause de l'infériorité d'Euripide, c'est sa place équivoque entre deux moments opposés de l'histoire littéraire, l'impuissance d'accorder les deux genres, les disparates nécessaires de ses sujets, de ses caractères et de son style. Ce n'était pas à Racine qu'il fallait le comparer, c'est à Voltaire. Celui-ci, placé aussi à la fin de la tragédie et au commencement du drame, a perdu un grand talent à rapprocher deux genres qui s'excluent. Le plus grand génie ne peut rien contre la nature des choses. Son effort et son triomphe est de s'y accommoder.

II

PHÉNOMÈNES DE LA CONSCIENCE MORALE

Il s'agit simplement ici de décomposer en ses parties et de décrire de point en point une action bonne ou mauvaise ; nous n'expliquons rien ; nous ne faisons que regarder, analyser et raconter.

Une action est un drame tout entier ; elle a ses causes et ses conséquences ; elle forme un tout complexe, dont toutes les parties sont liées, qui a une conclusion et un prologue. Voici en premier lieu le prologue.

Supposons que j'aie reçu autrefois un dépôt et que le propriétaire légitime vienne aujourd'hui me le redemander. Je suis pressé d'argent et d'une probité médiocre ; j'hésite ; et enfin je prends une résolution.

Le premier jugement qui fasse partie du fait moral complexe est celui-ci : il est *bien en soi* que le propriétaire légitime ait la possession de son bien, et partant il est bien en soi que l'homme qui est devant moi rentre dans la possession de ce qu'il m'a confié.

Ce jugement en enveloppe un autre, qui presque jamais n'est dégagé d'une façon nette, et qui est la définition générale du Bien en soi ; la maxime particulière que je viens d'énoncer n'est qu'une application de ce principe universel. Dégager et formuler ce principe est l'œuvre de la partie systématique de la morale ; pour nous, qui ne faisons que recueillir des faits, nous devons seulement le constater et remarquer à

cette occasion que l'idée du Bien subit la même loi que toutes les idées rationnelles : elle existe enveloppée dans tous les jugements particuliers que nous portons sur les divers Biens, comme l'idée pure de substance est cachée dans toutes les notions que nous avons des êtres particuliers ; mais ce n'est que par une pénible et tardive abstraction que nous parvenons à la considérer en elle-même dans sa nature simple, universelle et immuable.

Ces jugements sont réels et précèdent le jugement que nous portons sur la bonté de notre action. C'est par une erreur d'observation que Price et Reid les ont niés. Le mouvement de l'esprit, il est vrai, est très rapide, et le jugement par lequel nous apprécions notre action est le plus en vue ; mais on peut observer immédiatement auparavant cette prompte reconnaissance du droit du dépositaire, par laquelle nous reconnaissons un bien extérieur, qui existe en soi, indépendamment de nous, et qui est constitué par le rapport naturel de la propriété au propriétaire légitime. Puis, après être sorti de nous mêmes, et avoir considéré la chose, abstraction faite de nous, nous rentrons dans notre intérieur, et nous jugeons l'action projetée. C'est là le second acte de l'esprit.

Dans ce jugement, je déclare que l'action de rendre ce dépôt est bonne en soi, que l'action contraire est en soi mauvaise, et cela absolument, c'est-à-dire sans qu'aucune autre raison ajoutée puisse empêcher cette institution d'être bonne en soi, ou faire en sorte qu'il ne soit pas mauvais de s'approprier le dépôt.

On voit aisément le rapport de ce jugement au précédent ; il est absolu comme lui, parce qu'il en dérive. Si la maxime : Il est bien en soi que le propriétaire possède sa propriété légitime, est absolument vraie, l'action qui met à exécution la maxime en a le caractère, et comme elle est absolument bonne. La maxime étant

une *loi* véritable, le jugement qui conseille l'action est un précepte impérieux, commandant, et souverain.

Mais, en vertu de ce principe psychologique que les idées déterminent les passions et les affections, le jugement porté sur la bonté absolue de l'action descend de la région de l'intelligence pure dans le domaine de la sensibilité. Il y produit ce sentiment de l'*obligation morale*.

L'obligation est une affection de l'âme ; elle est la sorte de contrainte intérieure que l'idée d'une action absolument bonne exerce sur nous : nous nous sentons poussés en avant, souvent en dépit de nous-mêmes ; l'homme qui veut commettre une mauvaise action souffre de cette répugnance importune, de cette révolte secrète excitée dans sa sensibilité par sa raison ; cette contrainte n'est pas invincible, et la preuve est que nous péchons ; elle n'est pas l'action d'une fatalité extérieure ; elle est l'action de ce qu'il y a de plus intime en nous-mêmes, et peut se définir la puissance active pratique de la raison. Elle varie suivant la clarté de l'idée du Bien, suivant l'attention que nous lui prêtons, suivant toutes les variations de sa cause ; elle se distingue de toutes les actions de la sensibilité par son autorité supérieure ; nous la respectons, nous nous y soumettons, comme à une maîtresse légitime ; tandis que nous [nous] complaisons dans les autres et que nous nous y abandonnons.

Ces trois faits : le jugement du bien faire ; l'appréciation de l'action d'après ce jugement ; l'obligation suite de cette appréciation, et dont nous avons conscience, constituent tous les préliminaires de l'action. Alors se passe le phénomène de la délibération, du *choix* et de l'action.

De la nature du *choix* naissent d'autres phénomènes. Ici commence une série toute nouvelle ; le fait du choix ou de la détermination est le centre auquel

tout aboutit et d'où tout part. Que l'action choisie et voulue soit accomplie ou non, cela n'importe pas ; tous les faits que nous allons exposer et qui forment la seconde partie du drame moral n'en subsistent pas moins. Les jugements et les émotions qui suivent ont pour cause la détermination prise et non l'action effectuée.

*
* *

Supposons d'abord que j'aie refusé de rendre le dépôt. Pour mieux dégager les phénomènes moraux, supposons encore que je n'aie rien à craindre des lois civiles, et que je puisse me regarder désormais comme possesseur tranquille du bien volé.

Le premier fait dont j'aie conscience est une douleur sourde, incessante, insupportable, qui détruit toute la joie que me cause la possession assurée de l'objet convoité. Cette douleur est si vive et si fortement attachée à l'âme, qu'il faut un très long temps, des occupations et des passions très fortes pour l'effacer ; et presque toujours elle renaît, de quelque poids d'affaires et de plaisirs qu'on cherche à l'accabler, comme une eau vive qu'aucun amas de pierres ne peut empêcher de jaillir et de faire sa voie ; le seul moyen de l'ôter est d'oublier la mauvaise action commise, et pour cela de fuir les lieux, les conversations, les événements qui pourraient en rappeler le souvenir.

Si je l'analyse, pour découvrir les propriétés secrètes par lesquelles elle a cette étrange puissance, je trouve qu'elle consiste dans un invincible mépris de soi-même. Ce mépris est accompagné de haine, d'indignation et de dégoût. Il diffère de tous les autres mépris, du mépris que l'on a pour les sots, pour les gens grossiers. Il en diffère en ce qu'il est *absolu*, comme le jugement qui défendait l'action accomplie. Il con-

tient cette conviction que notre être n'a plus aucune valeur, que toutes nos autres qualités sont dégradées et corrompues, qu'il ne reste plus rien en nous de sain et d'entier. Ce qui fait que nous tombons dans un découragement complet, que nous n'avons plus souci de nous mêmes, que nous acquiesçons d'avance aux mauvais traitements qu'on peut nous faire, et aux malheurs qui peuvent nous arriver. Ajoutez-y cette haine de nous-mêmes, dernière puissance active que nous laisse le crime, qui nous divise en deux, et arme au fond de notre âme comme un homme intérieur occupé sans cesse à nous humilier et à nous détruire. Elle contient ce jugement que notre être en soi est un mal, et nous pousse à l'anéantir comme tout à l'heure le mépris nous poussait à le laisser opprimer. Il n'est plus difficile maintenant de comprendre la force du remords. Si la force éternellement active et vivante dans l'homme est l'amour et l'estime de soi ; si, comme le disait Spinoza, c'est là l'essence même de l'âme et l'effort par lequel nous tendons à persévérer dans l'être, le remords tranche au vif les racines les plus sensibles de notre âme, et nous fait une blessure que nul remède ne peut guérir.

Si au contraire par un violent effort de volonté j'ai surmonté ma convoitise et accompli mon devoir, j'éprouve les effets contraires. C'est d'abord une joie très pure et très sereine, mêlée de douleur, il est vrai, comme tout à l'heure ma peine était mêlée de joie, mais plus grande que cette douleur, et d'un genre bien plus élevé, absolue comme le jugement que je portais sur la bonté de l'action. Ce caractère d'absolu se retrouve dans toute la suite des phénomènes et leur est communiqué par le caractère du premier jugement, comme cette vertu magnétique dont parle Platon qui descend du principe à travers toutes les conséquences.

Si j'analyse cette joie, je trouve qu'elle renferme comme principe un jugement d'approbation et d'admiration envers moi-même, et la ferme conviction qu'en tant que j'ai produit cette détermination bonne, je suis un être doué d'une perfection absolue. — Tous les autres contentements sont partiels; un plaisir sensible suggère l'idée d'un autre plaisir sensible plus vif et plus doux; la conscience que l'on a des qualités de son esprit est mêlée au regret de ne pas les avoir plus grandes; mais quand je sais que je n'ai rendu le dépôt que parce que cela était bon en soi, je sais que ma volition est parfaite, et s'empreint et se pénètre de toute la bonté absolue de la maxime selon laquelle elle a agi. Je ne puis comparer cette joie de l'âme qu'à celle qui suit la découverte d'une vérité nouvelle et certaine. C'est que, dans les deux cas, les facultés humaines ont atteint dans la limite où elles s'exercent le bût au delà duquel il n'y a plus rien.

Cette joie et cette douleur sont causées uniquement par la conscience de la perfection ou de la perversité de la volition. Elles se mesurent à cette perfection, qui se mesure elle-même, comme toute force, aux obstacles qu'elle a dû vaincre. Le remords est d'autant moindre que des besoins ou des passions violentes nous sollicitaient au mal, et celui qui a assassiné pour se divertir nous est plus odieux que le meurtrier que la faim a rendu criminel. De même, dans les cas ordinaires, ce n'est pas une action fort admirable que de tenir sa promesse; mais c'est un acte héroïque, quand cette fidélité nous coûtera la vie, et c'est pour cela qu'on loue Régulus. La satisfaction croît avec la souffrance; on comprend qu'une âme forte qui souffre pour la vérité trouve dans son supplice même la force de persévérer dans sa volonté première, et que la joie de l'âme née de la

douleur du corps parvienne à l'effacer et à l'anéantir.

Nous éprouvons encore ces divers sentiments lorsque nous sommes témoins du vice ou de la vertu des autres hommes. Ils sont moins forts, parce qu'ils sont produits indirectement et par sympathie ; mais ils sont semblables, parce qu'ils sont également produits par la représentation d'une volition bonne ou mauvaise. En voilà assez sur ce point.

Observons seulement un caractère de ce sentiment, dont l'explication est nécessaire quand on veut passer aux jugements de mérite ou de démerite. Dans tous les autres cas, quand nous voyons dans un autre homme un défaut quelconque ou un manque de perfection, nous le plaignons ; et quand il s'agit d'une volonté vicieuse, nous le haïssons ; c'est qu'alors nous ne considérons pas l'homme vicieux en tant que privé d'un bien, à savoir de la volonté bonne, mais en tant que disposé par sa volonté vicieuse à détruire ce qui est bien en soi. Nous nous renfermons exclusivement dans cette considération, qui est incomplète et fausse ; et, partant, nous ne sommes point disposés à lui donner le bien qui lui manque, c'est-à-dire à corriger et à améliorer sa volonté imparfaite, mais à détruire en lui la cause efficiente d'un mal réel, je veux dire la tendance destructive qui est en lui. La haine, le mépris et l'indignation, sentiments qui, de soi, sont absolument mauvais, se trouvent ainsi consacrés, parce qu'ils semblent sortir de l'idée toute divine du Bien en soi ; la vérité est qu'ils sortent d'une idée incomplète du Bien.



J'ai porté un jugement sur mon intention morale, et j'en ai retiré un sentiment d'estime ou de mépris pour moi-même. Maintenant, me repliant sur moi,

j'apprécie ce sentiment et cette émotion, je les déclare légitimes et raisonnables, et je conclus que tout être raisonnable, s'il a l'idée du Bien en soi, *doit* les éprouver comme moi.

Considérons attentivement ce nouveau jugement. Il distingue l'affection sensible que j'éprouve de mes sympathies ou antipathies ordinaires ; il nie que ce sentiment doive mourir dans l'enceinte de ma conscience ; il l'étend à toutes les consciences humaines ; il l'impose à tous les hommes, comme une conséquence naturelle de l'idée du Bien en soi. Et comment ? En se justifiant par la nature absolue de la maxime enfreinte ou accomplie. Si l'homme a fait l'action bonne, il est clair que son intention participe de cette bonté infinie, et que, comme telle, à titre de bien infini, en vertu même de la loi morale, la volonté doit être aimée, admirée et respectée. Ces sentiments ne sont en nous que l'effet de la représentation d'un bien absolu, et ils sont aussi obligatoires que la vertu, puisque la vertu n'est que l'amour et l'estime du bien en soi. Si l'homme a fait l'action mauvaise en sentant qu'elle était mauvaise et en voulant la faire, il est clair que sa volonté, considérée seulement en tant que mauvaise et destructive d'un bien, devra, en vertu même de la loi morale, être haïe et méprisée. Si nous la considérons seulement comme un manque de perfection, nous n'aurions pour elle qu'une absence d'affection et d'estime ; si nous la considérons à la fois comme un manque de perfection et comme une cause destructive, nous aurions pour elle un mélange de pitié et de haine, qui produirait simplement le désir de la corriger. Mais, dans la supposition que nous faisons et qui est le cas ordinaire, nous ne pouvons avoir pour elle qu'une inimitié violente, et nous ne sommes tentés que de nuire au criminel.

Maintenant, on voit aisément les conséquences de

ce jugement. En justifiant à nos propres yeux nos sentiments de haine et d'amour, nous justifions les actions qui en découlent, ou tout au moins les effets qu'ils produiraient ; à savoir, la souffrance et le mal du coupable : la joie et le bien de l'homme vertueux. Nous déclarons que le premier doit subir une punition ; et l'autre recevoir une récompense. Nous voudrions nuire nous-mêmes à l'un et donner du bonheur à l'autre ; mais nous sommes arrêtés par la loi morale qui nous défend de nuire à qui que ce soit, et par notre impuissance qui nous empêche souvent d'être les bienfaiteurs des hommes justes. Placés entre les empêchements et le jugement par lequel nous avons déclaré raisonnables et bons les effets de nos sentiments d'amour et de haine, nous éprouvons le besoin de voir accomplir ce jugement raisonnable que nous ne pouvons pas nous-même accomplir et changeant ce besoin en formule, nous établissons la maxime suivante : Il est bon en soi qu'une action vicieuse soit punie, et qu'une action vertueuse soit récompensée.

Enfin, comme ordinairement nous ne considérons pas la vertu comme un bien pour l'homme vertueux, ni le vice comme un mal pour l'homme vicieux, nous entendons par récompense et par punition des maux et des biens sensibles, et nous transformons ainsi avec Kant la maxime qui vient d'être établie : Il est bon en soi que le criminel reçoive une part de malheur sensible proportionnée à son crime, et que le juste reçoive une part de bonheur sensible proportionnée à sa vertu. — Comme cette loi n'est pas accomplie en ce monde, la raison, suivant l'expression de Kant, éprouve le *besoin* d'en supposer un autre, afin de rester d'accord avec elle même. De là naît un sentiment de religion et d'espérance, sentiment très doux et très puissant, qui est le dernier des phénomènes moraux.



Telle est la génération des jugements et des sentiments moraux. La série contient d'abord l'idée du Bien en soi et le jugement que telle chose particulière objet de l'action méditée est un bien en soi ; puis un jugement sur l'action même, et un sentiment d'obligation produit par ce dernier jugement. L'homme choisit à ce moment ; la série reprend alors son cours et contient successivement un jugement sur la bonté absolue de notre détermination, qui engendre un sentiment de douleur et de haine, ou de joie et d'amour ; puis une appréciation de ces sentiments, par laquelle nous les déclarons raisonnables ; enfin une approbation des effets bienveillants ou hostiles que ces sentiments justifiés doivent produire, et une crainte ou une espérance dans l'âme de celui qui a agi. Ici la morale s'arrête et engendre la religion.

III

LETTRE SUR L'IDÉAL¹

Je suis de votre avis. Je n'aime pas à entendre les critiques parler de l'idéal. Ce grand vilain mot pédant et philosophique me choque, et il me semble déjà voir entrer la scolastique poudreuse dans le charmant pays des arts. Ajoutez qu'ils ne l'entendent guère. Copiez la nature, disent-ils. Puis un instant après : L'Art n'est pas une imitation. Comment dois-je donc faire pour inventer et imiter tout à la fois ? Embellissez votre modèle, dira-t-on. Mais embellir, c'est changer. Et qu'est-ce qu'embellir ? Tout cela est vague, mon cher ami. Vous êtes plus heureux que nous ; vous nous laissez discuter sur le beau, et vous faites de belles choses. Vous jouissez de votre talent et nous nous épuisons à l'expliquer ; vous vivez tous les jours avec ces splendides images que nous parvenons à peine à concevoir. N'enviez pas le sort de ceux

1. Cette *Lettre sur l'idéal* a-t-elle été, comme certaines lignes pourraient nous le faire croire, adressée réellement à un ami, et à un ami artiste ? Ou bien l'envoi et la forme adoptée sont-ils tout fictifs ? C'est ce que nous ignorons. Ce qui me ferait penser que ce morceau est postérieur à l'époque de Nevers, c'est qu'il me semble y reconnaître une fermeté, une maturité de pensée et de style et de talent que je ne trouve pas au même degré dans certaines pages datées sûrement de Nevers. Il y aurait lieu, en tout cas, de rapprocher ce curieux fragment du livre de *l'Idéal dans l'Art*, dont il est peut-être d'ailleurs contemporain.

qui vous jugent, et ne vous moquez pas trop d'eux, s'ils disent mal ce que vous sentez si bien.

Laissons là les phrases. (Depuis cinquante ans, quelles tirades sur l'art ! Et sur quel piédestal vous a-t-on guindés ?) Je veux vous raconter simplement une matinée que j'ai passée avec vous. Vous souvient-il de ce portrait auquel vous avez travaillé si longtemps ? Au premier jour, vous aviez saisi tous les traits, et la figure était d'une vérité parfaite. Deux jours après, je trouvais le tableau effacé. Celui que vous peigniez, le lendemain, vous avait paru tout autre. Vous aviez pris la veille pour le caractère de la figure ce qui n'en était qu'un accident. Deux ou trois fois vous eûtes le courage de détruire une œuvre que je jugeais achevée. A mesure que vous voyiez plus souvent votre personnage, vous le connaissiez mieux ; vous deviniez ses pensées, ses habitudes, ses passions, son naturel ; vous oubliiez l'expression passagère et momentanée qu'il présentait aux regards : vous observiez l'intérieur, et vous le peigniez autre qu'il était ; vous ne consultiez plus le modèle réel et extérieur, mais une certaine image intérieure qui était née en vous de cette longue observation ; et quand, après l'avoir effacée une dernière fois, vous vous remîtes à l'œuvre, vous n'eûtes plus besoin du modèle. Enfermé dans votre chambre, vous fîtes ce portrait comme si c'eût été un tableau d'invention ; à la fois créateur et copiste, vous aviez imité la nature et vous l'aviez surpassée. Car la nature ne montrait jamais au même moment et dans une même expression l'âme et le caractère de l'homme. Elle ne les exprimait qu'à demi ; comme à un peintre impuissant, il lui fallait une suite de situations et comme une galerie de pose pour les révéler tout entières. Elle n'avait pas la force de les concentrer dans une seule attitude et dans un seul regard. Ces apparences toujours diver-

ses étaient comme des miroirs infidèles qui brisaient et dispersaient la lumière qu'ils auraient dû réunir en un seul faisceau. Plus heureux et plus habile qu'elle, vous avez trouvé cette expression unique et vous avez enseigné à la nature sous quelle forme il fallait faire apparaître cette âme qu'elle n'avait pas su manifester.

Je pense qu'il en est ainsi dans tous les arts. L'artiste n'étudie l'objet réel que pour pénétrer dans son intérieur, découvrir la force qui l'anime, et les lois qui le meuvent ; en cela il observe et copie la nature ; cette conception, une fois acquise, produit en lui une forme sensible, et le tout est une image parfaite, plus belle que la nature, parce que la nature n'a pu comme l'artiste trouver une forme qui fût égale à sa pensée. Prenez pour exemple Shakespare ; vous ne le refuserez pas, puisque le plus grand de vos peintres se plaît à être son imitateur. Son *Macbeth* au premier abord semble une simple thèse philosophique. C'est un traité de psychologie sur l'origine, le développement et les effets de l'ambition. Tout s'efface devant cette passion souveraine. L'âme de Macbeth en est tellement possédée qu'il semble avoir perdu tout autre sentiment. Je sais qu'il n'en est point ainsi dans la nature : on est ambitieux à ses heures ; l'esprit ne soutient pas, d'une manière continue, le poids d'une pensée si haute ; il fléchirait, s'il ne se relâchait de temps en temps. Et je doute que jamais l'ambition soit montée à un pareil excès ; à la fin elle tourne presque à la manie ; elle bouleverse toute l'âme sur laquelle elle est tombée. C'est un naufrage universel où s'engloutissent les sentiments, les vertus, les affections et toute une illustre vie. Le poète a donc dépassé la force de la nature. Mais remarquez qu'il n'a fait que mettre en liberté une des forces de la nature ; si, dans la vie réelle, cette force ne s'élève pas à ce

degré, c'est que les circonstances extérieures l'en empêchent ; elle est assez grande pour le faire ; mais l'occasion a manqué, les tentations n'ont pas été assez grandes, quelque motif particulier a arrêté l'homme, sa passion a été tempérée par quelque autre passion. Dans l'enivrement qui suit une victoire, on a prêté à Macbeth qu'il serait comte, thane et roi. Les paroles de ces étranges sorcières ont saisi son âme, et il y a vu comme un arrêt du Destin. L'idée y reste attachée et l'obsède ; on lui annonce qu'il est comte, puis thane, puis que les deux héritiers du trône viennent de périr. Chaque nouvelle prouve et autorise la prédiction, et enfonce plus fortement en son esprit la pensée de régner. Il marche sans voir, et écoute sans entendre, tout entier à ce chant de sorcières qui revient sans cesse en sa pensée, et déjà on sent le poids invincible de la fatalité intérieure qui l'opprime et ira toujours s'appesantissant. Duncan vient se livrer entre ses mains sans garde ; sa femme invente l'assassinat, l'y pousse en lui reprochant sa lâcheté, l'achève elle-même, le cache, et le voilà roi. Mais le souvenir du sang versé, la crainte de perdre le fruit du crime, l'horreur de soi-même, l'empreinte ineffaçable de l'action commise durent et s'accroissent ; honnête et généreux pendant toute sa vie, poussé au meurtre par une suite de circonstances fatales, l'opposition entre sa vie passée et son crime donne la toute-puissance à l'idée invincible qui le poursuit. C'est une chose horrible que de voir cet homme si brave obsédé par la vue de fantômes sanglants, impuissant contre la rébellion de sa pensée vengeresse, précipité dans de nouveaux crimes, poussé de honte en honte sur la pente glissante de la nécessité. Il vit comme en rêve, le monde de son imagination a pris pour lui la place du monde réel. Comme un homme enivré par la vue et l'odeur du sang, il marche en

trébuchant à travers les meurtres, insensible, aveuglé, sombre comme le destin. Le caractère de Macbeth est donc naturel, sinon réel. Si l'ambition ne s'est jamais montrée ainsi, c'est la faute des circonstances ; elle avait assez de ressort pour se pousser jusqu'à ses excès. Shakespeare n'a donc pas mis une nature imaginaire à la place de la nature réelle ; il n'a fait que dégager celle-ci des liens qui enchaînaient son mouvement. Il a fait plus ; tout le fond de son ouvrage est une copie exacte de la nature réelle telle que nous la voyons tous les jours. Cette ambition suprême et extraordinaire se dresse au milieu des circonstances les plus simples, et des mœurs les plus ordinaires. Duncan et Banquo, avant d'entrer, regardent les nids des hirondelles sur les tours de Macbeth, et disent quelques mots sur ces oiseaux ; Macbeth aperçoit le spectre de Banquo au milieu d'un festin, et au milieu de ses imprécations et de ses horreurs on entend sa femme qui, avec le ton d'une châtelaine aimable, essaie de retenir ses convives. Lady Macbeth est obsédée du souvenir du meurtre ; et le poète exprime ces remords dans le détail trivial d'une scène de somnambulisme, et dans la conversation d'un médecin et d'une servante. Ces personnages poétiques sont en même temps des personnages réels. Ils ont le bas et le haut de la vie humaine ; ils ne foulent pas sans cesse les nuages comme les héros de notre théâtre. La familiarité de leurs discours, la simplicité vulgaire de leurs actions et de leurs attitudes nous rappellent sans cesse au milieu du monde réel ; ou plutôt nous n'en sortons jamais. Je vous laisse à juger combien l'effet est différent. Imaginez un homme vêtu comme vous et moi, parlant notre langage, et qui exprime devant nous une passion violente ; habillez ce même homme d'un manteau romain, mettez-lui sceptre en main et couronne en tête ; peignez de fard ses joues et dites-lui de

déclamer une tirade. Voilà la distance qui est entre une poétique exacte et une poétique de convention.

Vous me dispenserez d'énumérer la multitude infinie d'exemples qu'on pourrait choisir. Remarquez seulement que la poésie grecque que vous aimez tant a été faite d'après ces principes. Les personnages sont les plus naturels des hommes, ils pleurent, ils s'indignent, ils expriment tout haut leurs sentiments, sans songer au spectateur. Le style est de même. C'est le ton le plus uni, les mots les plus simples, les tournures les plus aisées ; point d'apparat, d'antithèses ; vous croiriez entendre des bourgeois d'Ionie et d'Athènes. Puis tout d'un coup l'enthousiasme arrive et déborde ; les mots sont poussés jusqu'aux figures les plus hardies, et les constructions emportées dans toutes les témérités et toutes les licences. Platon et Homère tantôt rasant la terre, tantôt s'envolent dans le ciel. La plus audacieuse imagination poétique n'empêche pas chez eux la vérité exacte et familière ; et ils ne sont de hardis poètes que parce qu'ils sont de fidèles observateurs.

Concluez de tous ces exemples que vous devez copier et corriger la nature ; mais qu'il ne faut la corriger que parce qu'elle est infidèle à elle-même. Trop de vérité ôterait la vérité, et l'exactitude consiste à être inexact. L'art dépasse la nature en la reproduisant. Il la reproduit sans ses faiblesses, sans ses contrariétés, sans ses défaillances. Elle a toutes les forces en elle, elle façonne avec elle la matière et y fait reluire sa beauté. Mais le hasard et le choc des autres forces l'arrêtent dans son œuvre. Entraînée dans son effort, elle est impuissante à effectuer ses sourdes conceptions ; la fatalité l'opprime, et cette multitude d'êtres sans cesse nouveaux qu'elle épanche de son sein comme d'une source intarissable ne sont que les ébauches informes d'une pensée que la matière

rebelle ne suffit pas à exprimer. Elle est comme un gigantesque statuaire qui jette chaque jour loin de lui l'airain en vain travaillé par ses mains puissantes, et laisse à ceux qui viendront le soin de deviner un génie plus grand que ses œuvres. Ce devin, c'est l'artiste ; il découvre la pensée de la nature sous ces tronçons imparfaits et mutilés ; il comprend en regardant le corps humain que ces muscles sont trop faibles, que ce front n'est pas assez serein, que ces lignes manquent d'harmonie, que le sang vivant qui court dans tous ces membres ne répand pas assez sur eux la fleur éclatante de la jeunesse et de la beauté. Il n'espère pas s'élever à une conception plus haute que celle de la nature. Tout son effort est de retrouver cette pensée cachée et obscurcie par son œuvre même. Mais il espère, s'il la retrouve, que l'œuvre maintenant égalera la pensée, parce que ses mains ne rencontreront pas les mêmes obstacles ; et il sera plus heureux sans avoir mieux pensé. Il taille le bloc de marbre, et y dégage enfin le Dieu que la pensée de la nature et la sienne avaient aperçu. Il ne s'enorgueillit point de cette gloire ; il sait qu'il n'est que l'héritier d'une pensée parfaite, mais impuissante. Il n'oppose pas son œuvre aux œuvres de celle qui est sa mère. Il l'y ajoute, content d'avoir posé de ses mains filiales la dernière pierre du monument achevé.

Vous allez rire de moi, et dire que je déclame. N'importe, pourvu que vous acceptiez mon opinion. Quant aux phrases, je les justifierais peut-être, si, entrant dans la philosophie je vous montrais la place qui est donnée à l'art dans ce développement universel. Permettez moi seulement d'ajouter une raison à tant d'exemples. Pourquoi faut-il copier la nature ? Parce que c'est en elle seule qu'on trouvera les lois qui font les êtres possibles, et que, hors de ces lois, nul

être n'est, et nul être ne peut être. Que si l'artiste figure un objet qui ne peut être, alors son œuvre est morte avant de naître et il n'a rien fait. En vain montrera-t-il les passions les plus violentes et les couleurs les plus vives. Le spectateur prévenu qu'il n'a sous les yeux qu'une machine n'aura point d'illusion, et ne sentira que de l'ennui. — Pourquoi faut-il corriger la nature ? Parce qu'il serait inutile de copier ce qui est déjà, et qu'un miroir bien fait vaudrait mieux alors que le plus excellent artiste. Mais remarquez que c'est avec la nature que vous corrigez la nature, que vous ne la changez pas, mais que vous la rendez à elle même. Ouvriers occupés à des fouilles, vous avez trouvé une statue antique. Gardez-vous de mutiler ses membres ; enlevez seulement la terre et le limon qui la déforment ; venez en aide au grand artiste qui l'a faite, et montrez seulement au monde la beauté qu'il avait conçue.

IV

DU STYLE ¹

Je vais vous sembler bizarre et ridicule. Je prétends qu'on doit traiter les questions littéraires comme les problèmes de géométrie ; et que, pour savoir les règles du style, il faut analyser et déduire comme si l'on cherchait la mesure du carré de l'hypoténuse. Rassurez-vous pourtant, j'essaierai de faire ces déplaisantes opérations en langage humain et je tâcherai de n'être barbare qu'à demi.

N'avons-nous pas remarqué la dernière fois que la perfection d'une chose consistait dans le développement libre et entier de sa nature ; que, pour l'élever à la suprême beauté, il suffisait de la rendre à elle-même ; qu'il ne fallait pas la corriger, mais la purifier ? Si donc nous voulons savoir ce qu'est le style parfait, nous devons chercher d'abord quel est l'emploi distinct et la nature propre du style ; et nous conclurons ensuite qu'il est parfait quand on n'altère pas cette nature et qu'on ne le détourne pas de cet emploi.

Le style est l'expression de la pensée et du sentiment. Cette expression est de plusieurs espèces : elle

1. Ce morceau, comme le précédent, n'est peut-être pas de la période de Nevers. Est-ce, comme le précédent, une « lettre » réelle ou fictive ? ou encore une leçon de cours ?

consiste dans les sons, dans les images, et dans les phrases. Dans tous les cas, il y a un signe sensible qui ressemble à l'idée qu'il exprime. Par exemple, la douceur ou la rudesse des sons, la longueur ou la brièveté des mots représentant la délicatesse ou la force, la solennité ou la vivacité des idées ; la hardiesse des images, la multitude des métaphores reproduisent l'élévation et la violence des sentiments ; l'ordre des mots et la construction des phrases montre aux sens l'enchaînement des pensées et la liaison des raisonnements. En général, l'expression est une action d'un autre genre que la chose exprimée, mais qui lui ressemble, qui en reçoit les changements, qui s'accommode à elle, qui n'a d'autre usage que de la répéter et de la renouveler, qui sort de sa nature, dès qu'elle veut être quelque chose par elle-même, qui est faite pour imiter, obéir et servir.

Tel est le style parfait. Il n'est autre que le style *exact*. Cette qualité renferme toutes les autres ; s'il est quelque qualité qui n'y soit contenue, c'est qu'elle appartient à la pensée, et non au style. On a tort de lui demander d'être abondant, riche, ou nerveux, concis, rapide, ou léger, facile, abandonné. C'est à la pensée d'avoir ces mérites. Elle devra les avoir suivant les différents genres, mais dans tous les genres l'unique devoir du style sera de la suivre et de l'exprimer, de prendre tous ses visages, d'imiter tous ses mouvements, d'être vif ou pressé, simple ou majestueux comme elle. Il pourra être parfait quand la pensée sera mauvaise. Il y a telle tirade de Corneille ou de Lucain dont l'emphase est ridicule, mais dont l'expression est admirable ; il y a dans plusieurs poètes de nos jours des pensées très grandes ou très touchantes qui sont défigurées par l'expression.

On dira que le style doit être clair, précis, harmonieux et simple, et que, quelle que soit la pensée, il

doit avoir ces qualités. Mais remarquez que la clarté et la précision ne sont autre chose que l'exactitude, que l'harmonie est la ressemblance extérieure qu'ont les sons avec l'ordre facile et heureux des pensées, et qu'enfin la simplicité n'est autre chose que la convenance d'un style qui ne cherche pas à dépasser son sujet. Ajoutons que ces mérites ne sont pas toujours de mise, et que si la pensée doit être obscure, brutale et furieuse, le style doit s'en ressentir. Le style de Shakespeare est contourné, pénible, éclatant et violent ; mais je ne sais pas si de pareilles expressions ne sont pas meilleures pour représenter les combats intérieurs et les élans de passions d'Othello et de Macbeth que les constructions régulières, les harmonieuses périodes, les métaphores modérées de notre théâtre. Il est si vrai que le seul mérite du style est l'exactitude, qu'un mauvais style est meilleur qu'un bon quand ses défauts mêmes le rendent exact. Le style et la pensée sont comme le corps et l'âme ; toutes les fois qu'ils sont en désaccord, le lecteur souffre ; si le style est plus faible que la pensée, il accuse l'auteur d'impuissance ; s'il est meilleur, de mensonge. Une belle fausseté choque toujours ; mieux vaut une laide vérité.

C'est pour cette raison qu'on doit fuir comme une peste ce qu'on appelle le style orné. C'est une sottise de dire que le style peut orner la pensée, comme si la pensée n'était pas seule la source de toute beauté, et ne prêtait pas au style toute la sienne ! C'est une prétention insupportable de la part du style. Elle se montre surtout dans les temps de décadence au temps de Pline et de J.-J. Rousseau. On peut dire alors « que le valet chasse le maître ». Et c'est un renversement qui gâte les plus beaux écrits. Il semble qu'il y ait une trahison contre la vérité, que l'auteur ne l'aime pas, qu'il craint de la montrer, qu'il la déguise autant que possible avec toute sorte d'habits et de

fards ; c'est le temps des périphrases. On hait le mot propre et l'expression simple ; on rougirait de faire voir sa pensée nue ; on pouvait, comme dit Pascal, montrer au public une fille belle et charmante, et on la couvre de tant de chaînes, d'ornements, de bijoux, qu'elle a l'air d'une marchande exposée sur sa boutique.

Voilà la règle générale du style. Elle se divise en autant de règles particulières qu'il y a de genres d'expression. Le mot, pour être bien choisi, doit être exact, et la métaphore convenable. Nous avons entièrement oublié cette règle aujourd'hui. Nous ne remarquons plus que chaque mot a son origine, ses alliances, ses habitudes, son domaine ordinaire, qu'il se sent des occasions et des sujets où on l'emploie, qu'il a une mine philosophique, aristocratique, bourgeoise, solennelle ou simple, qu'il réveille l'idée d'un soudard ou d'un commerçant, d'un roi ou d'un valet, en un mot qu'il n'y a pas de synonymes. Aussi notre langage est le plus étrange du monde ; c'est une sorte de carnaval, ou plutôt un exemple nouveau des saturnales antiques, où, chaque mot, oubliant son rang et son emploi, prend la place des autres, entre dans toutes les phrases, joue tous les rôles, sort et gâte tous les sujets. Nous n'avons plus la langue générale des deux derniers siècles ; nous ne parlons plus en hommes polis et lettrés, en honnêtes gens et en gens du monde, mais en marchands, en mathématiciens, en chimistes, en économistes, en laboureurs. Toutes les classes et tous les rangs se sont confondus dans la langue comme dans la société. Mais le plus grand fléau est la manie des termes abstraits à chaque [mot qui manque ?] l'expression des plus simples idées rejette votre pensée jusque sur les bancs de l'école, ou parmi toutes les nébulosités métaphysiques. L'extraordinaire est devenu l'ordinaire ; les formules philosophiques courent les rues ; malgré soi, on endosse la robe de

pédant, et il faut un très grand travail pour parler en bon bourgeois.

Si le style vrai fait la forme philosophique, il s'écarte avec autant de force de la forme poétique. C'est que la pensée ordinaire n'est ni poétique ni philosophique, et poursuit un chemin tranquille entre les témérités de l'imagination et les excès de l'abstraction. Cette seconde règle du style a été violée encore par toutes les langues en décadence. Quintilien se plaignait déjà que le style n'était que métaphores ; notre siècle aussi recouvre les pensées les plus prosaïques de toutes les formes du dithyrambe. Pindare n'osait pas dans un livre entier d'odes la moitié des images qu'accumule aujourd'hui la première page d'un journal. Le plaisant de l'affaire, c'est que nous sommes à la fois philosophes et poètes ; nous habillons nos plus sèches abstractions de métaphores éclatantes ; nous ne parlons plus comme les contemporains de Pascal du *fatal laurier*, du *bel astre* ; notre jargon est plus profond, et ressemble mieux à celui du maître de philosophie de M. Jourdain ; nous faisons *rouler le char de la civilisation à travers les ornières des préjugés* ; nous prêtons une vie des passions, des actions aux idées pures. Philaminte et Bélise seraient jalouses de nous. Et cela est si universel qu'avec la meilleure volonté du monde on ne peut s'en défaire ; on prend l'accent limousin en Limousin ; et l'ascendant des faiseurs de métaphores et des abstraiteurs de quintessence l'emporte sur toute la vertu qu'on peut avoir.

La ruine des règles a eu du moins cet avantage qu'en nous condamnant à l'impropriété des mots, elle nous a délivrés de la tyrannie des phrases. La longueur ou la brièveté de la phrase, la cadence et la symétrie de la période, l'opposition ou la répétition des mesures sont des moyens d'expression aussi puissants et aussi

exacts que les images et les sons. La position des mots et des phrases représente la position des idées et des jugements. C'est pourquoi de belles et savantes phrases sont ridicules dans les transports de la passion. *La Nouvelle Héloïse* est un mauvais roman ; mais son pire défaut est l'art merveilleux de ses périodes. Quoi ! des oppositions recherchées, des mots rejetés avec calcul, une cadence perpétuelle pour exprimer l'abandon, la violence des mouvements de l'âme, l'absence de toute recherche et de tout calcul ! Quand Rousseau tournait pendant deux nuits entières sa période dans son cerveau, il oubliait que l'expression est le portrait de la pensée, et qu'il traçait un second tableau pour démentir le premier. Les périodes savantes répugnent aux pensées simples. C'est pour cela qu'elles ne se peuvent souffrir dans un commerce de lettres. Cela rend Plinie insupportable, et la qualité contraire rend M^{me} de Sévigné charmante. Le style dépend tellement de la pensée, que de mauvais qu'il était il devient bon, si on lui donne à exprimer une autre pensée. La Bruyère écrit comme Plinie et son style est parfait. C'est pour cela encore que les mérites d'un écrivain sont des défauts quand ils sont déplacés. Le style de Tacite indique une force d'esprit et une science d'expression que n'a jamais eue Hérodote, et le style d'Hérodote est meilleur que celui de Tacite ; c'est que l'histoire n'a pas pour objet de frapper l'esprit par des sentences profondes ou de ramasser tout un récit en quelques phrases concises ; elle raconte, et le ton du récit est celui d'un mouvement naturel, point précipité, point forcé, point saccadé, qui se développe à l'aise avec une heureuse abondance et une facile vivacité. Aussi les *Mémoires* ¹ sont-ils moins une histoire qu'un pamphlet contre les tyrans.

1. Ne veut-il pas dire les *Annales* ?

Voilà bien des théories. Reposons-nous dans la vue des exemples. Un peuple s'est trouvé qui a eu le génie des arts : c'est le peuple grec. D'autres ont eu des conceptions plus grandes, une éloquence plus entraînante, un accent plus douloureux ou plus profond ; mais nul n'a senti comme lui que la perfection est la conformité à la nature ; aussi, dans le style comme dans toutes les parties de l'art, il a seul atteint à la perfection. Nulle part ce style n'a été plus soumis à la pensée, plus hardi dans la poésie, plus familier dans la prose, plus éclatant dans l'ode, plus simple et plus nu dans l'éloquence et dans l'histoire. Ce sentiment du style était si profond qu'il a duré pendant 13 siècles. La langue de Lucien est presque aussi naturelle que celle d'Homère ; et les Français, les Italiens et Latins ont pu à peine se tenir un siècle entier debout sur ce faite de l'art. Ils ont glissé de tout leur poids dans le mauvais goût et dans l'affectation.

V

LES FRANÇAIS N'ONT PAS LE GÉNIE ÉPIQUE

La France n'a pas d'épopée. Appellera-t-on poème épique le recueil de périphrases nobles, de sentences philosophiques, et de vieilles machines littéraires, que fit Voltaire au sortir du collège ? ou ce traité de pédagogie, dont les sentiments chrétiens sont déguisés sous une forme antique, que Fénelon composa pour son élève ? ou enfin cette mosaïque élégante d'érudition païenne et moderne que M. de Chateaubriand défigura encore par une mythologie chrétienne et un merveilleux de cabinet ? Il vaut mieux confesser sa pauvreté que de se vanter de pareilles richesses. Et il y a des cas où le plus pur calcul de l'amour-propre est l'humilité. Soyons donc humbles, et avouons que l'Épopée nous manque. N'allons pas même chercher un refuge dans ces vieux poèmes où l'on a cru retrouver des Odyssées ou des Iliades. Les Chansons d'Ogier, de Roland, de Garin de Lorraine, de Berte aux grands pieds, les Romans de Brut et de Rou ne sont que des chroniques simples, naïves, sensées, où de loin en loin brille à peine une pensée ou une image, et qui, pour être de la prose, n'auraient besoin que de n'être pas en vers. Nos aïeux ont été bons conteurs, mais non grands poètes. Il faut en prendre notre parti.

Mais par quel malheur nos ancêtres barbares et nourris de grands souvenirs comme Homère n'ont-ils

point fait la même œuvre qu'Homère. Est-ce hasard ? L'esprit épique flottait-il dans la nation et n'avons-nous manqué que d'un homme de génie ? — Est-ce notre faute ; et le génie a-t-il manqué à la nation ? Je le pense, et en examinant la nature du poème épique et la tournure de l'esprit français, on pourra s'en persuader.

*
* *

L'Épopée est un récit comme le Roman ; mais elle en diffère en ce qu'elle exige le merveilleux, et le langage des vers. J'entends par là un merveilleux vrai et des vers véritables ; trop de gens ont cru qu'en cousant au bout l'un de l'autre un songe, une tempête, un conseil des dieux, une fête et trois ou quatre batailles et en revêtant le tout d'épithètes splendides et d'expressions nobles, on faisait un poème épique. On n'est pas un Dante ou un Homère à si bon compte ; et le plus plat récit vaut mieux que ces douze ou vingt-quatre mille vers de déclamations fausses et d'imitations serviles. [Quand on fait parler un dieu ou un héros, il faut y croire, et plus encore, être soi-même un héros, ou un dieu. Un poète épique est presque un prêtre ou un prophète. Hérodote raconte qu'Homère est l'auteur de la théologie grecque ; et il est certain que pour cette imagination crédule et enthousiaste, les dieux, leurs querelles, leurs amours, étaient aussi réels que ce qu'il voyait autour de lui. On disait de Phidias que Jupiter était descendu sur la terre pour se montrer à lui, ou qu'il était monté au ciel pour voir Jupiter. Homère l'avait vu avant lui. Mettez un homme depuis son enfance au milieu d'un peuple enfant parmi les]¹

Pour inventer des dieux, il faut y croire. L'âme

1. Le passage entre crochets est barré sur le manuscrit.

d'un poète se marque toujours dans ses écrits et s'il est incrédule, ses dieux gardent la trace de son impiété. Ce n'est pas trop de toute la force de la croyance et de tout l'enthousiasme de la foi pour créer un monde divin ; et tout sceptique est banni de l'Épopée. Pensez-vous qu'Homère eût pu faire le 11^e livre de l'*Odyssée*, s'il n'eût pas cru ce qu'il dit sur l'âme ? Il faut avoir été persuadé que la vie corporelle et terrestre est la seule vraie et solide pour avoir conçu ce royaume des ombres vaines, des simulacres pâles et fugitifs errant dans les longues prairies d'asphodèles. Il faut avoir été épris de la beauté vivante du corps humain et de la lumière éclatante qui répand sur les choses la joie comme un manteau divin pour avoir raconté en paroles si lugubres les cris plaintifs des fantômes accrochés à la route comme des chauves-souris au sommet d'une caverne, et qui accourent dans la fosse pour boire le sang chaud des noires victimes, et faire rentrer la vie dans leurs membres froids. Virgile a décrit le Tartare en vers horribles, mais il croyait à la doctrine de Platon, et tout en imitant Homère, il n'a pu rendre comme lui la désolation de ces ténèbres silencieuses, parce qu'il n'avait pas ce sentiment de l'évanouissement des choses, de l'obscurcissement de l'être, du refroidissement de la mort.

Plus le monde que crée le poète est extraordinaire, plus sa foi doit être grande. Il ne convaincra le lecteur que par des prodiges de conviction. Il suit encore de là que la seconde qualité du poète épique est l'enthousiasme. Il faut l'imagination la plus hardie pour sortir du monde visible, pour se dégager de toutes les lois naturelles, pour inventer des personnages, des passions, des discours qui dépassent et contredisent tout ce que jamais on pourra voir. C'est créer déjà qu'inventer des hommes ; c'est créer deux fois qu'inventer des dieux. Il a fallu à Dante l'au-

dace d'un esprit né parmi les légendes de l'amour divin et des ravissements mystiques pour imaginer ce ciel infini, lumineux, vague, où les âmes flottent dans l'air fluide comme des étoiles, où des lumières s'embrassent, se confondent, s'ordonnent en fleurs charmantes, parmi des cantiques et des nuages de parfum, où toute image corporelle s'efface, échappe aux prises, s'évanouit dans l'incertaine clarté d'un symbole mystique, où l'on croit enfin saisir la nature angélique dans sa pureté spirituelle et dans sa bienheureuse splendeur. Il faut à l'épopée cette folie créatrice de l'imagination exaltée. Renverser le possible n'est donné qu'à celui qui se livre à tous les accès de la pensée. Il faut vivre hors du monde réel pour construire un monde supérieur.

Je ne crois pas qu'aucun Français se reconnaisse ou même veuille se reconnaître à ce portrait. Nous fuyons l'extraordinaire, et nous n'habitons guère le monde divin. L'esprit français est sceptique, critique, railleur. Il aime mieux rire et douter qu'adorer et croire. Il plaisante volontiers les poètes séraphiques. Il appelle naïveté la foi trop vive, et par amour-propre et bon sens il découvre d'abord dans les poétiques mensonges le côté mensonger. A côté des chansons de geste et des vers d'amour chevaleresque, naissaient les fabliaux malins, et Rutebœuf, après le Mystère de Théophile, écrivait le conte de Frère Denise. La langue bégayait encore, et Jehan de Meung, dans un poème érudit et critique, attaquait les prêtres, les femmes et les seigneurs. L'homme qui fut le plus aimé et le plus puissant en France parce qu'il fut plus Français que personne n'était-il pas nommé par M^{me} de Staël le prince des moqueurs ? Cherchez maintenant une épopée dans une nation qui se moque de l'épopée. Le merveilleux nous répugne et nous sommes tentés de dire au poète qui

dépeint l'autre monde : Y êtes-vous allé ? Nos vieux poèmes ne sont que des histoires. Un ange apparaît un instant dans la Chanson d'Ogier. Mais c'est le seul personnage fantastique qui vienne se mêler aux hommes et le naïf conteur le renvoie au ciel après six vers. Le seul auteur français qui ait amplement usé du merveilleux est Rabelais. Et à vrai dire il est notre grand poète épique. Mais ce merveilleux est bouffon et fait pour rire. Il est le contraire du merveilleux grave et sérieux. Nous sommes si incrédules que des inventions merveilleuses nous n'avons accepté que la satire du merveilleux.

Ce caractère douteur et rieur nous vient de la mesure et du bon sens de notre esprit. Tout ce qui est excessif le choque. Nous avons une susceptibilité ombrageuse qui s'effarouche à l'aspect de l'étrange et du nouveau ; et de là naît cette timidité d'imagination et cet excès de raison qui nous écarte du poème épique. Nous avons peur d'inventer au delà de l'ordinaire ; nous nous effrayons à chaque instant de notre œuvre ; nous n'écrivons pas un mot sans nous préoccuper de ce qu'en penseront les autres. Il nous semble sans cesse que notre auditoire va s'étonner, ou bâiller, ou rire, ou ne pas comprendre. A chaque trait nouveau, nous entendons autour de nous ce mot si français : « Ah ! Ah ! Monsieur est Persan ; cela est fort extraordinaire. Comment peut-on être Persan ? » Nous nous arrêtons dans les vérités moyennes ; nous sacrifions tout à l'amour de la clarté et à la règle du bon sens. Nous écrivons sous la critique et comme sous la dictée du public. Et que peut-il rester d'un ouvrage si critiqué et si corrigé, hors un ensemble de vérités bien générales, bien évidentes, bien exprimées, sans rien de violent, d'emporté, de profond ou de surprenant. Notre amour-propre et notre raison coupent eux-mêmes les ailes à

notre poésie. Nous ne sommes pas faits pour inventer un monde poétique et extraordinaire. Nous nous tenons dans celui-ci et nous nous y trouvons bien. L'esprit français a la prose pour domaine. Il y habite, et il a tout ce qu'il faut pour l'embellir : le sens des vérités moyennes et générales placées entre les abstractions métaphysiques et les détails trop vulgaires, ce qui donne à la prose un aliment soutenu et un intérêt sérieux ; la netteté de l'expression, la disposition et la méthode, qui, à force d'ordre, donnent à l'ouvrage le caractère d'une œuvre d'art ; la légèreté et la malice qui tempèrent la gravité des sujets en les mettant au ton de la conversation. Notre poésie n'est qu'un degré plus élevé de notre prose. Ces vers sont beaux comme de la belle prose, disait-on au ^{xviii}^e siècle. Qu'est-ce en effet que nos tragiques, sinon des morceaux d'éloquence mis en vers ? Boileau a écrit des dissertations élégantes et Voltaire des mots spirituels en y ajoutant la rime. Pour trouver chez nous des poètes, il faudrait considérer des accidents littéraires, la sensualité païenne de la Renaissance qui inspira plusieurs odes de Ronsard, l'amour mystique et l'exaltation chrétienne qui anime quelques écrits de Fénelon et Bossuet. Mais, dès l'origine, nous avons écrit de la prose. A peine rencontre-t-on dans les vieux poètes quelques vers animés d'images poétiques. De temps en temps, la vue du printemps fait naître sur leurs lèvres un mot gracieux et touchant, mais le fond de leur style est la platitude. Ils peignent exactement, mais sans couleur. Ils racontent, mais sans mouvement. Ils sont toujours de sens rassis et vous pourriez, sans les faire descendre, les tirer de leur poème pour les mener à leurs affaires ; les deux mondes seraient de niveau. Est-ce une pareille nation qui inventera les témérités de l'épopée ? Notre caractère et notre esprit

nous retiendront toujours dans la prose Trop railleurs et trop sensés pour être poètes, nous n'aurons jamais ni la folie ni le génie de l'imagination.

Mais le progrès des temps qui n'a pu nous élever jusqu'à l'épopée a abaissé l'épopée jusqu'à nous Il en a fait le roman, en lui ôtant le merveilleux et les vers. Le genre qui nous était fermé s'est rouvert. Il s'agissait d'exprimer dans la prose qui est notre langage le monde réel qui est notre monde Nous le faisons tous les jours et peut-être n'y a-t-il point de vanité à dire que la gloire de ce nouveau genre nous dédommage aujourd'hui de la gloire épique qui nous a manqué.

EXTRAITS DE VINGT ARTICLES DE TAINÉ NON RECUEILLIS DANS SES ŒUVRES

Les trois volumes d'*Essais de critique et d'histoire* ne contiennent pas toute la production critique de Taine. Une soixantaine d'articles sur toute sorte de sujets sont encore dispersés dans les journaux et les revues : on en trouvera l'inventaire à peu près complet, je l'espère, dans ma *Bibliographie de Taine* (Alphonse Picard, 1902) ; une quarantaine de ces articles, brièvement extraits, figurent dans les éditions actuelles de mon *Essai sur Taine*. En voici une vingtaine encore qui méritent, ce me semble, d'échapper à l'oubli

I

LE CAPITAINE LANDONNIÈRE, *Histoire de la Floride*, etc.

Détails sur le livre : aucune importance politique, mais « curieux comme un roman ». — « Aujourd'hui, nous sommes tellement rassasiés de ce qu'on nomme le style et l'art d'écrire que le plus grand plaisir qu'on nous puisse faire, c'est de nous exposer des faits, mais sans chercher à

les arranger ni à les embellir. » = Le sentiment de la nature : citations. « Cette vive imagination, si vivement touchée par les beautés naturelles, est commune au xvi^e siècle. Elle a inspiré des vers charmants à Ronsard, à Belleau, à Passerat, à Du Bellay ; et la source riante et capricieuse a coulé jusqu'au jour où Malherbe vint l'emprisonner dans ce conduit bien maçonné, géométrique et massif, qu'on appelle les règles de la poésie classique. » = Les mœurs au xvi^e siècle — citation. = « Y a-t-il une poésie plus grande que le récit de telles actions ? Y a-t-il un plus beau spectacle que la vue de tant de souffrances si bien supportées et si simplement racontées ? Travaux assidus, famine excessive, expéditions et marches entreprises et soutenues au fort de la famine, combats, révoltes, injustices, maladies, misères, tempêtes, il n'est point de maux qu'il n'ait subis, et il s'est trouvé plus fort que tous les maux. Ne voit-on pas en même temps dans cette piété sincère dans ces résolutions burlesques, dans cette naïveté des pensées et du style les traits qui composent les caractères du xvi^e siècle ?... On pense involontairement aux folies héroïques de Henri IV, aux coups de pistolet d'Aumale et de Fontaine-Française, et l'on mesure la force du ressort intérieur qui rendait ces hommes capables de tant oser et de tant souffrir. »

(*Revue de l'Instruction publique*, 15 février 1855.)

II

ASSOLLANT, *Scènes de la vie aux Etats-Unis.*

« A New-York, dit Beyle, c'est à mon cordonnier et à son cousin, le teinturier, lequel a dix enfants, qu'il s'agit de plaire ; et pour comble de ridicule, le cordonnier est méthodiste et le teinturier anabaptiste. » Cette phrase est le résumé du livre. Un Français verra toujours avec raillerie la religion et la politique maniées et salies par de telles mains ; ce sont choses à ses yeux poétiques et nobles, consacrées et réservées aux méditations des grands esprits. Il aime mieux un paysan niais ou un ouvrier docile qu'un enthousiaste de boutique ou un spéculatif de cabaret. Au fond, nous sommes aristocrates, et la raison est que nous avons subi une aristocratie .. » — Là-bas, on trouve des « mœurs grossières où la force règne, où l'égoïsme s'étale, où le mensonge trône, où le commerce a perfectionné la banqueroute, où les journaux ont érigé en trafic et en principe le charlatanisme et la mendicité .. Mais l'envers suppose l'endroit ; à côté des Craig et des Butterfly, il y a les Longfellow, les Poe, les Emerson ; je tolérerais les uns pour jouir des autres. Sans cela, ce serait une horrible chose qu'un pays libre : il faudrait s'agenouiller au coin d'une caserne et dire : « Seigneur, faites croître et multiplier les gendarmes ! »

(*Journal des Débats* du 15 novembre 1858.)

III

COURNOT, *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales*.

« On voit par ce titre que le livre exige du lecteur beaucoup d'attention. Il en mérite beaucoup, tant par le sujet lui-même que par la façon dont le sujet est traité. » — « Il y a dans chaque science deux ou trois idées principales : par exemple, en physique, les idées de force et de matière ; en physiologie et en zoologie, les idées de vie et de type. Qu'est-ce que la force, la matière, la vie, les types ? Ce sont là, au fond, les grandes questions de la physique, de la zoologie et de la physiologie. Les détails de la science peuvent fournir des distractions aux curieux ou des outils à l'utilitaire, mais ces idées centrales sont seulement l'objet du penseur. Elles sont le sujet de ce livre. L'auteur, passant en revue toutes les sciences, considère tour à tour les notions primitives d'où elles partent et les conceptions finales auxquelles elles aboutissent, discute et précise le sens de ces notions et de ces conceptions, montre leur ordre, leur filiation, leur emploi, leurs conséquences, et compose ainsi une sorte de tableau philosophique des ressources, des acquisitions, des limites et du mouvement de l'esprit humain. » — « Il est savant et mathématicien : voilà l'originalité de sa métaphysique. La philosophie,

disait Descartes, est un moyen de parler sans rien savoir ; et Descartes, en disant cela, ne croyait point parler si juste. Celui ci sait ce qu'il dit, et très précisément. Ainsi, lorsqu'il parle de la matière et de la force, il évite de s'enfoncer, comme Leibniz, dans l'hypothèse, et, comme Maine de Biran, dans la psychologie. Il explique ce que les géomètres et les physiciens entendent par ce mot, et les suit pied à pied tout le long de leurs recherches... Il continue ainsi, s'élevant par degrés jusqu'aux idées de religion, de droit, de civilisation, et nous indique, sur chaque question philosophique, la solution que suggèrent les sciences et l'histoire. » Il s'en tient là ; pour le fond de la vérité, il est sceptique comme tous les savants. « Il répute insoutenable la prétention de pénétrer l'essence des choses et d'en expliquer les premiers principes. » Même, dans la série de nos conceptions telles quelles, il distingue un point particulièrement obscur situé au centre, « le principe de la vie et les opérations instinctives », tellement qu'à mesure qu'on s'en éloigne, la clarté croît, et ne devient très vive qu'aux deux extrémités, où règne le calcul, dans l'astronomie, par exemple, et dans l'économie politique « Quelle que soit notre opinion sur les conclusions de l'auteur, nous regardons ces sortes de recherches comme les seules qui, aujourd'hui, puissent faire sortir la philosophie de l'indifférence publique et du bavardage littéraire, et nous recommandons

aux lecteurs qui veulent penser cet ouvrage solide, élevé et intéressant, toujours instructif et souvent neuf, fruit d'une érudition spéciale, d'une vaste lecture et d'une longue méditation. »

(*Débats* du 5 août 1861.)

IV

STRAUSS, *Vie de Jésus*, nouvelle édition, traduction française.

Rapide annonce analytique de l'ouvrage ; intérêt du livre ; — originalité de l'auteur. « Un à un, M. Strauss a essayé d'ôter ces cristaux et de dégager à travers l'enveloppe légendaire la personne véritable. C'est aux critiques spéciaux d'examiner jusqu'à quel point il a réussi. Nous n'avons pas d'opinion à présenter sur une pareille matière ; nous croyons seulement qu'un pareil travail, exécuté par un homme compétent, mérite toute l'attention publique, et nous pensons qu'elle ne lui fera pas défaut. »

(*Débats* du 3 décembre 1864.)

V

ÉMILE BARRAULT, *le Christ*.

M. Émile Barrault, ancien saint-simonien,

dans un livre composé de dialogues, fait de Saint-Simon « le successeur du Christ, le rénovateur du christianisme, le fondateur de la religion de l'avenir ; là-dessus, nous avouons que nous n'avons pas été persuadés, et il nous semble toujours que Saint-Simon et le Christ sont aussi loin qu'il se peut l'un de l'autre. Mais si nous ne sommes point convertis par le maître, nous sommes séduits par le disciple. » — Quelques mots d'éloge sur l'auteur.

(Débats du 4 février 1865.)

VI

PHILARÈTE CHASLES, *Études contemporaines*, t. XIV.

« ... Il y a 35 ans, quand il commença sa carrière, les nations et les génies étrangers nous étaient presque inconnus. » Et cela, malgré les « belles excursions » de Chateaubriand et de M^{me} de Staël — Chasles, lui, est « un pionnier littéraire ». — « Son journal de route est un document unique... Ceux qui viennent après lui et profitent de son exploration pour recommencer le même voyage, admirent, après expérience et contrôle, la hardiesse de ses percées, l'abondance de ses recherches, la justesse de ses indications, la fécondité de ses vues... Si la foule un jour marche

sur une voie droite, unie et solide. c'est parce qu'un homme isolé hasardeux et obstiné, aura pendant 30 ans fouillé et éclairci les halliers. » = « On peut même ajouter que, s'il n'a pas fait la route, il en a vu et jalonné la direction. La principale idée qui circule dans ces 14 volumes est celle de la différence qui sépare les races germaniques des races latines. » — Importance de cette idée. — « Personne plus que lui n'a insisté sur cette différence, et personne n'en a mieux vu les suites infinies... C'est là une des grandes démarcations de la géographie morale ; le progrès de l'histoire consistera maintenant à les étendre et à les subdiviser... »

(Débats du 27 mai 1866.)

VII

E. FOURNIER, *la Comédie de Jean de La Bruyère*.

Le livre, « ouvrage d'érudition délicate et patiente », rassemble tous les détails et circonstances historiques qui ont pu inspirer La Bruyère. « Peut-être M. Fournier a-t-il cédé trop volontiers au plaisir d'ôter les masques et d'appliquer la critique générale du maître à tel sot historique ou à tel coquin particulier. A mon sens, les grandes œuvres sont surtout des œuvres d'imagination ; tel vaniteux dont La Bruyère ignorait le nom a

pu poser pour lui ; il a pu rencontrer un Gnathon qu'il a décrit ; et négligé le Gnathon véritable, connu de tous, avec lequel il avait dîné. Il y a des analogies générales entre les mœurs d'un temps et les portraits d'un artiste, plutôt que des ressemblances exactes entre tel homme réel et telle peinture déterminée. Mais le travail n'en est pas moins solide, et M. Fournier nous met lui-même en garde contre l'excès des découvertes et la passion de trop préciser. » — On comprend La Bruyère, « ses alentours et son expérience ; ses réflexions et ses jugements, qui semblent suspendus en l'air, prennent racine dans la société qui leur a donné un soutien et un aliment. Telle est la vraie méthode historique, et les œuvres classiques retrouveront toutes une nouvelle vie lorsqu'on les aura toutes étudiées de la même façon. L'érudition minutieuse et poussée à bout n'est plus alors une affaire d'Académie et de bibliothèque. Elle ranime ce qu'elle touche, surtout lorsqu'elle est maniée comme ici... » — Éloge de l'auteur.

(Débats du 30 octobre 1866.)

VIII

CHARLES CLÉMENT, *Michel-Ange, Léonard de Vinci et Raphaël.*

Utilité de cet ouvrage « pour ceux qui veulent

asseoir sur les faits, et sur les faits seulement, leur jugement personnel. Un grand historien me disait un jour : Quand je fais une histoire, je dresse d'abord une table de tous les événements grands et petits, avec les dates vérifiées non seulement des années, mais encore des mois et des jours ; c'est là la plus longue et la plus minutieuse partie de mon travail ; ensuite, j'efface de mon esprit toutes les opinions courantes et préconçues ; je me mets face à face avec mes faits datés ; je vois les liaisons, je sens la marche des événements, et j'écris mon livre comme un roman. Telle est, en effet, la vraie méthode : une quantité de points de repère établis avec un scrupule de bénédictin, puis l'élan d'imagination qui, sur cette toile ainsi divisée et étudiée, pose et fait mouvoir les personnages. Une foule d'aperçus ingénieux et nouveaux sont le fruit de cette chronologie et de cette critique exacte. » — Exemple.

(*Débats* du 11 novembre 1866.)

IX

RÉCIT INÉDIT DE LA MORT DE VOLTAIRE.

« La pièce suivante m'est envoyée par M. Schuyler, consul des États-Unis à Moscou. M. Schuyler, homme fort lettré et versé dans la connaissance des principales langues de l'Europe,

a pu consulter les archives de la grande ville où il réside. Elles renferment quantité de documents curieux... » — « En attendant, nous publions celui-ci qui n'a jamais été imprimé. Il est inclus dans une dépêche du 17 (28) juin 1778 adressée par l'ambassadeur prince Ivan Bariatinsky à l'impératrice Catherine II.. » — « Le récit n'est pas signé ; à certains détails et à certaines expressions, je le crois d'un médecin ; du reste, il est parfaitement authentique et très digne d'intérêt... Pour moi, je ne fais que le transcrire .. » — Suit la publication du document.

(Débats du 30 janvier 1869.)

X

TH. RIBOT, *la Psychologie anglaise contemporaine*.

Éloge du livre. — Supériorité de la psychologie des Anglais sur celle des Français, « trop scolastique et trop oratoire », et sur celle des Allemands, « trop générale et trop préoccupée de l'absolu ». — « En France, un seul livre important et instructif a été publié depuis trente ans, celui de M. Maury sur *le Sommeil et les Rêves*. »

(Débats du 13 mars 1870.)

XI

Lettre à M. RENÉ LAVOLLÉE.

« Monsieur, un homme qui écrit doit s'attendre à des attaques, et même se féliciter lorsque l'attaque, comme celle du *Français*, est conduite de façon courtoise et accompagnée de paroles obligeantes. Cependant, elle n'en est que plus grave ; car, en la voyant polie, on incline à la croire fondée. C'est pour cela que je suis obligé d'y répondre. — Il est vrai que je ne suis pas spiritualiste à la façon de M. Cousin et de l'école officielle ; mais je ne suis pas davantage matérialiste au sens de Cabanis, Volney et des encyclopédistes du XVIII^e siècle ; ce second point de vue est aussi borné que le premier. » — Citations de *l'Intelligence*. — « Au reste, dès qu'une philosophie dépasse le point de vue étroit dont je parlais tout à l'heure, elle est, comme les mathématiques supérieures, à l'usage de 3 ou 400 personnes : elle n'est plus à la portée du public ; ce serait un manque de tact que d'en faire juges les lecteurs ordinaires ; autant vaudrait proposer à la foule qui se promène dans les rues de grimper avec les couvreurs sur la pointe d'un clocher. Je n'ai garde de vous convier à une expédition pareille ; ma réclamation restera terre à terre, et ne portera que sur des points de fait. Presque toutes les

citations que vous avez extraites de mon livre sont inexactes, et toutes les interprétations que vous y avez jointes sont erronées. » — Exemples ; — et citation d'un fragment d'une lettre aux *Débats* en réponse à M. Naquet. « qui, je crois, n'est pas de vos amis... »

(*Le Français* du 25 janvier 1874.)

XII

M. GLEYRE.

« M. Gleyre est mort subitement de la rupture d'un anévrisme, aujourd'hui à midi. à l'Exposition ouverte au profit des Alsaciens Lorrains. Il avait 68 ans. Par modestie et par horreur du bruit, il n'exposait plus rien depuis longtemps, mais il travaillait toujours, et les amis qui l'ont rapporté mort dans son atelier ont pu voir sur son chevalet l'esquisse pure et charmante d'un tableau qu'il préparait le matin même, un rêve d'innocence, de félicité et de beauté. Ève et Adam debout, enlacés dans le sublime et riant paysage d'un paradis encadré de montagnes. M. Gleyre a tenu école pendant 25 ans, et on peut compter un tiers de nos peintres éminents parmi ses élèves. Même devant son tombeau, on peut parler de lui sans complaisance et dire avec vérité, qu'en fait de style, et de grand style, il n'a eu qu'un égal et

point de supérieur ; par le goût, la science et la pensée, par la recherche perpétuelle et presque perpétuellement heureuse de la beauté pure et parfaite, physique et morale, chrétienne ou païenne, il est au premier rang. Ceux qui l'ont connu savent, de plus, que sa vie ressemblait à son œuvre et que son caractère valait son talent... »

(*Débats* du 6 mai 1874.)

XIII

Discours prononcé au 19^e banquet de l'Association des anciens élèves du lycée Condorcet (29 janvier 1878).

« Je vous remercie, Messieurs, de l'honneur que vous m'avez fait ; il n'est guère mérité et il est bien embarrassant. Pour la première fois de ma vie, je suis à pareille place, et je ne puis m'empêcher de songer à ceux qui ont occupé celle-ci avant moi. Il en est un que vous reconnaîtrez sans que j'aie besoin de le nommer, un maître dans l'art de parler et d'écrire : sa parole a la correction d'un écrit, et ses écrits ont le naturel de la parole. Nous gagnerions tous à l'entendre, moi plus que personne, car j'aurais le plaisir de me taire, outre le plaisir de l'écouter. » = « De quoi vous parlerai-je, si ce n'est de notre lycée ? Les hommes de notre génération et de notre métier

lui ont une obligation particulière. Si nous avons entrevu quelques idées en critique et en histoire, c'est la rhétorique qui nous les a suggérées. On nous disait que le discours doit être approprié au caractère de l'orateur. Cela nous conduisait à étudier ce caractère : nous allions à la bibliothèque, au Musée du Louvre, au Cabinet des Estampes ; nous découvriions par degrés en quoi un moderne diffère d'un ancien, un chrétien d'un païen, un Romain d'un Grec, un Romain contemporain d'Auguste d'un Romain contemporain de Scipion. Nous tâchions d'exprimer ces différences, nous commençons à deviner la véritable histoire, celle des âmes, la profonde altération que subissent les cœurs et les esprits selon les changements du milieu physique et moral où ils sont plongés. Il est possible que nous ayons mal marché dans cette voie ; en ce cas, la faute est à nous. Mais, pour la voie, elle est large, elle mène loin, et nous remercions nos maîtres de nous y avoir engagés. » = « Cela ne veut pas dire que tout soit pour le mieux dans le meilleur des collèges possibles. Nous avons appris bien des choses depuis sept ans, entre autres ceci, qu'il est une science de l'éducation. Sur ce terrain, les recherches amèneront les réformes. Nous devons beaucoup au collège, nos enfants lui devront davantage ; et si nous regardons le passé avec gratitude, nous considérons l'avenir avec espérance. » = « Voilà pourquoi, Messieurs et chers Camarades, je vous

propose de boire, du même coup et du même verre, à la prospérité présente et à la prospérité future du lycée Fontanes. »

(*Annales de l'Association*, Paris, Ollendorf, 1886.)

XIV

Lettre à M. ARTHUR READE (8 mars 1882).

« Je regrette de ne pouvoir vous donner le renseignement que vous demandez. Je n'ai pas étudié la question et n'ai pas d'opinion arrêtée à ce sujet. Tout ce que je puis dire, c'est que je n'ai jamais fait usage de l'alcool sous aucune forme comme stimulant pur (ou essentiel ou absolu). Le café me réussit beaucoup mieux. L'alcool, autant que j'en puis juger, n'est bon que comme un stimulant physique, après une grande fatigue, et encore n'en doit-on prendre qu'une très petite quantité. Pour le tabac, j'ai la mauvaise habitude de fumer la cigarette, et je la trouve utile entre deux idées, quand j'ai la première, mais que je n'ai pas encore trouvée la seconde ; pourtant, je ne la considère pas comme une nécessité... »

(*Temps* du 15 avril 1883.)

XV

Document inédit sur LATOUR D'Auvergne.

« Il est rare qu'un homme très vertueux et parfaitement désintéressé soit célèbre : c'est pourtant le cas de Latour d'Auvergne. Voici, à son endroit, un témoignage contemporain, inédit et de première main ; le style en est curieux, il peint l'époque. » — Suit le document en question.

(*Revue historique*, mai-juin 1883.)

XVI

Lettre à M. ALEXIS DELAIRE (2 mars 1885).

« Plus j'étudie, plus j'apprécie l'approbation de votre école, car je vérifie, par mes propres recherches, la justesse et la portée de vos maximes. Estimer les principes abstraits d'après leur application et leur œuvre effective, tâcher de voir l'individu corporel et vivant, à son métier, dans sa famille et dans sa maison, s'efforcer de démêler ses sentiments réels, habituels et dominants ; bref, faire des monographies, voilà les enseignements de M. Le Play, et, d'instinct, je les ai toujours suivis en histoire. Au fond, mon livre actuel n'est qu'une monographie de la société française contemporaine, et si je parviens à écrire

comme je l'entends mon dernier volume, je pourrai le présenter comme un appendice à votre galerie des *Ouvriers des deux mondes...* »

(*Réforme sociale*, 1^{er} avril 1885.)

XVII

Lettre à M. CHRISTIAN MOREAU (15 juin 1885).

« ...J'ai peu étudié l'illuminisme en France à la fin du XVIII^e siècle ; c'est surtout en Prusse et en Russie qu'on le trouve puissant à cette date. Néanmoins, il forme un domaine très curieux dans l'histoire de la Révolution française. et ce domaine vous appartiendra, si vous écrivez la biographie de dom Gerle ; vous avez en main les Mémoires de Suzanne Labrousse... Tous les historiens vous remercieront de leur en faire part. » = « Bien certainement vous discuterez les documents que vous apportez. Une mystique comme Suzanne Labrousse est une malade ; elle ment par imagination et par amour-propre ; avant de mentir aux autres, elle ment à elle-même. Les souvenirs rédigés à distance des événements s'arrangent et se défigurent involontairement dans sa tête ; il faudra y regarder de très près avant d'accepter ses récits sur Robespierre, sur les chefs jacobins, sur les évêques de l'Assemblée constituante. Se

croire prophétesse et faire de l'or, voilà de mauvaises conditions pour bien observer. » — « Mais, quoi qu'il en soit, le portrait d'une inspirée est toujours intéressant, même quand elle n'a pas réussi ; celui de M^{me} Guyon ou d'Antoinette Bourignon est presque aussi précieux que celui de Bunyan ou de Fox le Quaker. Je lirai votre livre avec un très grand plaisir... »

(Abbé Christian Moreau, *Une mystique révolutionnaire : Suzette Labrousse. Lettre-Préface* de M. H. Taine, F. Didot, in-8°, 1886.)

XVIII

Lettre à M. E. ALLAIN (15 août 1885.)

Quelques mots d'excuse pour son retard à répondre à l'envoi de quatre articles sur le second volume des *Origines*. — « On ne pouvait faire une analyse plus complète et plus exacte de ce gros volume. Je ne sais s'il modifiera les opinions ; une fois adoptées, elles sont inébranlables. Mais peut-être les jeunes gens qui ont vingt ans aujourd'hui trouveront-ils dans les textes et faits cités un antidote contre le préjugé régnant, et si, d'après les indications mises en note, ils prennent la peine de remonter aux sources, ils vérifieront que

je n'ai pas écrit une phrase, pas un adjectif. sans une ou plusieurs preuves à l'appui... »

(*Revue catholique de Bordeaux* du 25 décembre 1893 ¹.)

XIX

SUR L'ÉTUDE DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

La popularité des grands écrivains, surtout des grands poètes, est plus grande, et mieux méritée que celle des chefs d'Etats. — Exemple : Shakespeare. — « Souvent même, des phrases textuelles du poète, tel monologue d'Hamlet ou de Macbeth, telle exclamation d'Ophélia ou d'Imogène, tels mots de Prospero ou de Caliban, deviennent les hôtes permanents de notre esprit ; aux heures vides ou tristes, dans les moments où nous réfléchissons à la condition humaine, nous nous répétons involontairement les propres paroles de Shakespeare ; soudainement, comme un flambeau apporté dans une crypte, elles nous révèlent quel-

1. A propos d'un livre du même écrivain sur l'œuvre scolaire de la Révolution, Taine lui écrivait encore, le 5 octobre 1891 : « J'ai lu avec beaucoup de plaisir et de profit le volume que vous avez bien voulu m'envoyer ; la démonstration est complète, et je suis très heureux de me trouver d'accord avec vous sur cette question capitale. J'étudie depuis plusieurs mois le système d'instruction publique qui a suivi, et votre livre est la préface obligée de cette nouvelle étude... »

que trait profond de notre nature ; jusqu'ici ce trait, ignoble ou sublime, bestial ou divin, restait indistinct, noyé avec cent mille autres, dans l'amas confus de notre expérience ; à présent, il se détache et nous apparaît en pleine lumière. Pour tous les gens cultivés, Shakespeare est un maître, plus qu'un précepteur ; car il a contribué, pour une grande part, aux jugements qu'ils portent sur l'homme et à la connaissance qu'ils ont de leur propre cœur. » = Abondance des renseignements que nous possédons sur le grand écrivain : sa correspondance, mais surtout ses livres. — « En effet, qu'y a-t-il dans ses livres ? D'abord, et principalement, des vues d'ensemble ; sans cela, il n'est qu'un assembleur de phrases : pour être un grand écrivain, il faut qu'il ait une idée du monde, idée personnelle, originale et compréhensive, qui est le résumé de son expérience et de ses rêves. — Qu'est-ce que la vie ? Est-elle bonne, ou mauvaise, ou simplement passable ? Faut-il la prendre au sérieux ou en badinant ? Que vaut le plaisir, et quelle est l'autorité du devoir ?... L'individu doit-il se confier à la tradition, ou s'aventurer dans l'examen ?... Plus l'écrivain a de génie, plus la réponse est précise et motivée. » — Exemples : Swift et Addison, Carlyle et Macaulay, Wordsworth et Byron, Fielding et Richardson, Shakespeare. — « Un très grand poète contemporain, Elisabeth Barrett Browning, dit dans la préface d'*Aurora Leigh*, son chef-

d'œuvre : « J'ai mis là mes plus hautes convictions sur la vie et sur l'art. » Involontairement, ou avec intention, tous les artistes supérieurs en font autant, les créateurs de corps, comme les créateurs d'âmes, Rubens et Rembrandt comme Shakespeare. Au bout de leur galerie, après le vingtième ou trentième tableau, on a démêlé leur secret, ce qui serait leur philosophie, s'ils daignaient en avoir une, la conception première et dernière qui a poussé et guidé leur main ; bref, la racine souterraine qui est la portion la plus intime de leur être, et qui, cachée au fond de leur âme, végète au dehors par une telle précision, que nul entretien n'est plus direct et nul commerce plus étroit... Les textes d'où Shakespeare tire ses pièces sont entre nos mains... » — Intérêt de ces sortes de comparaisons ; — autres exemples empruntés à Byron et à Macaulay. = « Dans les autres cas, quand les documents primitifs nous manquent et que nous ne pouvons comparer le canevas rempli au canevas vide, il nous est encore permis de comprendre l'art et le talent de l'écrivain..., son œuvre nous suffit. » — Exemples empruntés à Macaulay et à Tennyson. = « Reste un point délicat : comment faire pour bien lire ces livres ? — Avant tout, il faut les aimer ; la sympathie est toujours la première source de l'intelligence. Au commencement de sa jeunesse, tout homme qui lit rencontre deux ou trois volumes qu'il préfère ; ce sont ses volumes de chevet ; il les emporte dans

sa malle, en voyage ; quand il est seul, en train de réfléchir ou de rêver, sa main involontairement va les chercher et les ouvre à telle page dix fois lue. Aux divers tournants de sa vie, à chaque nouvelle couche d'idées que l'expérience vient de déposer dans son âme, il y revient : des phrases qui l'avaient laissé froid le touchent à vif ; là où il n'avait vu que des mots imprimés, il entend un accent, une voix vivante. Un choix ou un arrangement de paroles, un tour qu'il n'avait pas remarqué, se trouve significatif. Telle vérité qui lui avait paru banale ou sans portée devient un trait pénétrant. Telle histoire, au premier aspect, n'était qu'intéressante, ou bizarre ou bouffonne, simple amusette bonne pour passer une heure ; une fois que le lecteur est instruit par l'âge, subitement le rideau se lève, et des perspectives s'ouvrent par enfilades ; il y en a d'étranges, de vastes ou même de terribles derrière *Tristram Shandy*, derrière *Robinson Crusoé*, derrière *les Voyages de Gulliver* et *le Conte du Tonneau*. — A ce moment, si le lecteur veut faire un pas de plus, voici la clef qui, selon moi, ouvre la dernière porte. — Tous les jugements, exprimés, ou déguisés, ou sous-entendus, que l'auteur porte sur les hommes et les choses, toutes ses croyances et opinions se tiennent, et il y a un lien commun qui les attache ensemble : cherchez pourquoi, en telle ou telle occurrence, il a pensé de telle façon ; au bout de vingt enquêtes, les vingt réponses convergeront

vers une conclusion unique : c'est qu'il avait telle idée de la vie. — Pareillement, tous ses procédés, voulus ou involontaires, d'imagination, de composition et de style, toutes ses inventions dramatiques ou littéraires se tiennent, et il y a un lien commun qui les attache ensemble ; cherchez pourquoi et comment, dans tel ou tel passage, il a produit tel effet ; au bout de cent enquêtes, vous trouverez la même réponse répétée cent fois ; c'est qu'il avait en propre tel groupe de facultés dominantes et concordantes, par suite telle idée de l'art. »

(*Débats* du 19 janvier 1887.)

XX

SUR L'ASSOCIATION¹.

« Commune, Département, Église, École, ce sont là, dans une nation, à côté de l'État, les principales sociétés qui peuvent grouper des hommes autour d'un intérêt commun et les conduire vers un but marqué : d'après ces quatre exemples, on voit déjà de quelle façon, à la fin du XVIII^e siècle et à la fin du XIX^e, nos politiques et nos législateurs ont compris l'association hu-

1. Cette page inédite, publiée par Maurice Barrès dans *le Journal* du 18 avril 1899, devait, plus ou moins retouchée, trouver sa place au tome VII des *Origines*.

maine. Pareillement, à l'endroit des autres entreprises collectives et en vertu de la même conception, quelle que soit l'entreprise, locale ou morale, et quel qu'en soit l'objet, sciences, lettres et beaux-arts, bienfaisance désintéressée ou assistance mutuelle, agriculture, industrie ou commerce, plaisir ou profit, ils sont méfiants ou même hostiles. » = « Ils n'admettent pas que le corps social soit un composé d'organes distincts et spéciaux, tous également naturels et nécessaires, chacun adapté par sa structure particulière à un emploi défini et restreint, chacun d'eux spontanément produit, formé, entretenu, renouvelé et stimulé par l'initiative, par les affinités réciproques, par le libre jeu de ses cellules. » = « Selon eux, parmi ces organes, il en est un d'espèce supérieure, l'État, siège de l'intelligence : en lui seul réside la raison, la connaissance des principes, le calcul et la précision des conséquences ; dans les autres, il n'y a que des passions brutes, tout au plus, un instinct aveugle. » = « C'est pourquoi l'État sait mieux qu'eux ce qui leur convient ; il a donc le droit et le devoir, non seulement d'inspecter et de protéger leur travail, mais encore de le diriger ou même de le faire, à tout le moins d'y intervenir, d'opérer par des excitations et des répressions systématiques sur les tendances qui accolent et ordonnent en tissus vivants les cellules individuelles. » = « A ces tissus, il impose une forme et prescrit une

œuvre ; par suite, sur chaque organe, il applique du dehors et d'en haut ses ligatures, ses appareils mécaniques de direction et de compression, de beaux cadres systématiques et rigides ; tous ces cadres prohibitifs et préventifs, il les maintient en place ; partant, sous prétexte de conduire le travail organique, il le dévie ou l'enraye ; à force d'ingérence, de refoulements et de tiraillements, il parvient à fabriquer des organes artificiels et médiocres qui tiennent la place des bons et empêchent les bons de repousser. » = « Ainsi s'est fait, à la longue, un corps social développé à faux et à demi factice, dont les proportions ne sont plus normales et dont l'économie interne subit les troubles qu'on a décrits, avortements et déformations, étranglements et engorgements, appauvrissement vital et arrêt de croissance, ça et là, l'atrophie aggravée par l'hypertrophie, inflammations partielles, irritation générale, malaise permanent et sourd. » = « Ces troubles, qui sont des symptômes, indiquent une altération profonde de tout l'organisme, un vice introduit dans sa texture intime, un défaut contracté par les éléments constitutifs, une diminution et une perversion des aptitudes par lesquelles les individus s'agrègent, adhèrent les uns aux autres et agissent de concert. » = « Le mal est ancien, héréditaire, il date de l'ancienne monarchie ; mais ce sont les législateurs modernes qui l'ont institué à demeure, par système, et qui, pour l'en-

tretenir, l'étendre, l'empirer au delà de toute mesure, ont employé la précision, la rigueur. l'universalité, la contrainte impérative et les plus savantes combinaisons de la loi. »

(*Le Journal*, 18 avril 1899.)

UNE ÉTUDE POSTHUME DE BRUNETIÈRE SUR TAINÉ

Il y aurait sur *Taine et Brunetière* une bien intéressante étude à faire. Cette étude a été fort ingénieusement esquissée par M. Pierre Moreau dans la *Revue Générale* du 15 avril 1925. Taine est assurément l'un des écrivains dont Brunetière a le plus fortement subi l'influence ; et l'on définirait assez exactement, je crois, l'œuvre de l'orateur des *Discours de combat* en disant qu'il a, tout à la fois, continué et rectifié la pensée de l'auteur des *Origines*.

Dans son *Évolution de la Critique*, Brunetière avait consacré toute une leçon à l'*Œuvre de Taine*. Celui-ci écrivit à ce propos la curieuse lettre suivante, qui n'a pas été recueillie dans la *Correspondance*, et qui a été publiée par M. A. Biovès dans les *Feuilles d'histoire du XVII^e au XX^e siècle* du 1^{er} février 1909.

Menthon-Saint-Bernard (Haute-Savoie).

13 juin 1890.

Je suis trop honoré, cher Monsieur, de la place que vous m'assignez dans votre histoire de la critique en France ; cette place est très belle et je voudrais l'avoir méritée.

Puisque vous aimez, comme moi, les défini-

tions précises, je vous dirai qu'à mes yeux la mienne est la suivante : un amateur de psychologie pure et de psychologie appliquée. Toutes mes études volontaires et involontaires, à partir de la vingt et unième année, ont été dirigées en ce sens ; l'ouvrage auquel j'ai le plus longtemps réfléchi est mon traité *De l'Intelligence* ; mes recherches en histoire n'en ont été que l'application ou la préparation ; aujourd'hui, si, comme vous l'avez remarqué, j'ai quitté la critique, c'est encore pour faire œuvre de psychologie, pour étudier les formes de la société comme j'ai étudié les formes de l'art. — Voilà pourquoi je me permets de vous indiquer une inexactitude de citation, p. 203. « Selon lui, l'histoire n'est qu'un problème de mécanique physiologique. » Voici mon texte (p. XLV, introduction à l'*Histoire de la Littérature anglaise*) : « De même qu'au fond l'astronomie est un problème de chimie, de même l'histoire au fond est un problème de psychologie. » — J'ai insisté sur cette formule dans la *préface de l'Intelligence* (4^e éd., p. 19, 20, 21) ; elle est pour moi le résumé de tout mon travail.

Vous vous proposez un autre but que le mien et probablement vous ouvrirez une voie nouvelle. Votre comparaison des genres littéraires et des espèces animales ou végétales vous conduira sans doute très loin, et j'attends avec une vive curiosité vos prochains volumes. Sur beaucoup de points et d'avance, je suis d'accord avec vous.

Très certainement, il y a un beau absolu, au moins pour chaque espèce distincte, un type idéal duquel les individus se rapprochent plus ou moins, en sorte que, d'après leur degré de rapprochement, on peut leur assigner des rangs inégaux.

Très certainement, la faculté critique ne se réduit pas au simple goût individuel, à la pure impression momentanée et sensible ; le critique suffisamment informé est un juge qui prononce avec autorité, un magistrat qui rend des arrêts conformes à la loi, à la jurisprudence, à l'équité, à la conscience, toutes choses dont les noms sociaux ont leurs correspondants ou pendants littéraires.

Si je ne me trompe, c'est à ce rôle que vous aspirez.

Ne croyez pas que je vous conteste l'influence décisive et l'originalité absolue des grands individus, artistes ou écrivains. Bien au contraire, j'estime que chaque homme, petit ou grand, est unique, l'exemplaire unique d'un moule qui n'a jamais servi que pour lui et après lui ne servira plus. Je vais plus loin ; j'estime que chaque période dans la vie d'un grand écrivain ou artiste est aussi une chose unique que, dix ans plus tôt ou plus tard, Raphaël n'aurait pu faire la *Dispute du Saint Sacrement*, ni Racine *Iphigénie*, ni Stendhal la *Chartreuse de Parme*, ni Tourgueneff *Terres Vierges*, ni Beethoven la *Symphonie hé-*

roïque, au moins telle qu'il l'a faite. La vérité est que tout moment est unique, différent des autres, non seulement par sa date, mais encore par son contenu. — A mon sens, l'originalité absolue du grand individu est, comme le reste, un effet de la race, du milieu et du moment. Ce qui constitue la race, c'est l'héritage du sang, par suite la transmission des inclinations et aptitudes héréditaires, lesquelles sont plus ou moins grandes et petites selon les individus, en diverses proportions, en mixtures diverses. Naturellement, dans une race à imagination pittoresque, il y a plus de chances pour la naissance d'un grand peintre que dans une race à imagination sèche ; de même, dans une race de haute stature, il y a plus de chances pour la naissance d'un géant que dans une race de stature basse. — Même remarque à propos du milieu et du moment qui, chacun par ses effets propres, facilitent ou empêchent le développement de l'enfant né pour la peinture ou capable d'une haute taille. — J'ai expliqué cela plus abondamment dans le dernier chapitre de mon *La Fontaine*, et dans les premières pages de la *Production de l'œuvre d'art*. Sainte-Beuve, comme vous l'avez noté, m'avait fait la même objection que vous ; après cinq minutes de conversation, il s'est trouvé que nous contestions sur les mots, non sur les choses ; dans ses articles sur l'*Histoire de la Littérature anglaise*, il reconnaît que je ne niais pas l'influence ni l'originalité de l'individu.

A Paris, cet hiver, j'espère causer avec vous de ces grands sujets ; on ne trouve presque personne à qui on en puisse parler. Je suis très heureux d'apprendre que vous les traitez devant un public comme celui de l'École normale. Soyez sûr que les découvertes que vous ferez dans ce champ presque vierge et si vaste n'auront pas de lecteur plus attentif que votre très obligé et dévoué serviteur.

H. TAINE.



M. Pierre Moreau a retrouvé dans les papiers de Brunetière une étude inédite sur *H. Taine*, qu'il croit pouvoir dater de 1897, et qu'il a publiée dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} janvier 1925. Nous lui empruntons ces fortes pages.

H. TAINE

Peu d'écrivains de notre temps ont exercé, non seulement en France, mais hors de France, une plus grande influence que Taine ; et c'est d'abord ce qui étonne un peu, quand on considère superficiellement la nature de ses ouvrages. Si, en effet, il a écrit une fort belle *Histoire de la Littérature anglaise*, et s'il a fait preuve dans ses *Origines de la France contemporaine* d'une rare vigueur d'esprit, il y a beaucoup d'*Histoires de la Révolution française* ; il y en de mieux informées,

de non moins éloquentes que la sienne ; il y en a de moins fatigantes à lire ; et que peut-on dire sur Shakespeare, sur Milton, sur Dryden ou sur Shelley. d'assez neuf après tant d'autres, pour que la manière de penser de toute une génération en soit un peu profondément modifiée ? Mais il y faut regarder de plus près et plus attentivement ; il faut joindre à l'*Histoire de la Littérature anglaise* et aux *Origines de la France contemporaine* un livre comme la *Philosophie de l'Art* ou comme le livre *De l'Intelligence* ; il faut tâcher d'en saisir, sous la diversité des sujets, les caractères communs. Et on s'aperçoit alors qu'autant ou plus qu'un traité sur la matière et avant d'être une histoire de la Révolution française ou une analyse de la connaissance, toutes ces œuvres sont des applications, des exemples, ou des « illustrations » d'une méthode, conçue comme universelle ou universellement applicable, et dont le but a été de soustraire aux variations des opinions individuelles les principes du jugement critique. C'est ce qui fait la grandeur de l'œuvre. C'est ce qui explique également ce qu'on a voulu dire quand on a vu en lui non un « critique », ni un « historien », mais un « philosophe ». Et c'est enfin à ce point de vue, très général à la fois et très particulier, qu'il faut que l'on se place pour l'apprécier à sa vraie valeur.

Sa vie n'offre aucun intérêt. Né à Vouziers dans

les Ardennes en 1828 ; reçu à l'École normale en 1848 ; professeur en province, obligé de donner sa démission pour cause d'indépendance d'humeur et de liberté de pensée ; professeur d'esthétique et d'histoire de l'art à l'École des Beaux-Arts ; indifférent d'ailleurs à la plupart des vanités qui tourmentent les hommes, Taine est du petit nombre des écrivains qui n'ont vécu que pour penser, et qui, selon le mot de Flaubert, autour d'eux et dans l'histoire ou dans l'univers, n'ont vu que ce qui « pouvait profiter à la consommation personnelle de leur intelligence ». Aussi, pour tracer de lui un portrait qui lui ressemble, ne faut-il point s'attarder à d'inutiles détails, ni rééditer à son propos de vaines anecdotes, qui n'aideront point à le mieux connaître, mais aller droit au but, et ne s'attacher qu'à suivre ce qu'il y eut, avec son talent d'écrivain, d'uniquement intéressant en lui, je veux dire l'évolution de sa pensée.

Il semble qu'elle ait eu quelque chose de déconcertant, et c'est un fait assez curieux que, dans ses dernières années, il ait eu pour adversaires quelques-uns de ses plus ardents admirateurs d'autrefois, et au contraire pour prôneurs ceux-là mêmes contre lesquels on s'était servi de ses premières œuvres comme d'une espèce de machine de guerre. Il y a plus, et, dans ses *Origines de la France contemporaine*, quand, après avoir démontré, selon son expression, que les

abus de l'ancien régime avaient rendu la France de 1789 inhabitable, il eut attaqué avec plus de violence encore la religion de la Révolution et l'idolâtrie napoléonienne, on peut dire qu'il aurait retourné contre lui l'opinion tout entière, si deux choses ne l'avaient défendu : l'éclat de son talent et l'évidence de sa sincérité. Ce n'était pas lui, cependant, qui avait changé ! Et ce n'étaient pas non plus ses adversaires ni même le cours de ses idées ou l'esprit du temps. Mais de ses premiers principes, il avait vu lui-même, en les approfondissant, se dégager des conséquences inattendues, et, au contact de la réalité mieux connue, ces principes eux-mêmes plier et se modifier, mais non pas changer. Quel rapport y a-t-il entre le gland et le chêne, entre le grain et l'épi, entre l'œuf et l'oiseau ? Et cependant l'un sort de l'autre. Et peut-on dire qu'ils ne soient pas le même ?

Sa première ambition, que résume une phrase célèbre et devenue presque proverbiale : « Le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre », avait été de communiquer aux sciences qu'on appelle morales et politiques la certitude absolue que, comme tous les savants et les philosophes de sa génération, il attribuait aux sciences physiques et naturelles ; et effectivement, c'est ce qu'il a essayé de faire dans son *Essai sur La Fontaine et ses fables*, 1853 ; dans son *Tite-Live*, 1856 ; dans ses *Essais de critique*

et d'histoire, 1856-1858, et dans son *Histoire de la Littérature anglaise*, 1863. Partant de ce principe que les choses morales ont comme les choses physiques des dépendances et des conditions, il a essayé de les déterminer et de montrer, — les exemples sont de lui, — qu'entre une « charmille de Versailles », une « ordonnance de Colbert », ou une « tragédie de Racine », il y avait des rapports qui permettaient de voir en elles autant de manifestations, non pas involontaires, mais inconscientes pourtant, d'un même état général d'esprit. Il n'y a rien qui semble aujourd'hui plus simple, ou, pour mieux dire, plus banal. Ce qui ne nous paraît guère moins banal, c'est l'analyse qu'il a donnée des éléments ou des facteurs de cet état d'esprit : la Race, le Milieu, le Moment. Nous admettons tous qu'entre *les Joyeuses Com-mères de Windsor* et *Tartufe*, il y ait une différence initiale et fondamentale, qui est que Shakespeare était un Anglais qui écrivait pour des Anglais, et Molière un Français qui écrivait pour des Français. Nous concevons sans difficulté que la cour de Louis XIV ne ressemblât pas de tous points à celle d'Élisabeth et que, par conséquent, on ne plût point de la même manière, par les mêmes moyens, aux Essex et aux Leicester ou aux Guiche et aux Lauzun.

Et nous n'avons pas enfin de peine à comprendre qu'à toutes ces différences une autre encore soit ajoutée : c'est celle du moment, ou du chan-

gement qui, d'un siècle ou d'une génération à l'autre, s'accomplit dans la civilisation générale du monde. On ne peut raisonner avant Descartes comme après Descartes, et les découvertes ou les inventions de Newton ont modifié dans son fond la substance même de l'esprit humain. Si quelques dilettantes en pouvaient par hasard douter, c'est précisément ce que Taine a démontré avec une abondance d'exemples, une fécondité d'érudition littéraire, historique, philosophique, scientifique, avec une force et un éclat de style incomparables. S'il n'a rien « inventé », dans le sens assez grossier d'ailleurs où l'on entend ce mot, et si la théorie des milieux remonte au moins jusqu'à Hippocrate, il a mis le sceau du talent à des « inventions » qui ne l'avaient pas encore reçu ; il les a vulgarisées. pour ainsi dire, rendues familières même à ceux qui ne les comprennent pas, et tellement mêlées à la circulation des idées qu'elles en sont devenues anonymes, et qu'il faut faire aujourd'hui un effort d'histoire et de justice pour lui en restituer ce qu'on pourrait appeler la paternité littéraire.

Comment donc se fait-il qu'elles aient alors soulevé tant d'opposition et de tant de côtés ? Car, en reconnaissant la valeur de l'écrivain, ce fut, aux environs de 1860, un déchaînement universel contre le philosophe. On lui reprocha, les uns son panthéisme, les autres son matérialisme. un troisième son fatalisme. L'Académie française, inti-

midée par la clameur publique, n'osa pas couronner l'*Histoire de la Littérature anglaise*. On réédita contre Taine le mot qui sert en France contre tous les novateurs, à savoir « que ce qu'il y avait de vrai dans sa doctrine n'en était pas neuf, et que ce qu'on y pouvait trouver de neuf en était faux ». Mgr Dupanloup se signala par la violence de ses attaques, on pourrait dire de ses invectives. Les derniers représentants de l'éclectisme officiel, qu'aussi bien, quelques années auparavant, Taine avait fort maltraités dans son livre sur *les Philosophes français* (1857), firent, comme on dit, chorus avec l'évêque. Et finalement, rien que pour avoir voulu donner à la critique littéraire une base moins fragile et surtout moins mobile que l'impression individuelle ou pour avoir tâché, comme nous disions, de déterminer les conditions du jugement objectif, Taine fut classé dans le camp des « esprits dangereux » et des « libres penseurs ». On l'eût accusé pour un peu de tendre à la destruction de la société. Qu'avait-il donc dit d'autre ou de plus que ce que nous venons de dire, et comment l'avait-on entendu ?

C'est qu'en tout temps les intérêts menacés peuvent bien se tromper dans le choix de leurs moyens de défense, — et heureusement ! car enfin que deviendrions-nous, si tous les conquérants étaient aussi habiles à conserver qu'à prendre, — mais ils se trompent rarement sur la portée des

attaques qu'on dirige contre eux. Et, à la vérité, je ne crois pas qu'à cette époque Taine eût déjà prononcé le mot fatidique, ni même qu'il eût encore aperçu toutes les conséquences de sa doctrine, et on verra tout à l'heure pourquoi ; mais ses adversaires avaient bien senti que, dès lors, son dessein était de « souder les sciences morales aux sciences naturelles », de les identifier, pour mieux dire, et, si son attitude, en présence des « produits de l'esprit humain », n'était pas celle d'un matérialiste, ils ne se trompaient pas en la prenant pour celle d'un « naturaliste ». Que le naturaliste étudie le tigre ou le mouton, son désintéressement est le même. Il ne change pas non plus de disposition d'esprit ni, surtout, de méthode, quand, au lieu de la rose ou de la violette, c'est la belladone ou la digitale qu'il étudie. Pareillement, l'auteur de l'*Histoire de la Littérature anglaise*. Il excluait de sa recherche toute considération de l'ordre esthétique ou moral pour n'en retenir que ce qu'il y voyait de naturel ou de physique. Il ne portait point à proprement parler de jugement sur *Othello* ni sur *Hamlet*, et encore bien moins sur Shakespeare ; il n'exprimait point d'opinion ; il analysait seulement et il résolvait en leurs éléments des combinaisons de forces. Il classait des sentiments et des idées comme on fait une série d'éthers ou d'alcools. Émotion d'art ou sentiment moral, il en faisait abstraction en présence d'une toile de Rembrandt

ou d'un marbre de Donatello. Son intelligence s'y intéressait seule. Et quelle était la conséquence de cette méthode, sinon, comme en histoire naturelle, de ramener au même plan tous « les produits de l'esprit humain » ? C'est ce que virent bien ses adversaires, et si l'on veut trouver les raisons de leur acharnement, il suffit de songer quelle était la portée de l'affirmation.

En effet, puisque, depuis six mille ans au moins, la destination de l'espèce humaine a différé profondément de celle de toutes les autres espèces animales, sur quel principe se fonderait-on pour appliquer à l'étude de l'homme les mêmes procédés qu'on applique à celle de l'animal ? C'est la très simple question à laquelle personne encore n'a suffisamment répondu. « L'erreur de tous les moralistes, avait écrit Spinoza dans son *Éthique*, est de considérer l'homme dans la nature comme un empire dans un empire », et telle est exactement l'opinion de Taine, comme aussi bien de tous ceux qui confondent ensemble l'histoire de la nature et celle de l'humanité. Mais ils n'ont jamais prouvé qu'ils eussent le droit de les confondre, et quand ils ont montré, ce qui n'est pas difficile, que nous faisons partie de la nature, ils oublient, d'autre part, que nous nous en exceptons par tous les caractères qui constituent la définition normale de l'humanité. Être homme, c'est justement n'être pas une brute, et mieux encore que cela, ce qui s'ap-

pelle nature chez l'animal est défaut, vice ou crime dans l'homme. *Vitium hominis natura pecoris.*

C'est un premier point, en voici un second.

Quand on réussirait à nous réduire en tout à ce que nous avons de plus animal, quand nos industries ne seraient qu'une prolongation de l'industrie de l'abeille ou de la fourmi, et nos langues elles-mêmes une continuation du cri de la bête ou du chant de l'oiseau, nos arts et nos littératures seraient toujours des choses humaines, uniquement, purement humaines, et dont il ne serait pas permis de raisonner en dehors et indépendamment de l'émotion qu'elles procurent à notre sensibilité, puisque cette émotion n'est pas seulement leur objet, mais encore leur raison d'être et leur origine historique. Il n'y a pas d'architecture, ni de peinture « naturelles », ce sont des inventions de l'homme, humaines en leur principe, humaines en leur développement, humaines en leur objet. Disons encore quelque chose de plus : si l'humanité venait un jour à disparaître, la matière de la science n'en existerait pas moins. Les mondes continueraient d'évoluer dans l'espace, et l'éternelle géométrie, pour n'être point conçue par nous, n'en continuerait pas moins d'obéir à ses lois. Mais que deviendrait l'art ? Et s'il n'est pas douteux que la notion même s'en anéantirait avec l'humanité, quelle est cette méthode qui, pour en mieux étu-

dier les « dépendances et conditions », commence par l'abstraire, l'isoler et le couper, pour ainsi dire, de la plus évidente, de la plus étroite et de la plus rigoureuse de ces dépendances ?

*
* *

C'est ce que Taine, qui était un esprit sincère et loyal, ne pouvait guère manquer d'apercevoir un jour. On venait de le nommer « professeur d'esthétique et d'histoire de l'art » à l'École des Beaux-Arts, et pour se mettre à la hauteur de sa tâche, en complétant son éducation d'art, lui qu'on n'avait jadis nourri que de grec et de latin, il avait commencé par visiter les musées d'Italie. Ce lui fut une révélation, et on en trouve la preuve dans les pages, elles-mêmes si colorées, de son *Voyage en Italie* (1866). Mais surtout, sa méthode elle-même en avait été profondément transformée. Il s'était aperçu qu'on ne saurait être « idéologue » en peinture, et conséquemment que l'on ne saurait traiter de la même manière une « croûte » et un chef-d'œuvre. Un mauvais écrivain, un écrivain qui écrit mal, incorrectement, pesamment, prétentieusement, sans aucun sentiment ni de l'art, ni du génie de sa langue, peut dire des choses vraies, des choses utiles, des choses profondes, et nous en avons des exemples. Mais qu'est-ce qu'un peintre qui ne saurait ni

dessiner, ni peindre, et que dirait-on qui en reste ? Le jugement critique ne peut ici se traduire que par l'expression de certaines préférences et l'histoire de l'art est essentiellement *qualitative*. Tainé le comprit, ou il s'y résigna, pour mieux dire, et d'année en année, dans les cinq ouvrages qui depuis ont été recueillis sous le titre commun de *Philosophie de l'Art*, on le vit renoncer à ce désintéressement de naturaliste qu'il avait affecté jusqu'alors, et rétablir contre lui-même la réalité de ce criterium esthétique qu'il avait si énergiquement nié.

A cet égard, sa *Philosophie de l'Art*, qui n'est pas la partie la plus connue de son œuvre, n'en est pas la moins intéressante ni la moins caractéristique. Il n'y abandonne point sa théorie de la « Race », du « Milieu », du « Moment », et au contraire sa théorie de « l'architecture grecque » ou de la « peinture hollandaise » doit être comptée au nombre de ses plus belles généralisations. Il ne renonce pas davantage à s'aider des moyens de l'histoire naturelle, et au contraire il n'a jamais mieux tiré parti de Cuvier, de Geoffroy Saint-Hilaire, de Darwin. C'est même encore sur les bases de l'histoire naturelle, sur le principe de la « permanence » des caractères et de la « convergence » des effets qu'il a essayé de fonder ses classifications. Mais, après tout cela, quand il a voulu conclure, la vérité a été la plus forte, et le criterium suprême, dont il a fait le

juge de la valeur des œuvres, c'est ce qu'il a lui-même appelé le « degré de bienfaisance des caractères ».

On remarquera qu'aucun de ces « philosophes français » qu'il avait tant raillés n'en avait dit davantage ou autant, ni Théodore Jouffroy, ni Victor Cousin lui-même, dans son livre fameux : *Du Vrai, du Beau, du Bien*. Ils étaient seulement arrivés à des conclusions analogues par des chemins tout différents. Ai-je besoin là-dessus de montrer que « la bienfaisance du caractère » est un criterium humain, s'il en fut, purement humain, je dirai presque sociologique ? Mais il est peut être plus important de noter qu'il n'y avait pas de contradiction dans l'évolution de la pensée de Taine. Il avait simplement et loyalement reconnu que « l'art étant fait pour l'homme » et par l'homme, on ne peut pas l'étudier comme on fait des choses naturelles qui ne sont point notre œuvre, et dont le chrétien, le spiritualiste, et tout le monde enfin peut bien affirmer ou croire qu'elles ont été faites pour nous, mais non pas le « naturaliste ».

Cependant, et tandis que la pensée de Taine se développait ainsi, quelques-uns de ses disciples s'attachaient étroitement à ses *Essais de critique et d'histoire*, et ils en tiraient la théorie du naturalisme littéraire. Ce n'est pas ici le lieu de l'exposer ni surtout d'en discuter. Mais ce qu'on ne saurait omettre de noter, c'est qu'en croyant appli-

quer les principes du maître, les disciples n'avaient pas tort ; et, de son côté, le maître n'avait pas tort, lui non plus, quand il protestait que ce n'étaient pas là ses principes, — il les avait dépassés, mais il les avait bien enseignés, et c'était justement tout le malentendu. Les disciples s'étaient arrêtés à mi-chemin du sommet où le maître s'efforçait d'atteindre. Eux s'étaient fixés, et lui, marchait toujours. Il lui restait un dernier pas à faire : c'est celui qu'il a fait en consacrant ses dernières années aux *Origines de la France contemporaine*, et en écrivant particulièrement son *Ancien régime* et le premier volume de sa *Révolution*.

*
* *

On conte, à ce propos, que les événements de 1870, mais surtout de 1871, auraient été pour Taine comme une espèce de crise, qui, en lui enlevant l'ancienne lucidité de ses impressions, lui aurait enlevé du même coup la liberté de son jugement. Il se peut ! Mais rien n'est moins assuré d'une part, et, de l'autre, en dépit de tout ce qu'on a pu dire, il n'y a pas plus d'opposition ou de contradiction entre l'auteur des *Origines de la France contemporaine* et celui de la *Philosophie de l'Art* qu'entre l'auteur de la *Philosophie de l'Art* et celui de l'*Histoire de la Littérature anglaise*. Nous accusons volontiers un écrivain de contradiction,

quand nous ne voyons pas la raison du progrès de ses idées, et pour lui reprocher de manquer de logique, il nous suffit que la sienne soit de plus de portée que la nôtre. En fait, les *Origines de la France contemporaine* sont bien l'œuvre du même systématique et vigoureux esprit que les *Essais de critique et d'histoire*. Mais, de même qu'en passant de l'histoire des idées à l'histoire des œuvres, Taine avait reconnu la nécessité d'un criterium esthétique, c'est ainsi qu'il a dû reconnaître, en passant de l'histoire des œuvres à l'histoire des actes, la nécessité d'un criterium moral. Là est toute la différence ; et encore une fois, pour nous rendre compte qu'il n'y a pas contradiction, nous n'avons qu'à nous rappeler quel était le principal objet de la recherche : à savoir « comment on peut asseoir le jugement critique » et en soustraire la certitude aux variations et aux caprices des opinions individuelles.

Je suis très éloigné, quant à moi, de partager les opinions de Taine sur la Révolution française, et j'estime qu'en somme, s'il en a mis impitoyablement et utilement à nu, pour ainsi dire, quelques-uns des pires excès et aussi des caractères les plus essentiels, il l'a cependant mal jugée. Il ne lui a tenu compte ni de la générosité de son premier élan, ni des circonstances tragiques au milieu desquelles elle a dû se développer, ni de la fécondité de quelques-unes des idées qu'elle a répandues dans le monde.

Il n'a pas mieux jugé Napoléon. C'est qu'il n'avait pas ce que nous appelons en France la « fibre militaire ». Et j'estime enfin qu'il a mal jugé la France contemporaine. Car il a bien signalé quelques-uns des défauts qui sont malheureusement les nôtres. Mais il n'a tenu compte à la race de presque aucune des qualités qui sont pourtant aussi les siennes, son endurance et sa souplesse, son esprit d'ordre et d'économie, je dirai même sa sagesse et son bon sens foncier qui, d'âge en âge, et depuis déjà tant d'années, ont réparé les erreurs de nos gouvernements.

Mais du point de vue que j'ai choisi, je n'ai point à insister sur les opinions particulières de Taine, et n'ayant point exprimé les miennes sur « son » Shakespeare ou « son » Rubens, je ne les exprimerai pas sur « son » Napoléon. Je dis seulement qu'en abordant l'histoire, il lui a bien fallu voir qu'on ne pouvait traiter les hommes comme des abstractions, et qu'à vrai dire les sciences morales n'étaient point des sciences naturelles. Il a dû convenir lui-même que les vérités étaient ici d'un autre ordre qu'en physique, et ne s'atteignaient pas par les mêmes moyens. En essayant, dans quelques-unes des plus belles pages qu'il ait écrites, d'expliquer la genèse, la formation lente et successive des idées de conscience et d'honneur, il ne leur a pas pu trouver de « base physique » ni d'« origine animale ». Il s'est également aperçu qu'il n'y avait pas de

« beaux crimes » ni de « beaux monstres », comme il l'avait cru au temps de sa jeunesse, et il a compris que d'affecter en présence des massacres de septembre ou du régime de la Terreur la sereine indifférence du chimiste en son laboratoire, ce n'était pas servir la cause de la science, mais trahir celle de l'humanité.

Et, comme on lui reprochait en ce point de se contredire, je sais bien qu'il a eu la faiblesse de vouloir tant bien que mal accorder ses anciens et ses nouveaux principes. « Ce volume, comme les précédents, écrivait-il en 1884 dans la *Préface* du troisième volume de sa *Révolution*, n'est écrit que pour les amateurs de zoologie morale, pour les naturalistes de l'esprit..., et non pour le public, qui, sur la Révolution, a son parti pris et son opinion faite. » Il oubliait seulement de nous dire ce que c'est qu'un « naturaliste de l'esprit » et la « zoologie morale ». Il eût aussi bien parlé de « physique immatérielle ». Mais il se trompait étrangement lui-même, s'il croyait n'avoir pas « écrit pour le public », et pour changer son « parti pris », quel qu'il fût, sur la Révolution. Que ne disait-il tout simplement qu'à mesure qu'il avait étudié de plus près les faits humains, il en avait mieux vu le caractère propre et original ; que, sans abandonner aucun de ses anciens principes, il en avait seulement plié la rigidité première aux exigences des problèmes successifs qu'il avait étudiés ; et qu'après avoir débuté

par railler cruellement la subordination de toutes les questions à la question morale, il s'y rangeait lui-même. Si c'est l'aveu qui lui coûtait peut-être, ce n'en est pas moins la signification philosophique de ses *Origines de la France contemporaine*, et c'est le dernier terme de l'évolution de sa pensée.

C'est aussi par là que s'explique l'unité de son système et l'étendue de son influence. Il ne s'est point contredit, si son objet a été de déterminer ce que l'on pourrait appeler les conditions concrètes de la connaissance objective ; et tel a bien été son objet, ou du moins le résultat de son œuvre. En littérature d'abord, puis en art, et finalement en histoire, il a voulu donner des bases à la certitude, et, comme on l'a dit, « soustraire la réalité des faits à la mobilité des opinions individuelles ». Si tout le monde s'accorde pour mettre Shakespeare au-dessus d'Addison, *Coriolan* ou *Jules César* au-dessus de *Caton*, et tout le monde pour préférer les moyens de gouvernement d'Henri IV à ceux de Robespierre, il y en a des raisons, qui ne sont pas seulement sentimentales, mais positives, et au milieu des controverses d'école ou de parti, Taine en a voulu dégager l'évidence et la formule indiscutable. Et à la vérité, il a cédé lui-même plus d'une fois à l'attrait du sujet qu'il n'avait d'abord choisi que comme une matière d'expériences. Ainsi parfois, un naturaliste s'attarde à admirer l'animal qu'il

ne voudrait qu'anatomiser. Taine a pareillement oublié parfois ses théories en présence de Raphaël et de Michel-Ange, de Rembrandt ou de Rubens, et il a même oublié qu'il était un théoricien. Mais, ni son *Histoire de la Littérature anglaise* n'est, à proprement parler, une histoire de la littérature anglaise, ni ses *Origines de la France contemporaine* ne sont une histoire de la Révolution : elles ne sont qu'une démonstration de l'objectivité du jugement critique par le moyen de l'histoire de la Révolution ou de la littérature anglaise.



Il suffit, pour s'en convaincre, de lire ceux de ses ouvrages dont je n'ai point encore parlé, son *Essai sur Tite-Live*, son *Voyage aux Pyrénées*, son *Thomas Graindorge*, ses *Notes sur l'Angleterre* ou ses *Carnets de Voyage*. Non seulement il n'y perd jamais de vue son principal objet, mais de tout ce qu'il voit ou de tout ce qu'on lui apprend, il ne note ou il ne retient que ce qui concorde avec ses préoccupations critiques. Un paysage n'est pas un paysage pour lui, mais un « milieu », et un trait de mœurs n'est pas un trait de mœurs, mais un document sur la « race ». Dans les musées d'Italie, comme dans les rues de Londres, il ne voit que des « permanences de caractère », des « convergences d'effets ». S'il lui arrive de

s'intéresser au spectacle des choses, il s'en repent et il se reprend. Les faits ne sont pour lui que des matériaux, et ils n'ont de valeur à ses yeux qu'autant qu'ils entrent dans la construction de son édifice. Et, sans doute, c'est pourquoi les Anglais n'admettent pas la vérité de ses *Notes sur l'Angleterre*, mais les Français encore bien moins la vérité de celles qu'il a consignées dans ses *Carnets de voyage*.

En revanche, là même est la raison de l'étendue et de la profondeur de son influence, si dans tout ce que nous venons de dire de lui, il n'y aurait que peu de mots à changer pour le pouvoir dire d'un Auguste Comte, d'un Hegel, d'un Spinoza. Ce sont là de grands noms, je le sais ! Mais quand je considère ce qu'étaient avant Taine les idées qu'il a marquées au sceau de son talent d'écrivain, si dur parfois, mais si vigoureux ; quand je me rappelle à quel état de « nébuleuses », pour ainsi parler, elles flottaient dans les esprits ; et quand je vois à quel point maintenant elles font la substance de la pensée contemporaine, le mérite qu'on ne peut lui disputer, c'est d'avoir renouvelé les méthodes ; et il y en a d'autres dans l'histoire de la pensée, mais il n'y en a pas de plus grand. Là fut son honneur et là sera son titre de gloire. *Il a renouvelé les méthodes de la critique*. C'est ce que l'avenir n'oubliera pas. On pourra discuter la valeur de ses opinions littéraires, esthétiques, historiques ; on

pourra refuser de le prendre pour guide, le combattre, le réfuter peut-être ; et on pourra préférer à sa manière d'écrire, si forte et si drue, souvent chargée de trop de couleurs, et généralement trop tendue, la manière de tel ou tel de ses contemporains, le charme perfide de Sainte-Beuve, la grâce fuyante de Renan. Mais personne plus que lui n'est, dès à présent, assuré de faire une époque, — et, pour bien entendre la portée de ce mot, il suffit de compter, dans l'histoire des littératures, combien ils sont à qui on le puisse appliquer.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVANT-PROPOS	vii
I. La Philosophie de Taine.	1
II. Taine et le Pessimisme d'après les autres et d'après lui-même.	84
III. La personne et l'œuvre de Taine d'après sa correspondance.	103
IV. En relisant Taine	167
APPENDICES	
I. Copie d'entrée de Taine à l'École normale (8 août 1848)	176
II. Pages inédites de jeunesse.	182
I. Comparaison des trois Andromaqes.	183
II. Phénomènes de la conscience morale.	216
III. Lettre sur l'idéal.	226
IV. Du style.	234
V. Les Français n'ont pas le génie épique.	241
III. Extraits de vingt articles de Taine non recueillis dans ses œuvres.	248
IV. Une étude posthume de Brunetière sur Taine	275

PQ2449. T3G53



a39001 003922310b

7/7w
7/7

